Mémoire
d'Embrun

Chapitre un : Orphelin.

Tout au bout de la presqu'île de Fouras, à La Fumée, se trouvait une petite maison de pierre. Rien d'exceptionnel, simplement une bâtisse posée face à l'océan, là où la terre s'arrêtait et où le vent ne cessait jamais de souffler. Depuis la fenêtre de l'étage, on apercevait l'embarcadère pour l'île d'Aix, les mâts serrés des bateaux de pêche, et le port minuscule blotti dans les rochers. Au loin, noyé dans la brume, Fort Boyard émergeait de l'eau, vieux colosse de pierre semblant surveiller les environs. En bas, les vagues de février 1963 déferlaient sans répit. Elles frappaient les rochers sombres encore et encore, comme si elles voulaient les engloutir. L'air portait une odeur de large, de sel et d'algues fatiguées, de tout ce que la mer ramenait. C'était un coin rude et isolé, où seuls les marins les plus obstinés tenaient tête à la mer, jour après jour.

Ce jour-là, Elliot venait d'avoir huit ans. Ce qui lui restait surtout en mémoire, c'était le vent. Un vent qui grondait contre les volets, s'infiltrait partout, glissait sous les portes et dans les moindres fissures. Elliot était un petit garçon tout en rondeurs, presque fragile. Sa peau, aussi claire que du lait, demeurait blanche même sous le soleil d'été. Et ses cheveux ! Un roux éclatant, franchement orange sous la lumière, des boucles indisciplinées qui descendaient jusqu'à sa nuque. Chaque matin, sa grand-mère tentait de les discipliner, mais en vain : quelques mèches rebelles s'échappaient toujours pour encadrer son visage parsemé de taches de rousseur. Ses yeux, d'un vert pâle presque étrange, paraissaient trop grands, comme s'il s'étonnait sans cesse, prêt à bondir, à tout guetter avec inquiétude. Son petit nez retroussé lui donnait un air de lutin surgit du marais derrière la maison.

Depuis le départ de sa mère, cinq ans plus tôt, sa grand-mère s'occupait de lui, parce qu'il le fallait bien. Elliot ne gardait presque aucun souvenir précis de son visage. Il lui restait juste une silhouette mince dans l'encadrement de la porte, une odeur de savon et de lavande… puis plus rien. Un matin, elle n'était plus là. Son père ne mentionnait jamais son nom. Sa grand-mère non plus. Comme si elle s'était évanouie.

La maison, perdue sur la lande, restait en retrait du village, tournée vers la mer telle une vieille sentinelle. Par la lucarne de sa minuscule

chambre sous les toits, Elliot contemplait l'océan, les vagues qui explosaient sur les rochers et montaient en gerbes blanches.

Ce matin-là, grand-mère Margot avait oublié d'allumer le feu dans la cheminée. Elle s'était levée tôt, debout devant la fenêtre, les mains crispées sur son tablier. Elliot, recroquevillé sous la couverture de laine qui sentait le sel et la fumée, l'observait sans un mot.

Il grelottait. Ce n'était pas seulement parce qu'il n'y avait pas de feu, mais à cause d'un froid plus profond. Ce froid lui serrait le cœur, lui donnait envie de pleurer. L'air paraissait épais, comme si tout s'était arrêté. Sa grand-mère restait immobile, les yeux perdus, et un silence pesant régnait dans la maison.

« Grand-mère ? »

Elle ne répondit pas. Son regard délavé fixait l'horizon, loin devant. Elliot suivit la direction de ses yeux. Il n'aperçut que la ligne sombre où le ciel rejoignait la mer. Aucun voilier. Aucune barque. Rien du tout.

Son ventre se noua. Il connaissait cette expression sur le visage de sa grand-mère. C'était la même que lors de la noyade de Pierrot, son neveu, l'été précédent. Il s'en souvenait parfaitement.

« La Sainte-Pierre aurait dû rentrer hier soir, » murmura-t-elle, plus pour elle que pour lui. « Avec cette mer mauvaise… Quel vilain temps, Seigneur. »

Elliot ne comprenait pas tout, mais il sentait ce poids, cette gêne dans la poitrine. La Sainte-Pierre, c'était le bateau de son père. Son père qui sentait la mer et le tabac, qui le faisait rire, qui le prenait sur ses genoux pour lui chanter des airs de marins. Il partait parfois longtemps, mais il revenait toujours, les poches pleines de coquillages. Cette fois, il n'était pas rentré. lliot serra contre lui son marin taillé dans le bois, tout usé. Il aurait voulu demander où était son père, quand il rentrerait, pourquoi sa grand-mère parlait si doucement, si tristement. Mais rien ne sortit. Les mots restèrent coincés.

Des voix résonnèrent dehors. Elliot se précipita vers la fenêtre, pieds nus sur le plancher froid. Les hommes du village montaient la pente, têtes baissées, casquettes enfoncées, battus par le vent. Sa grand-mère ouvrit la porte avant qu'ils frappent.

« Toujours rien, Margot, » dit le vieux Jeannet en secouant la tête. « Les garde-côtes sont partis à l'aube. Mais avec la brume… on n'y voit

pas. »

La vieille acquiesça sans un mot. Elliot se glissa derrière elle, accroché à sa jupe, les yeux écarquillés devant les visages graves des hommes du village. Aucun ne le regarda. Il avait l'impression de disparaître.

« Et les autres ? » demanda sa grand-mère, tout bas.

« Pareil. L'Espérance et la Sainte-Anne aussi. Trois bateaux. Quinze hommes. Disparus. »

Le silence après ces mots pesait plus que le vent.

Les femmes arrivèrent plus tard, une à une, drapées de châles sombres, pareilles à des corneilles. Elles s'installèrent autour de la table, sans bruit, les mains serrées, les yeux rougis. Elliot reconnut quelques visages. La mère Guillou, l'épicière qui lui offrait parfois un bonbon. L'épouse de Jeannet, sèche, nerveuse, sentant le vinaigre. Et d'autres inconnues. Personne ne posait les yeux sur lui. Il se sentait invisible. Sans sa mère, et peut-être bientôt sans son père, il avait déjà l'impression de s'effacer.

« Pauvre petit, » souffla l'une d'elles, le regard fuyant. « Sa mère est partie du jour au lendemain… et maintenant… - Taisez-vous, » coupa sa grand-mère, d'une voix dure. « On ne parle pas de ça devant l'enfant. »

De nouveau, le silence.

Elliot baissa les yeux sur ses orteils rouges par le froid. Il aurait aimé disparaître. Ou sortir en courant, rejoindre la mer, crier dans le vent pour que son père revienne. Mais il resta là, minuscule, figé, serrant son marin en bois.

Certaines murmuraient des prières. D'autres fixaient la fenêtre, espérant sans doute qu'en la scrutant assez longtemps, les bateaux surgiraient de la brume.

Elliot se réfugia près de la cheminée, où sa grand-mère avait finalement allumé un petit feu. Il tenait fort son petit marin sculpté, cadeau de Noël de son père. Il ne comprenait pas. Pourquoi toutes ces femmes ? Pourquoi sa grand-mère ne lui parlait plus ? Pourquoi plus personne ne souriait ?

« Ils reviendront, » lança la mère Guillou, la voix ferme, le visage

rouge. « Ils ont trouvé un abri, sûrement. Une crique, l'île de Ré, peu importe. On a déjà vu ça. »

Personne ne répondit. Personne n'y croyait vraiment.

La nuit était tombée rapidement, comme c'était souvent le cas en février. Elliot avait avalé sa soupe sans vraiment y prêter attention, assis en silence sur le vieux banc près de l'âtre refroidi. Il n'avait pas eu faim, mais sa grand-mère avait posé le bol devant lui, son regard ne lui laissant pas d'alternative. La soupe était restée tiède, sans saveur. Il en avait pris quelques bouchées, la gorge serrée, puis avait abandonné le bol.

Sa grand-mère, elle, n'avait rien mangé. Elle était restée postée devant la fenêtre, même une fois la nuit tombée, même quand il n'y avait plus rien à voir dehors, seulement le reflet de la lampe.

«Va te coucher, petit. Allez, monte. Tu es tout pâle. »

Elliot était monté sans protester. L'escalier de bois avait gémi sous ses pas. Chaque marche lui avait semblé plus haute que d'habitude, comme si ses jambes étaient lourdes.

Dans sa petite chambre sous les combles, il s'était glissé sous les couvertures. C'était son refuge, son cocon, avec le vélux penché sur la grève. Les jours de beau temps, il restait là des heures, à observer les mouettes traverser le carré de ciel, à écouter la mer monter comme une rumeur lointaine. Mais ce soir-là, il n'y avait rien. Seulement l'obscurité, et le vent frappant la vitre.

Autrefois, lorsque sa mère était encore là, elle venait le border, s'asseyait près de lui et lui murmurait une berceuse. Sa voix était douce, un peu brumeuse. Elliot n'en gardait que la mélodie, qui ondulait comme la mer, les paroles s'étant effacées avec le temps. Mais sa mère était partie. Un matin de novembre. Sans un mot, sans geste, sans rien. Il ne restait que son châle sur la chaise, puis le silence.

Son père n'avait jamais rien expliqué. Sa grand-mère non plus. « Elle avait ses raisons », murmurait-elle lorsqu'Elliot posait des questions. Puis elle détournait la tête, les lèvres serrées, et il comprenait qu'il ne fallait pas insister.

Elliot avait serré sa petite figurine de marin contre lui. Si sa mère était partie, peut-être que son père aussi ne reviendrait pas. Peut-être que les gens finissaient toujours par s'en aller, alors pourquoi

s’attacher? Peut-être qu’un jour, lui aussi disparaîtrait, happé par la mer ou emporté par le vent, et personne ne s’en souviendrait.

Dehors, le vent avait continué de souffler, farouche, hurlant autour de la maison comme une bête blessée. Dans la cuisine, en bas, on entendait sa grand-mère. Elle avait fini par pleurer, et chaque sanglot semblait rendre l’atmosphère plus pesante.

Allongé dans son lit, Elliot avait fermé les yeux bien fort, espérant chasser les images floues qui lui tournaient dans la tête. Des taches de couleur dansaient sous ses paupières closes. Il avait essayé de penser à des pays lointains, comme dans le livre offert par son père, “enfants du monde”, qu’il aimait tant. Il avait recommencé, encore, puis encore, mais la fatigue ne venait pas.

Le sommeil lui échappait, laissant dans sa poitrine une inquiétude froide, tapie là, prête à surgir au moindre bruit. Il avait beau tenter de se rassurer, la peur demeurait, muette, immobile, l’empêchant de trouver un peu de calme.

Chapitre deux : Seul.

Trois jours plus tard, la mer avait rejeté les corps. Elliot les apercevait, ces hommes qui descendaient vers la plage à l'aube, découpés sur le ciel terne, droits comme des ombres épuisées. Lui, il s'était hissé vers la lucarne de l'étage, le front posé contre la vitre froide, les jambes ramenées sous la chemise de nuit. En bas, sa grand-mère dormait encore, recroquevillée dans son vieux fauteuil, le châle remonté jusqu'au menton. Voilà des jours qu'elle ne montait plus. Elle ne parlait presque pas non plus. Seulement des consignes, brèves, dures comme du bois sec : « Mange. » « Va chercher. » « Silence. »

Elliot ne pleurait pas. En réalité, il ne savait même plus comment faire. La peur s'était dissipée. Même les bruits de la maison semblaient lointains, étouffés. La plupart du temps, il regardait, il écoutait, sans bouger, simple témoin de son existence. Par moments, il croyait voir la vie d'un autre à travers une vitre sale.

Plus tard dans la matinée, les hommes étaient remontés du sentier. Leurs visages fermés, marqués par ce qu'ils avaient retrouvé sur le rivage. Elliot les observait gravir le chemin pierreux, traînant les pieds, le dos courbé par la peine. Derrière eux, d'autres rapportaient des objets : morceaux de bois sculpté, habits déchirés, bijoux, montres, ferrures rouillées — maigres souvenirs de vies jadis fières. La Sainte-Pierre, l'Espérance, la Sainte-Anne. C'était tout ce qu'il restait de trois navires et quinze marins. Plus loin, les ambulances filaient sur la route, bleu, rouge, orange, éclairs de lumière qui dansaient un instant, perdus sur la mer grise, pendant que les zodiacs fouillaient encore.

Grand-mère n'était pas sortie. Elle était restée à la fenêtre, les jointures blanchies à force de serrer l'appui. Quand les hommes avaient longé la maison, elle avait fermé les yeux une seconde, juste le temps d'un battement de cœur, puis elle était retournée s'asseoir, épuisée. « C'est notre papa, pas vrai ? » avait soufflé Elliot, la gorge nouée, la voix minuscule. Grand-mère n'avait pas répondu, juste un signe de tête avant de plonger son regard dans le vide.

Les jours suivants avaient traîné, lourds comme la brume. Les voisins défilaient, apportaient des plats tièdes, des bouquets maladroits. Elliot s'était recroquevillé sur lui-même, tapi près du feu, invisible parmi les adultes qui murmuraient et soupiraient.

Un après-midi, il avait entendu la Mère Guillou parler bas dans la

cuisine avec une voisine, tandis que grand-mère dormait à l'étage. « Pauvre Margot… Perdre son fils comme ça… - Et le gamin, tu y penses ? Huit ans, sans père, sans mère. - Oui, cette histoire… On n'en parle pas fort, mais tout le monde sait. Partie d'un coup. Avec le journalier, tu as entendu ? - Le roux, oui. Celui qui aidait les Mercier aux huîtres. - Parti le même jour qu'elle, c'est tout de même une drôle de coïncidence, non ?»

«Et le mari, il se doutait, tu crois ? -rien du tout. Ou alors, il ne voulait pas voir. Mais tu sais ce qu'on dit ici. Une brune avec un petit roux comme un coquelicot… Pas besoin de chercher loin. »

Silence. Puis la Mère Guillou avait repris, encore plus bas : « Le gamin, c'est tout le portrait du journalier. Même cheveux, mêmes yeux verts, des taches partout. Je comprends pas comment le pauvre homme n'a rien vu…»

Derrière la porte, Elliot essayait de saisir. Cheveux cuivrés. Le journalier. À qui il ressemblait. Ces paroles tournaient dans sa tête, lui échappaient, mais une certitude commençait à grandir.

Il observa ses mains, puis la peau claire de ses bras, couverts de taches de rousseur qui semblaient se multiplier chaque jour. Dans la famille, personne n'était ainsi. Son père, la peau mate, les yeux sombres, tout comme sa mère auparavant. Sa maman, dans ses souvenirs, et sur les photos jaunies que son père cachait, avait de longs cheveux noirs. Mais lui ? Rien de semblable. Il était la flamme dans la grisaille, une chevelure rousse, éclatante, différente de tous au village. Jamais il n'avait vu, ni dans la famille, ni au bourg, quelqu'un comme lui.

En réfléchissant, la réalité s'était imposée à lui, sans détour. Ce garçon roux qui travaillait aux huîtres, parti en même temps que sa mère… C'était bien lui, son père biologique. Pas celui qu'il appelait "papa" depuis toujours. Un autre, un homme dont il ignorait tout. Quant à sa grand-mère, elle n'était pas vraiment de son sang non plus.

Une semaine plus tard, il y eut les obsèques, dans la petite église de pierres. Quinze cercueils alignés. Elliot portait un costume noir, cousu à la hâte par sa grand-mère. Il flottait dedans, les manches pendaient, le pantalon lui battait les chevilles. Ça voletait autour de lui, comme une voile trouée. Là-dedans, il se sentait encore plus seul. Raide près de la vieille, les yeux secs, il regardait droit devant lui. Autour, les gens se laissaient submerger par leur peine. Mais lui, rien. Juste un courant glacé, venu de la terre mouillée, qui lui remontait dans la

poitrine.

Celui qu'il appelait papa n'était pas son vrai père, mais il reposait là aussi. Sa mère était partie avec l'autre, un homme qui n'avait pas voulu de lui, qui était parti avec sa mère en le laissant derrière comme un objet oublié. Au fond, il comprenait. Personne ne l'avait désiré, personne ne tenait à lui.

C'était sans doute pour ça qu'il repartait toujours en mer. Pour fuir tout cela, s'éloigner de lui-même, de la déception, de sa femme, de sa mère. Il aurait pu rester, s'occuper des huîtres, rentrer déjeuner et dîner, passer plus de temps avec Elliot. Mais non. Dans la région, les marins avaient une expression pour tout ça. En charentais, ils disaient : "La mer, vé, ça reprend c'qu'elle veut, et puis l'cœur, y s'fait pas d'cadeaux." Peut-être qu'au bout d'un moment, lui aussi avait fini par croire que l'océan était le seul à pouvoir effacer tout cela.

Quand la cérémonie se termina, tout le monde se dispersa lentement, traînant les pieds sur les cailloux, formant de petits groupes silencieux près des tombes. Personne n'osait s'approcher d'Elliot. On murmurait des "Pauv' gamin, qué malheur…" et des regards furtifs, mais aucun mot ne lui était adressé.

Elliot et sa grand-mère restèrent là, debout, perdus, tels deux rochers battus par la tempête. Le vent venu du large, chargé de sel, leur fouettait le visage. Dans son manteau trop large, Elliot sentait qu'il n'appartenait plus à rien ni à personne.

De retour à la maison, la grand-mère ne prononça pas un mot. Elle monta tout droit à l'étage, raide et silencieuse, le visage fermé. Elliot, lui, resta en bas, figé. Il entendit la porte claquer, le verrou tourner, comme si la vieille voulait se couper du reste du monde. Dans la cuisine, il n'osait plus bouger. Le tic-tac de l'horloge résonnait trop fort, la pièce lui semblait immense et déserte. Il ferma les yeux, espérant que sa grand-mère redescendrait le serrer dans ses bras. Mais non. Rien, juste le froid.

Les jours s'écoulèrent ainsi, dans une ambiance de plus en plus pesante. La grand-mère se murait dans un silence têtu, se déplaçait comme une ombre. Elle ne s'adressait à Elliot que quand c'était indispensable. Il essayait parfois d'aider, mais la réponse tombait, sèche, sans appel :

"Laisse, le pitchoun ! T'es ben trop menu et maladroit, tu vas tout m'ficher par terre, va !"

Elliot était mince pour son âge, oui, mais ce n'était pas vraiment la maladresse qu'elle lui reprochait. C'était lui, tout simplement. Il portait la faute de sa mère, le chagrin du père. Chaque reflet roux dans ses cheveux ravivait la peine de la vieille.

Un soir, alors qu'il rangeait la vaisselle, il vit sa grand-mère dans l'embrasure de la porte, bras croisés, bouche pincée, regard dur. Elliot leva les yeux, mais le silence s'installa. Longtemps, ils se regardèrent, incapables de franchir la distance qui les séparait.

Finalement, la vieille tourna la tête brusquement, fit demi-tour et s'enferma dans sa chambre, laissant Elliot seul, comme abandonné à la frontière d'un monde qui n'était plus le sien. Ce soir-là, tout devint limpide. Il comprit d'un coup, comme une claque. Elle ne l'aimait pas. Elle l'avait gardé parce que son fils l'avait voulu, parce qu'ici, on ne laissait pas un enfant tout seul. Mais maintenant que le père était parti, que le dernier lien avait disparu, la vieille ne prenait même plus la peine de dissimuler son amertume.

Le soir, la grand-mère ne disait mot. Elle allait droit dans sa chambre, toute courbée, les lèvres pincées. Elliot restait en bas et entendait la porte claquer, le verrou tiré hâtivement, comme si la vieille voulait s'isoler du monde entier. Le garçon, lui, restait planté là, immobile au milieu de la cuisine froide. Il cherchait un peu de chaleur dans le tic-tac de l'horloge ; ce bruit régulier frappait les murs comme un cœur obstiné qui refuse de s'arrêter, même lorsque tout autour semblait éteint.

Les jours suivants s'étiraient dans une pesanteur épaisse. La grand-mère s'était repliée sur elle-même, raide, sèche. Les mots devenaient rares, les regards aussi. Lorsqu'elle croisait Elliot, elle fuyait ses yeux ou semblait regarder à travers lui, comme s'il n'existait pas. Les repas ressemblaient à des cérémonies muettes, rythmées par les assiettes posées trop fort. Ce bruit faisait sursauter Elliot, qui n'osait plus bouger, ni parler, de peur de réveiller la colère de la vieille.

Cette nuit-là, la colère le prit. Elle envahit tout. Il en voulait à sa mère, partie sans lui. À l'ouvrier aux cheveux roux, celui des huîtres, qui ne l'avait jamais remarqué. À son père adoptif, disparu sans explication. À sa grand-mère, au regard glacé. Au monde entier, qui l'avait laissé là, seul.

Il se leva sans bruit, enfila sa culotte courte sur sa chemise de nuit, glissa ses pieds nus dans ses chaussures. En bas, la vieille dormait dans le fauteuil, comme chaque nuit depuis l'enterrement. Elliot descendit

sans un bruit, ouvrit la porte tout doucement et sortit.

Le vent le gifla, vif, chargé d'embruns. Il resta là un instant, à ne rien sentir, pas même le froid de la fin de l'hiver. Puis il avança vers le sud, longeant la grève. La direction, l'heure, tout cela n'avait plus d'importance. Il fallait partir. Loin. Pour de bon.

La lune, presque pleine, versait sa lumière pâle sur la côte. Les vagues murmuraient sur le sable. Elliot avançait, les poings serrés, la mâchoire crispée, les larmes coulant enfin sur sa joue. Il les laissa filer, sans chercher à les retenir.

Il ne sut pas depuis combien de temps il marcha quand il entendit des voix, portées par le vent : « Elliot ! Elliot ! » Il se retourna. Tout au bout, près de la maison, des lueurs vacillaient — des lanternes qui s'agitaient dans la nuit. La grand-mère s'était réveillée. Elle avait compris. Elle avait alerté les voisins, la gendarmerie.

Elliot se mit à courir. Il ne voulait pas qu'on le retrouve, pas rentrer, juste disparaître, comme sa mère, comme son père, comme tous les autres. Mais la nuit s'étirait, la plage semblait infinie, et ses jambes faiblissaient. Il heurta une pierre, tomba dans le sable, se releva, repartit. Les voix se rapprochaient, les lanternes grossissaient.

Accroupi, il se recroquevilla, tremblant, les cheveux mouillés de sel et de larmes. Les voix n'étaient plus loin. Les lanternes fouillaient la plage. « Elliot ! Elliot ! Où t'es caché, pitchoun ? » Il se remit debout, fila dans les dunes, trébuchant sur les cailloux. Derrière, les cris éclataient, se perdaient, appelaient dans la nuit. Les hommes inspectaient le rivage, les criques, les cabanes de pêcheurs. Mais la nuit était noire, Elliot minuscule, et il connaissait tous les passages, tous les recoins entre les rochers.

Il courut jusqu'à ce que les voix s'effacent, que les lumières deviennent de simples points loin derrière. Il se laissa tomber derrière un gros rocher, à l'abri du vent, grelottant, vidé. Au-dessus, le ciel changea. Les nuages s'amoncelaient, lourds, sombres. Les premiers flocons tombèrent, d'abord timides, puis plus drus, plus rapides. La neige. En février, sur la côte, c'était rare. Mais cette nuit-là, elle recouvrit tout.

Elliot se pelotonna, genoux serrés contre la poitrine, le visage enfoui dans les bras. Il grelottait, les pieds engourdis, les doigts raides, les lèvres bleues.

Margot, la grand-mère, restait debout dans la cuisine, châle serré

sur les épaules, le teint pâle comme la neige dehors. Les voisins entraient, faisaient du café, chuchotaient. Les gendarmes étaient repartis, organisaient les recherches avec les hommes du village. « On va le retrouver, Margot, » murmurait la mère Guillou en lui pressant l'épaule. « C'est qu'un pitchoun. Il n'a pas pu aller bien loin, tu sais. » Margot se taisait. Elle fixait la porte ouverte, la neige qui tombait fort, silencieuse. Et, pour la première fois depuis l'enterrement, son visage fermé laissait voir une fissure.

« C'est de ma faute, murmurait-elle, la voix brisée. Tout ce qui arrive, c'est à cause de moi. - Allez, ne va pas t'imaginer ça… - Si. Et puis vous, vous avez trop parlé, il a sûrement entendu. Moi, je vous ai entendus, cancaner sans arrêt, comme des mauvaises bêtes »

Margot secouait la tête, les yeux embués. Elle l'avait regardé avec colère, ce petit, enfin, celui de sa belle-fille. Il n'y était pour rien, le pauvre. Ce n'était pas sa faute si sa mère… Sa voix se brisait, sa main cachait sa bouche, un sanglot la secouait.

Elle l'avait rejeté. Elle avait fait comme s'il n'existait pas. Et maintenant, il était dehors, dans la neige, tout seul. C'était à cause d'elle. S'il ne revenait pas, jamais elle ne se le pardonnerait.

La mère Guillou restait sans voix, elle aussi rongée par le remord. Elle la serrait contre elle, en silence.

Dehors, les lanternes découpaient la nuit. Les hommes appelaient, fouillaient, revenaient bredouilles, repartaient aussitôt. « On ne voit plus rien ! Avec cette neige, tout disparaît ! Faut continuer ! Ce n'est qu'un gosse, il ne doit pas être loin ! - S'il s'est glissé dans les rochers, on ne le retrouvera pas avant demain ! - Faudra attendre le jour, pas le choix ! »

La neige tombait, de plus en plus épaisse, avalant tout, effaçant même le passé.

Elliot, lui, ne sentait plus rien. Ni ses pieds, ni ses mains, même son visage semblait avoir disparu dans le froid. Le gel l'avait envahi doucement, comme une vague qui ne redescend jamais. Il ne tremblait plus. Il ignorait que c'était mauvais signe.

Il pensait à sa mère, à son père, à sa grand-mère, au journalier roux qu'il n'avait jamais vu. À tous ceux qui n'avaient pas voulu de lui. Soudain, sa chambre sous les toits lui revenait. Son vélux entrouvert sur le ciel, la figurine de marin posée sur la couette, le bruit des vagues qu'il aimait entendre. Ses paupières s'étaient fermées, sans

qu’il s’en aperçoive.

Dehors, la neige tombait sans fin. Silencieuse, obstinée, elle recouvrait la petite silhouette blottie derrière le rocher. Les voix s’éloignaient, englouties par la nuit, puis disparaissaient. Les lanternes vacillaient au loin, simples points perdus. Personne ne l’avait retrouvé.

Le jour finit par se lever, gris, glacé. La tempête s’était apaisée. La plage s’étendait, blanche, intacte, muette. Quelque part sous la neige, un enfant roux dormait, immobile.

C'était Jeannet, le vieux du village, qui l'avait retrouvé. La nuit pesait encore sur la mer, ce gris sale qui s'abattait et s'accrochait à la peau comme une couverture mouillée. Jeannet était descendu sur la plage, suivi de deux gars du coin. Toute la nuit, ils avaient tourné, cherché partout, sans jamais abandonner. La neige tombait fort, recouvrant tout, effaçant les traces, ensevelissant le monde sous un silence épais.

« On y retourne, » avait soufflé Jeannet, la voix rauque de froid, brisée par la fatigue. « On abandonne pas, pas pour un pitchoun… Il est là, j'vous dis ! » Les deux autres avaient hoché la tête, sombres sous la visière de leur casquette, enfouis dans leurs vieux manteaux élimés. Inutile d'en dire davantage, juste cette détermination qui les poussait à avancer.

Ils avaient marché longtemps, alors que l'aube perçait à peine. Leurs bottes grinçaient, leur souffle se figeait dans l'air glacé. Soudain, Jeannet avait aperçu une tache claire dans la neige, une bosse évoquant un corps : « Putain, il est là, le pitchoun ! » Son cœur s'était arrêté, traversé d'angoisse et d'espoir.

« Là ! Regardez, » avait-il lancé, la voix étranglée.

Il s'était jeté à genoux, creusant la neige à mains nues. Il avait senti sous ses doigts la petite forme recroquevillée d'Elliot, la peau glacée, les lèvres bleues, le souffle si faible qu'on doutait qu'il soit encore présent. Ses cheveux roux, raidis par la glace, formaient des mèches dures, et ses cils, couverts de givre, semblaient figés pour toujours. Il ne bougeait plus, même pas un frisson.

« Sainte Vierge… » avait gémi Jeannet, serrant le gamin contre lui, tentant de lui rendre un peu de chaleur, un peu de vie. « Il est gelé, faut pas traîner ! Allez, on l'embarque ! »

Ils s'étaient mis à courir, glissant sur la neige dure, trébuchant parfois sans jamais lâcher Elliot. L'un d'eux portait le petit contre sa poitrine, les autres criaient à s'en briser la voix, appelant les voisins, le médecin, réveillant tout le village. Des volets claquaient, les lumières s'allumaient un peu partout dans la nuit, et en un instant, tout le monde était dehors.

Ils avaient foncé jusqu'à la maison du docteur, Elliot dans les bras,

le vent leur arrachant le souffle. Le médecin, en voyant l'enfant, n'avait pas hésité. Il s'était contenté de dire : « À l'hôpital de Rochefort, tout de suite, pas une minute à perdre. »

Grand-mère Margot, prévenue à la hâte, était montée à l'arrière de la vieille camionnette bringuebalante, secouée sur les ornières gelées. Elle refusait de lâcher la main de son petit-fils. Elle ne pleurait pas, ne disait rien, gardait simplement la main d'Elliot serrée dans la sienne, soufflait dessus pour la réchauffer et murmurait à voix basse des mots en patois, des secrets incompréhensibles.

« Pardonne-moué, mon pitchoun… Pardonne-moué… »

À l'hôpital, les médecins s'étaient précipités autour d'Elliot, l'avaient enveloppé dans des draps brûlants, surveillant le moindre signe de vie. L'hypothermie était sévère, le pouls à peine perceptible, la respiration si légère qu'on aurait pu croire qu'il était déjà parti. Les gens s'inquiétaient, chuchotaient, tentaient de deviner combien de temps il était resté dehors, battu par la neige, piégé par le froid.

« Il est resté dehors combien de temps, le petit ? -Toute la nuit. Dans la neige. — Nom de Dieu… » Pourtant, pas de gelures graves, aucun organe atteint. On aurait dit que la neige, au lieu de le condamner, l'avait protégé, gardé du pire. Peu à peu, les soignants s'étaient rassurés en voyant la couleur revenir sur le visage d'Elliot, la vie reprendre sa place.

Le médecin avait soufflé, la voix pleine d'émotion : « C'est un vrai miracle. Il n'aurait jamais dû s'en sortir. Mais il s'accroche, le pitchoun. Il va s'en tirer, j'vous le dis. »

C'est alors que Grand-mère Margot s'était effondrée, pour de bon. Elle n'avait pas versé une larme depuis des semaines, tout gardé en elle, mais là, les sanglots étaient venus d'un coup, sans prévenir. Les larmes coulaient sur ses joues.

Elliot, lui, était tombé dans un profond coma, deux jours entiers, sans bouger. Sa grand-mère ne l'avait pas quitté, assise sur une chaise raide, le dos droit, la main du petit serrée dans la sienne, glissant parfois ses doigts rugueux dans les cheveux fins d'Elliot. Dans ce geste passait toute la tendresse qu'elle lui avait toujours refusée. Penchée sur son visage pâle, elle murmurait tout bas, la voix lourde de regret et d'amour.

Mon petit Elliot… pardonne-moi. Tu sais que je t'aime, n'est-ce pas ? J'avais toujours été là, même quand je râlais, même si je n'étais

qu'une vieille femme pleine d'inquiétudes. Mais tout cela était terminé, tu m'entends ? Plus jamais je ne te laisserai seul. Plus jamais, mon beau.

Elle lui parlait durant des heures, sans jamais se lasser. Elle tentait de rattraper tout ce temps perdu, lui confiait des souvenirs d'enfance, des histoires du bord de mer, des bateaux rentrant au port, des tempêtes secouant la maison.

Les infirmières passaient régulièrement, vérifiaient les perfusions, remettaient les draps, ajustaient les machines. Elles adressaient à Margot un sourire empreint de compassion, comme une promesse muette. « Il se réveillera, vous verrez. Ces enfants-là, c'est solide », murmurait l'une d'elles, avec ce doux accent du coin.

Le temps semblait suspendu. Tout tournait autour du souffle d'Elliot, du tic-tac de la machine, des voix étouffées dans le couloir. Puis, un matin, Elliot avait entrouvert les yeux. Il n'avait pas bougé, fixant le plafond comme s'il écoutait une vieille chanson, de celles qu'on n'oublie jamais vraiment. Puis, tout doucement, il avait tourné la tête vers la vieille femme endormie.

Il l'avait regardée longuement. Et là, soudain, quelque chose avait changé. Son esprit s'était empli de mille détails qui jusque-là n'avaient eu aucune importance : le nombre de marches dans l'escalier, les barreaux rouillés à la grille de l'école, les vêtements de chacun, tous les livres qu'il avait lus ou même simplement feuilletés.

Il se souvenait. De vraiment tout.

Chaque minute depuis le tout début lui revenait en mémoire. Les paroles échangées, les visages croisés, l'odeur de la maison, le moindre souvenir enfoui, tout remontait, limpide. Il avait la sensation qu'une porte s'ouvrait en grand, qu'une lumière dissipait l'ombre et la confusion.

Il revoyait sa mère immense, son sourire doux, la couleur exacte de ses yeux, la chaleur de ses bras, sa voix claire lui racontant des histoires le soir. Il retrouvait aussi son père, les mains abîmées, l'odeur de tabac et de poisson, la chanson qu'il fredonnait le soir, la fatigue sur son visage, mais aussi cette tendresse maladroite dans ses gestes. Même le journalier aux cheveux roux, croisé une seule fois dans le champ des Mercier, lui revenait en tête. « Mais, qu'est-ce qui m'arrive ? » Il serra la main de sa grand-mère.

Margot, réveillée en sursaut, l'avait regardé, les yeux écarquillés, le

souffle court : « Je t'aime, pitchoun, pardonne-moi, j'ai été une vilaine bique, mon rousset. » Ce dernier mot, « rousset », avait tout emporté. Elliot, tant bien que mal, s'était redressé. Ils s'étaient embrassés, la vieille femme et le petit garçon, pour la toute première fois.

Le docteur, prévenu, était arrivé dans la chambre en souriant, prêt à l'ausculter. Les infirmières débranchaient déjà tout l'attirail médical.

« Comment tu te sens, Elliot ?- Bien… mais étrange. » Le médecin avait froncé les sourcils.

« Qu'est-ce que tu veux dire ? - Je me souviens vraiment de tout. - Tu as peut-être une bonne mémoire ? »

Elliot avait soupiré. « Non, quand je dis tout, c'est tout… Chaque chose que j'ai vue, mangée, entendue, je m'en souviens parfaitement. »

Le médecin s'était inquiété. « Je le fais transférer d'urgence à La Rochelle, en neurologie. Examens rapides. Je préfère ne rien négliger. »

Une ambulance l'avait emmené. On lui avait fait passer tous les examens possibles. Deux jours plus tard, le verdict était tombé : aucune anomalie, mais peut-être le syndrome HSAM, mémoire totale, mais improbable car très rare.

Les mois avaient filé, paisibles et lents. L'hiver s'était effacé, le printemps avait pris la relève, puis l'été s'était installé. Elliot avait retrouvé ses habitudes : sa chambre sous les toits, ses jeux sur la plage. De l'extérieur, tout semblait revenu à la normale. Mais, au fond, rien n'était pareil.

Sa mémoire, étrange et nouvelle, ne le lâchait jamais. Chaque instant s'accrochait à lui avec une précision folle. Chaque visage, chaque mot, chaque détail restaient là, prêts à resurgir à tout moment.

Au début, cela l'amusait. Il se rappelait le nom de tous les bateaux du port, récitait sans faute les comptines de sa grand-mère, revoyait la couleur exacte du ciel le jour où son père était parti en mer pour la dernière fois.

Sa grand-mère aussi avait changé. Elle ne le regardait plus comme avant. Les regards durs, les longs silences, tout cela avait disparu. À la place, elle lui parlait doucement, le serrait parfois fort contre elle, lui caressait les cheveux. Le soir, avant qu'il monte dormir, elle venait l'embrasser sur le front, murmurant des mots tendres dans leur vieux

patois.

Elliot ne savait pas vraiment quoi en penser. Pendant des années, il avait été invisible. Et là, soudain, il comptait. Il était aimé.

Mais il n'arrivait pas à oublier. Tous les regards froids, les paroles blessantes, les moments où il s'était senti rejeté, tout restait présent. Sa mémoire ne lui laissait aucun répit, ramenant tout, encore et encore. La douleur demeurait intacte, aussi vive qu'au premier jour.

Un soir, alors qu'il était assis à table, sa grand-mère lui servit une assiette de soupe brûlante. Elle s'installa en face de lui, le regarda manger en silence. Puis, tout bas, elle murmura :

« T'vois, mon pitchoun ? Tout est rentré dans l'ordre. T'es guéri. »

« Oui, grand-mère, » répondit-il, la voix calme et douce.

Il sourit, un sourire triste qu'elle ne vit même pas, trop occupée à croire que tout allait bien.

Chapitre 4 : Normalité.

Je retournai à l'école trois semaines après l'hôpital. Ma grand-mère m'accompagna jusqu'au portail, la main serrée dans la mienne, comme si elle craignait que je disparaisse soudainement. Ses doigts maigres, un peu tremblants, me faisaient sentir toute son angoisse, toute la fatigue qu'elle portait depuis des semaines. On avançait lentement. Les enfants avaient cessé de jouer. Ils me

regardaient, silencieux, les yeux ronds, curieux. Certains chuchotaient, d'autres me montraient du doigt.

J'entendais les mêmes mots revenir : le petit roux, celui qui était revenu d'entre les morts. Voilà comment ils parlaient de moi. Comme si j'avais été une histoire étrange, une sorte de légende un peu inquiétante. « Tu es sûr de vouloir y aller, pitchoun ? » avait demandé ma grand-mère, la voix tremblante, les yeux brillants d'inquiétude. J'avais soufflé que oui, sans hésiter, les yeux plongés dans les siens. Je lui avais dit que si je ne retournais pas à l'école, je finirais idiot.

Elle avait esquissé un sourire, même si une larme roulait déjà sur sa joue. Elle l'avait vite essuyée du revers de la manche. Je voyais bien qu'elle n'avait aucune envie de me voir repartir, qu'elle craignait qu'un autre malheur m'arrive. Depuis la nuit où ils m'avaient retrouvé glacé dans la neige, elle ne me lâchait plus, toujours à surveiller, même de loin.

Elle m'avait embrassé sur le front. Je sentais sur ma peau ce parfum de lavande mêlé à celui du pain chaud, celui des matinées d'été chez elle. J'aurais voulu rester là, serré contre elle, bien à l'abri derrière le portail, à l'écart des regards curieux. Mais il avait bien fallu partir.

J'avais traversé la cour, la gorge serrée. Les autres élèves s'écartaient sur mon passage. Certains me dévisageaient comme si j'étais une bête étrange, d'autres détournaient les yeux, gênés. Personne ne disait rien. Juste ce silence épais, chargé de tout ce qu'on ne disait pas. Je sentais leurs regards dans mon dos, lourds comme des pierres.

Mademoiselle Bertrand, l'institutrice, m'attendait devant la classe. Elle m'avait adressé un sourire, essayant d'être rassurante, mais dans ses yeux on devinait un peu de gêne, un peu d'inquiétude aussi, comme si elle ne savait pas vraiment quoi dire.

« Elliot, je suis contente de te revoir parmi nous. Tu vas bien ? » J'avais répondu sans réfléchir, « Bien, mademoiselle. » Ce n'était pas vrai. J'avais juste l'impression d'être exposé, comme si tous m'observaient, prêts à me juger au moindre faux pas.

« Tu te sens vraiment prêt à revenir ? Tu sais, tu as manqué beaucoup de leçons. » J'avais assuré que oui, que je rattraperais vite.

Elle paraissait étonnée, peut-être même un peu impressionnée par ma détermination. Mais si elle avait pu lire dans mes pensées, elle aurait vu que toutes les leçons, tous les livres d'avant l'accident étaient encore là, rangés, intacts. Rien n'avait disparu. Tout était resté, comme gravé à jamais.

D'abord, je m'étais installé.

Au début, tout m'avait semblé normal. J'avais pris ma place à ce vieux pupitre, attrapé mon ardoise et mon crayon. Quelques enfants m'avaient lancé un regard, puis étaient retournés à leurs affaires, comme si je n'existais pas. Mademoiselle Bertrand avait commencé la leçon de lecture.

« Aujourd'hui, nous lisons la page vingt-trois. Qui veut commencer ? »

Quelques mains s'étaient levées, discrètes, hésitantes. Elle avait choisi Pierrot. Il avait rougi, puis s'était lancé. Il avait buté sur certains mots, s'était arrêté, cherchant du regard l'aide de l'enseignante. J'écoutais sans bouger, répétant chaque phrase dans ma tête. Je n'avais lu ce texte qu'une seule fois, trois semaines avant l'accident, et pourtant il me revenait—clair comme l'eau, chaque ligne parfaitement rangée. Je visualisais même les taches d'encre dans la marge, comme si le livre était là, ouvert, rien que pour moi.

C'était étrange, vraiment. Chaque mot, chaque virgule, tous les accents, mon esprit les ramenait, nets et précis, comme gravés à jamais. Même les cédilles et les accents s'imposaient, prêts à surgir dès que j'en aurais besoin.

« Merci, Pierrot. Maintenant, qui peut expliquer ce que veut dire "intrépide" ? »

Silence. Les élèves se regardaient, personne n'osait répondre. Mais je savais. J'avais rencontré ce mot dans plusieurs livres. Je me souvenais de tous les contextes, de toutes les nuances.

Ma main s'était levée avant même que j'y pense. « Oui, Elliot ? » « Cela veut dire courageux, mademoiselle. Quelqu'un qui n'a pas peur. » « Très bien. Peux-tu l'employer dans une phrase ? » « Le marin était intrépide. Il affrontait les tempêtes et ne reculait jamais devant le danger. »

« Très bien, et maintenant, qui peux me dire ce que veut dire « insipide », les enfants ? » J'avais vu ce mot une fois en feuilletant le dictionnaire, apparemment, mon esprit avait retenu la définition, elle m'était apparue comme une évidence… » Je relevais la main et donnai la bonne réponse.

Le visage de Mademoiselle Bertrand s'était éclairé d'un vrai sourire, un peu surpris. Mais dans la classe, l'ambiance avait changé : certains enfants semblaient impressionnés, d'autres jaloux, et quelques-uns me regardaient comme si j'avais enfreint une règle.

J'aurais dû me taire, faire mine d'hésiter, prétendre que je n'étais pas sûr. Mais les mots étaient sortis tous seuls, comme s'ils n'attendaient que ce moment. Je n'avais pas pu les retenir, ils s'étaient imposés, simples et irrésistibles.

Et au milieu de tous ces regards, j'avais compris, plus rien ne serait comme avant.

Les jours suivants, rien n'avait vraiment changé en apparence, mais je le sentais. J'étais trop sûr de moi. Je trouvais les réponses à tout, sans effort, comme si je fredonnais une chanson apprise depuis toujours.

En géographie, ce fut la même chose. J'avais énuméré tous les départements, dans l'ordre alphabétique, sans hésitation. Je voulais juste en citer quelques-uns, passer inaperçu. Mais une fois lancé, je n'avais pas pu m'arrêter, les noms s'étaient enchaînés, impossibles à contenir. Les autres me regardaient, partagés entre étonnement et stupeur.

En histoire aussi. Mademoiselle Bertrand avait évoqué Napoléon. J'avais levé la main, impatient de parler d'Austerlitz. Toutes les dates, les stratégies, le nombre de soldats, tout me revenait, limpide, comme si le manuel flottait devant moi. Je récitais tout, presque sans réfléchir, comme si je lisais à voix haute une page intérieure.

À la récréation, Marie, la petite blonde qui s'asseyait autrefois à côté de moi, était venue me voir, intriguée. « Dis, comment tu fais pour tout retenir comme ça ? » J'avais haussé les épaules, gêné. Comment

expliquer ? Comment dire que ce n'était pas vraiment moi, que ça se produisait tout seul, que tout restait gravé et que rien ne s'effaçait jamais ? « Je ne sais pas. Je retiens, c'est tout. » Elle m'avait jeté un regard étrange. « Mais… c'est normal, ça ? »

Ce mot avait résonné en moi, comme une alarme. Normal. Être normal. Pourquoi ne l'étais-je pas ? Qu'est-ce qui clochait chez moi pour que les autres me trouvent bizarre ? « Pourquoi ? » avais-je demandé, la gorge serrée. Marie n'avait rien répondu. Elle s'était éloignée, méfiante, comme si j'étais porteur d'une maladie contagieuse. Comme si, simplement en me parlant, elle risquait de devenir étrange, elle aussi. Je ressentais un poids dans ma poitrine, un grand vide. J'étais à nouveau seul.

Un jour, pendant la récréation, ça ne s'était pas arrangé. J'étais assis sur un banc, absorbé par le dictionnaire que m'avait prêté Mademoiselle Bertrand. J'avais toujours préféré les livres au vacarme des autres. Avec eux, nul besoin de faire semblant, pas de regards furtifs, pas de chuchotements dans mon dos.

Un groupe d'enfants s'était approché. En tête marchait Jacqueline, la jolie petite blonde du fond de la classe. Les autres la suivaient, bien rangés, comme un troupeau derrière son chef.

« Eh, c'est vrai ce qu'on dit sur toi ? » J'avais levé les yeux, le cœur battant fort. « Quoi ? » Elle avait esquissé un sourire en coin. « Que t'as un cerveau pas normal comme les autres ! Que tu retiens tout, c'est vrai ? »

Ce mot, "pas normal", m'était resté collé à la peau. Comme si j'étais un ovni, quelqu'un à éviter. Comme si mon syndrome HSAM était une malédiction. « Non, c'est pas bizarre. J'ai juste… une bonne mémoire, c'est tout. »

Jacqueline m'avait lancé un regard de défi. « Alors prouve-le ! » J'avais demandé : « Comment ? » Elle avait réfléchi une seconde, puis sorti un paquet de cartes de sa poche. Je m'étais senti piégé. « Je te montre dix cartes, rapidement. Après, tu me récites l'ordre, sans erreur. »

J'avais hésité. Je savais que j'en étais capable, mais son ton, les regards braqués sur moi… cela sentait les ennuis. Si je montrais ce dont j'étais capable, tout empirerait.

« Non, j'en ai pas envie. » Elle avait fait la moue. « Tu vois ! T'es qu'un menteur ! » Ce mot m'avait frappé. Menteur… alors que je

n'avais jamais menti. Et ça, je le retiendrais, c'était certain. « Je mens pas. » Elle avait insisté : « Alors prouve-le, pitchoun ! »

Les autres s'étaient rapprochés, m'encerclant. J'avais toujours détesté être observé ainsi, sans possibilité de fuir. J'aurais voulu disparaître, me fondre dans le banc, devenir invisible. « Bon… d'accord », avais-je soufflé, déjà résigné. Je le sentais, après ça, tout changerait.

Jacqueline avait sorti dix cartes et les avait étalées devant moi. Elle avait été si rapide que je distinguais à peine les figures. Une seconde, même pas, puis elle les avait retournées. C'était terminé.

« Alors ? » J'avais fermé les yeux. Les cartes étaient là, rangées, dans ma tête. Je les voyais clairement, comme suspendues devant moi. Les couleurs, les chiffres, tout était net, précis, comme un rêve qui ne s'efface pas. « Roi de cœur, sept de carreau, dame de pique, trois de trèfle, valet de cœur, as de carreau, huit de pique, quatre de cœur, neuf de trèfle, deux de carreau. »

Ma voix avait traversé la cour, lointaine, étrangère, comme si je parlais sans vraiment m'entendre. Franchement, j'avais eu l'impression que ce n'était même pas la mienne. Jacqueline retournait les cartes, une à une, comme on lui avait montré. Pas une faute. Tout était exact. Comme si rien n'était plus normal.

D'un coup, tout s'était figé. Les enfants me regardaient, la bouche entrouverte, les yeux écarquillés. Dans leur regard, il n'y avait pas que de la surprise. J'y lisais aussi un peu de peur, de l'incompréhension.

Quelqu'un avait soufflé, la voix tremblante : « C'est pas normal, tout ça… Il fait peur, le pitchoun. C'est peut-être un sorcier… » Un autre avait ajouté : « Ouais, les roux, dans les histoires, c'est toujours des sorciers. »

Là, j'avais senti quelque chose se briser à l'intérieur. La partie de moi qui voulait leur ressembler s'était éteinte. Être différent, ça voulait seulement dire rester seul. J'aurais voulu pleurer, mais rien n'était venu. Les larmes étaient restées coincées, dures, dans ma gorge. Les enfants s'étaient éloignés, certains presque en courant, comme si j'étais soudain devenu dangereux. Je m'étais retrouvé seul sur mon banc, le livre fermé sur les genoux. Plus personne n'était revenu jouer avec moi.

Le soir, en rentrant, je n'avais rien dit à ma grand-mère. Elle préparait le repas, parlait, racontait les histoires du village : la mère

Guillou qui venait d'acheter un cochon, le vieux Jeannet qui venait de finir son toit. Des histoires banales, mais qui me semblaient venir d'ailleurs.

J'écoutais à peine. Les images de la cour me hantaient, tournaient sans cesse dans ma tête. « Ça va, mon pitchoun ? Tu n'es pas bavard ce soir. - Oui, grand-mère. Je suis juste un peu fatigué.- C'est normal, tu sais. Il faut te reposer, tu en as eu, des tracas, pour ton âge. »

J'avais hoché la tête et avalé la soupe sans un mot. Elle avait un goût de cendre. Même la chaleur du bol ne parvenait pas à chasser le froid qui m'habitait.

Quand la nuit était tombée, recroquevillé sous les combles, j'étais resté longtemps à scruter le ciel par la lucarne. Les étoiles brillaient, lointaines, froides. Je me souvenais de leurs noms, de leurs positions, des légendes apprises dans les livres. Mais à quoi bon, si tout ce savoir me séparait des autres ?

Cette nuit-là, j'avais pris une décision. Je ne laisserais plus rien paraître. Je deviendrais comme les autres, j'apprendrais à douter, à oublier, à faire des erreurs, à me fondre dans la masse. J'effacerais cette part de moi, même s'il fallait mentir, cacher qui j'étais.

Si je voulais m'amuser avec eux, rire, partager des secrets, il fallait que je cesse de leur faire peur. Je devais devenir comme tout le monde. Dès ce jour-là, j'avais tout fait pour paraître ordinaire. Quand Mademoiselle Bertrand posait une question, j'attendais. Je comptais lentement jusqu'à dix dans ma tête, je laissais les autres lever la main avant moi. Je veillais à ne pas répondre trop vite, ni trop souvent. Quand venait mon tour, je prenais un air rêveur, je fronçais les sourcils, je fixais le plafond, je faisais durer, alors que la réponse m'échappait déjà des lèvres. « Euh… je pense que c'est… l'empereur Napoléon ? — Très bien, Elliot. »

Peu à peu, j'avais appris à me fabriquer une normalité sur mesure, à cacher ma différence. Mais chaque soir, le poids du mensonge pesait davantage. C'était bien plus difficile que je ne l'aurais cru. Garder tous ces mots enfermés, les retenir, les empêcher de sortir. J'avais l'impression d'essayer d'arrêter un torrent à mains nues. Plus j'insistais, plus l'eau forçait.

Je faisais tout pour passer inaperçu. Je ne me trompais pas exprès, non, mais je prenais mon temps, parfois je gardais le silence volontairement. Je suivais le mouvement, je ne me mettais plus en

avant. Je n'avais pas vraiment le choix. Je ne pouvais plus me montrer tel que j'étais, pas si je voulais avoir des amis, pas si je voulais être accepté.

Peu à peu, leur méfiance s'était dissipée. Marie était revenue s'asseoir à côté de moi, son coude effleurant le mien, son sourire timide me réchauffant un peu. Elle me reparlait, me demandait mes feutres, inventait des histoires qui, parfois, me faisaient sourire, même si, au fond, elles ne m'amusaient pas tant que ça.

Jacqueline aussi avait cessé de me lancer ses regards étranges, ceux qui me faisaient me sentir à part. Un jour, elle m'avait même souri, chose rare. « Tu vois, t'es pas si bizarre que ça, et t'es même mignon, » elle avait lancé avec son accent du coin.

Elle aussi, elle était mignonne, belle, même : De longs cheveux blonds, de grands yeux bleus à s'y perdre. J'avais souri moi aussi, mais mon sourire s'était figé de crainte. Il demeurait là, juste à la surface, tel un voile mince qui dissimule ce qu'il y a dessous. C'était ça, être normal. Ni trop voyant, ni trop étrange. Juste assez semblable aux autres pour qu'on m'oublie, qu'on cesse de me dévisager.

Mais à l'intérieur, tout sonnait faux. J'avais l'impression d'être une marionnette qui tente de paraître vivante, dont les fils grincent dès qu'on l'observe de trop près.

Même les médecins semblaient soulagés. Trois mois après l'hôpital, ma grand-mère m'avait emmené chez le docteur Renaud. Il m'avait longuement observé, m'avait fait passer des tests. « Dis-moi, Elliot, tu te souviens de tout comme avant ? » Sa voix était douce, presque un souffle. J'avais adopté un air pensif, laissé le silence s'installer, compté jusqu'à cinq dans ma tête avant de répondre, juste pour qu'il croit que j'hésitais.

« Ben… non. Enfin, je me rappelle, mais différemment, pas comme quand c'était étrange. Parfois, ça m'échappe, » avais-je soufflé, traînant sur chaque mot comme si je le cherchais au fond de moi. Un immense mensonge. Je n'oubliais jamais rien. Pas une minute ne s'effaçait. Tout restait là, soigneusement rangé dans ma mémoire, comme sur une étagère où rien ne tombe jamais. Mais ça, jamais je n'aurais pu l'avouer. Ni à lui, ni à personne.

« Ah. » Il avait griffonné quelque chose dans son carnet, sans relever les yeux. « Et à l'école, tu t'en sors ? «

« Oui, mais parfois c'est difficile. Je dois beaucoup travailler. »

Encore un joli mensonge. Je ne révisais plus depuis longtemps. Il suffisait que j'aie lu ou entendu quelque chose pour que ce soit gravé à jamais.

« C'est tout à fait normal. » Il avait refermé son carnet d'un geste satisfait. « Je pense que les effets de l'hypothermie et du coma n'étaient que temporaires. Ton cerveau s'est rééquilibré. C'est une excellente nouvelle, tu sais. » Il s'était tourné vers ma grand-mère, qui restait immobile.

« Il va bien. Tout est rentré dans l'ordre, » avait-il affirmé, plein d'assurance. J'avais vu ma grand-mère se relâcher, ses épaules s'affaisser, comme si elle déposait enfin un fardeau trop lourd.

« Grâce au Bon Dieu. J'ai eu peur que cette histoire de mémoire lui fasse du mal », avait-elle murmuré, les yeux humides.

« Le médecin avait hoché la tête, compréhensif. « C'est mieux ainsi, vous savez. Les enfants, il vaut mieux qu'ils ressemblent aux autres. Trop de différence, c'est trop lourd à porter. » Je n'avais rien dit. J'avais souri comme on me l'avait appris, en serrant la main du docteur, en le remerciant tout bas.

Dedans, pourtant, je criais. Je hurlais, mais personne ne l'entendait. Personne ne voyait ce que c'est, de tout garder pour soi, de ne rien oublier. Tous ces souvenirs, toutes ces images, toutes ces phrases qui tournent, comme des feuilles mortes dans le vent. Personne ne savait ce que ça coûtait de mentir pour être accepté, pour être aimé.

« Dehors, dans la rue, ma grand-mère m'avait regardé avec tendresse. Elle avait pris ma main, l'avait serrée fort, ses doigts rugueux réchauffant les miens.

« Tu vois, mon pitchoun ? Tout est rentré dans l'ordre. Tu es guéri, » avait-elle soufflé, soulagée.

« Oui, grand-mère, » avais-je murmuré. J'avais souri, un sourire triste qu'elle n'avait pas remarqué. Elle croyait vraiment que tout allait bien.

Chapitre 5 : Jacqueline.

J’avais neuf ans lorsque je suis arrivé en CM1. L’année précédente, en CE2, j’étais devenu un expert pour me faire oublier. Je me fondais dans le groupe des élèves “moyens-bons” : discret, serviable, jamais en avant, jamais celui qu’on remarque ou dont on se souvient vraiment. Cette méthode fonctionnait bien. Elliot le gentil, Elliot le fiable, Elliot qu’on oubliait dès qu’il disparaissait du champ de vision.

Mais la rentrée de septembre m’avait un peu inquiété. Sur la porte de la classe figurait la fameuse liste des élèves. Là, juste sous mon nom, j’ai vu : Jacqueline Moreau. Jacqueline ! La jolie petite blonde du fond de la classe, celle qui, deux ans auparavant, m’avait défié à un jeu de cartes, m’avait traité de menteur et avait lancé ce regard étrange, mélange de crainte et de fascination. Je revoyais encore sa tête lorsqu’on avait affirmé que les roux, dans les histoires, étaient souvent un peu magiques ou même des sorciers.

Après cela, elle m’avait évité, à l’instar des autres. Mais le temps avait passé, les souvenirs s’étaient estompés, et je m’étais dit qu’elle avait sûrement oublié cet épisode embarrassant, car elle me traitait de manière amicale depuis, même me souriant lorsqu’on se rencontrait. Pourtant, dès le premier jour, quand nos regards se sont croisés, j’ai aperçu une lueur étrange dans ses beaux yeux clairs. Un mélange de curiosité, d’appréhension, d’intérêt, peut-être même un soupçon de défi. Impossible de deviner ce qu’elle pensait réellement.

Madame Rousseau, notre nouvelle maîtresse, nous avait installés par ordre alphabétique. Résultat : Jacqueline s’est retrouvée juste devant moi, ses cheveux blonds dévalant le long de sa chaise. Au début, elle ne m’a pas adressé la parole. Parfois, je surprenais un regard furtif de sa part, lorsqu’elle croyait que je n’y prêtais pas attention.

J’ai vite compris qu’elle avait changé. Ce n’était plus la meneuse assurée de la cour de récréation. Quelque chose en elle semblait plus fragile, plus incertain. Et elle était vraiment jolie. Je l’observais discrètement : elle avait du mal à suivre, trébuchait en lecture, faisait des erreurs en maths. Son front se plissait sous l’effort, elle serrait son crayon, et parfois, j’apercevais une lueur de panique dans ses yeux lorsque Madame Rousseau l’interrogeait.

Un après-midi, fin septembre, elle s’est tournée vers moi à la sortie du cours, les joues rouges, la voix un peu tremblante. Elle m’a

demandé si je pouvais lui expliquer l'exercice de grammaire. J'ai été surpris qu'elle m'adresse la parole, mais j'ai accepté aussitôt. Je lui ai expliqué la règle, phrase après phrase, en donnant des exemples simples. Elle écoutait, acquiesçait, répétait mes mots. Puis, soudain, j'ai vu son visage s'illuminer et son sourire m'a vraiment touché.

Dès lors, elle s'est tournée vers moi chaque fois qu'elle rencontrait une difficulté. J'aimais l'aider, la voir progresser grâce à mes explications. Elle me remerciait toujours, d'une voix douce, avec un sourire timide qui, peu à peu, est devenu plus assuré. À mesure qu'elle gagnait en confiance, nos échanges devenaient plus naturels. J'ai commencé à apprécier ces moments où je pouvais me rendre utile. Et je me suis mis à penser à elle quand elle n'était pas là.

Madame Rousseau n'a pas tardé à remarquer notre duo. Un matin, elle m'a proposé de devenir officiellement le tuteur de Jacqueline, de l'aider régulièrement en classe. J'ai accepté sans hésiter, un peu fier. Dès lors, nous travaillions souvent ensemble. Je commençais à y prendre plaisir, j'étais très conscient de la chaleur de son épaule près de la mienne. Je l'aidais à revoir ses leçons, nous préparions les contrôles côte à côte, et elle n'hésitait plus à me poser toutes ses questions, même les plus simples.

Elle s'est montrée très courageuse et persévérante. Elle travaillait sérieusement, ne se plaignait jamais, acceptait ses erreurs sans protester. Ce qui me touchait le plus, c'était sa façon de me regarder : une admiration discrète. Personne ne m'avait jamais regardé ainsi, avec autant de confiance et de gratitude. Moi qui avais toujours cherché à rester dans l'ombre, je découvrais ce que cela faisait d'être utile, d'exister vraiment pour quelqu'un, sans avoir à jouer un rôle. J'appréciais de plus en plus son regard posé sur moi, je ne comprenais pas pourquoi des fois, j'en avais même des frissons.

Les semaines s'écoulaient, et notre relation prenait vraiment racine. À chaque récréation, tandis que les autres filles jouaient à la marelle ou sautaient à la corde, Jacqueline préférait venir s'asseoir près de moi, sur ce vieux banc sous le tilleul qui étendait son ombre sur la cour. On discutait de tout et de rien, parfois simplement pour combler le silence. Elle me parlait de sa grande famille, de ses quatre frères et sœurs, de son père marin-pêcheur qui rentrait tard, imprégné du sel et de l'odeur du poisson. De mon côté, je lui racontais ma grand-mère, la maison au bord de la mer, le bruit des vagues qui me berçaient la nuit. Parfois, on se taisait. On restait là, satisfaits, côte à côte, partageant ce début d'amitié encore un peu timide, mais déjà précieuse.

Un jour, elle m'avait avoué qu'elle se sentait bête avec les autres. Elle ne comprenait jamais aussi vite, avait sans cesse l'impression de courir après tout le monde, d'arriver trop tard. Je lui avais dit que chacun avançait à son rythme, que la vitesse importait peu, l'essentiel étant de ne pas abandonner. Elle avait poussé un soupir soulagé, m'avait serré la main fort et m'avait remercié d'être là, d'écouter, de prendre le temps.

Un mercredi après-midi de mai, alors que le printemps hésitait encore, j'étais dehors près du vieux ponton devant la maison. Je reprisais les filets de pêche de ma grand-mère, ceux qu'elle utilisait parfois pour attraper quelques crabes quand l'envie lui en prenait. Le vent venait du large, vif et salé, secouant le chenal et lançant de petites vagues nerveuses contre les planches usées du ponton.

J'avais levé la tête, attirée par un grincement : des rames, maniées maladroitement. Une petite barque peinait à remonter le courant, secouée par les vagues. J'avais tout de suite reconnu Jacqueline, ses cheveux blonds fuyant sous le béret, emportés par le vent. Elle ramait de toutes ses forces, mais l'embarcation zigzaguait, ballotée comme un bouchon.

Mon cœur s'était serré. Jacqueline m'avait confié qu'elle ne savait pas nager, presque en secret, avouant sa peur de l'eau. Que faisait-elle là, seule dans cette barque prête à chavirer, par un temps pareil ?

En m'apercevant, elle m'adressa un large sourire. Elle lâcha une rame pour me saluer, agitant la main, presque debout, cela n'arrangea rien, évidemment. Son sourire m'était destiné, et j'y répondis, partagé entre l'amusement et l'inquiétude.

Soudain, le vent força. La barque vacilla, Jacqueline perdit l'équilibre, tenta de se rattraper, puis bascula brusquement dans l'eau dans un grand plouf. Tout sembla s'arrêter, l'espace d'une seconde. Puis je la vis refaire surface, tousser, cracher, les bras battant l'eau, paniquée. Elle criait, et la peur me traversa.

Je n'ai pas réfléchi. J'ai abandonné mes chaussures sur le ponton, couru pieds nus et plongé, sans songer au froid, sans rien ressentir d'autre. L'eau glacée m'avait saisi d'un coup, comme une gifle. J'ai nagé aussi vite que possible, les muscles tendus. Je l'ai rejointe en quelques secondes. Elle s'est agrippée à moi, les doigts plantés dans mes épaules, cherchant à se hisser, me tirant vers le fond, aveuglée par la panique.

J’ai crié, avalé une gorgée d’eau qui m’avait brûlé la gorge. Je l’ai saisie sous les bras, retournée sur le dos comme font les marins, pour qu’elle puisse respirer. Je tentais de la maintenir à la surface, même si elle se débattait, pleurait, toussait, s’accrochait à moi de toutes ses forces. Je tenais bon. Je l’ai tirée vers le ponton, les muscles en feu, les jambes battant l’eau de toutes mes forces.

L’eau était si froide que je ne sentais presque plus mes doigts, mais lâcher ? Impossible. Pas maintenant. Pas quand elle avait autant besoin de moi. J’avais puisé dans ce qu’il me restait d’énergie pour la ramener vers la berge, porté par une force que je ne me connaissais pas.

Enfin, je sentis le bois rugueux du ponton râper mes doigts glacés. Je tirai Jacqueline de toutes mes forces, la soulevai hors de l’eau, haletant, le cœur prêt à éclater. Elle s’agrippa aux planches, chercha une prise comme elle put, et réussit à se hisser, les bras tremblants, jusqu’à se mettre à l’abri. Instinctivement, elle se retourna vers moi, me tendit la main, résolue à m’aider à sortir, les yeux emplis de peur et de détermination.

Nous restâmes là, tous les deux, trempés jusqu’aux os, grelottant dans l’air vif, recrachant l’eau salée du chenal, les poumons en feu, vidés de toutes nos forces. Jacqueline me fixait, les yeux rouges, gonflés de larmes, les cheveux collés à ses joues pâles, presque translucide. Un étrange silence s’installa, brisé seulement par nos respirations saccadées.

Lorsqu’elle parla, sa voix tremblait tant que je peinai à la reconnaître. Elle avoua à demi-mot qu’elle avait eu la peur de sa vie, qu’elle avait vraiment cru que tout était fini, que l’eau allait l’emporter. Je voulus la rassurer, lui dire que tout était terminé, qu’elle était désormais en sécurité.

Mais avant que je puisse prononcer un mot, elle se jeta contre moi, me serra si fort que j’en eus le souffle coupé. Ses bras m’enlaçaient, son front appuyé à mon épaule mouillée, et elle murmurait « merci » sans cesse, la voix brisée par les sanglots.

Jamais personne ne m’avait serré de la sorte. Il y avait dans cette étreinte quelque chose de désespéré, une gratitude brute, débordante, qui traversait même sa peau glacée. Même ma grand-mère, dans ses rares élans de tendresse, n’avait jamais laissé passer une émotion aussi vive. Je restai d’abord interdit, les bras ballants, avant de la prendre maladroitement contre moi, lui tapotant le dos, gauche mais sincère.

Nous nous dirigeâmes vers la maison, serrés l'un contre l'autre, transis, les lèvres bleues.

C'est alors que grand-mère nous découvrit sur le seuil, dégoulinants, pareils à deux chiots repêchés. Elle poussa un cri, mêlé de colère et d'inquiétude, puis, sans attendre d'explications, nous attrapa et nous poussa à l'intérieur, dans la chaleur de la maison.

Avec son énergie bourrue, elle nous déshabilla, nous frotta vigoureusement avec de grandes serviettes rêches, tout en marmonnant des reproches en patois charentais, des mots que je ne saisis qu'à moitié, l'esprit encore embrouillé. Ensuite, elle nous enveloppa dans de vieilles couvertures qui sentaient la lavande fanée et le bois, puis nous installa devant le poêle qui ronronnait doucement.

Jacqueline tremblait encore, mais raconta toute l'histoire à grand-mère, la voix brisée, entre deux sanglots. Elle expliqua qu'elle avait pris la barque de son père sans prévenir, juste pour me faire une surprise et venir me voir. Elle n'avait pas imaginé que le vent tournerait aussi vite, ni que le courant serait si fort, si traître. Elle ne cessait de s'excuser, répétant qu'elle avait été folle, qu'elle avait mis nos vies en danger sans le vouloir.

Grand-mère l'écouta longuement, les bras croisés, le visage fermé qui s'adoucissait peu à peu. Puis elle m'ébouriffa les cheveux d'un geste tendre, presque maladroit, et murmura que j'avais bien agi, que j'avais été courageux, mais qu'il ne fallait plus jamais défier le diable de la sorte. Je promis, même si, au fond, je savais que je recommencerais sans hésiter si c'était à refaire. Puis elle téléphona aux parents de jacqueline pour les rassurer.

Jacqueline passa tout l'après-midi à la maison pour se reposer un peu. Ma grand-mère lui avait prêté une de mes anciennes chemises et un pantalon bien trop large, qu'elle avait dû retrousser jusqu'aux chevilles. Honnêtement, elle ressemblait à un épouvantail un peu égaré, mais elle rayonnait, souriait de toutes ses dents, et ses yeux restaient accrochés aux miens, comme si elle me découvrait vraiment pour la première fois.

Avant de partir, vêtue de vêtements encore tièdes sortis du poêle, elle s'était arrêtée sur le pas de la porte. Elle avait hésité, puis m'avait lancé un long regard : « Tu m'as sauvé la vie, tu sais. Je ne l'oublierai jamais, mon Elliot, je suis à toi, maintenant » Sa voix tremblait à peine, mais j'avais bien entendu qu'elle me remerciait de lui avoir

sauvé la vie, qu'elle ne l'oublierait jamais, qu'elle me serait reconnaissante pour toujours. J'avais haussé les épaules, gêné, incapable de répondre devant autant d'émotion. Quand la porte s'était refermée derrière elle, je m'étais retrouvé seul, le cœur battant à toute vitesse, envahi d'un sentiment étrange, à la fois doux et bouleversant. Impossible de lui donner un nom.

Le lendemain, à l'école, tout avait changé. Jacqueline m'attendait devant le portail, droite comme un piquet, déterminée. Dès qu'elle m'avait aperçu, elle s'était précipitée vers moi, avait glissé sa main dans la mienne. Comme si c'était évident, comme si nous avions toujours marché ensemble ainsi. Je m'étais figé, jetant un coup d'œil autour de moi pour vérifier si quelqu'un nous observait. Mais elle, elle s'en moquait. Elle serrait ma main sans hésiter, et son sourire, vraiment, m'avait coupé le souffle.

En classe, elle avait réussi à changer de place. Elle s'était installée juste à côté de moi, pas devant comme d'habitude. On aurait dit qu'il fallait absolument que nous soyons proches. Madame Rousseau avait haussé un sourcil, surprise, mais elle n'avait rien dit. Elle avait sans doute compris qu'il se passait quelque chose entre Jacqueline et moi, quelque chose de discret mais impossible à ignorer.

Dès lors, Jacqueline ne me quittait plus. Où que j'aille, elle me suivait, me parlait sans cesse, me confiait tout ce qui lui traversait l'esprit, des blagues, des secrets, tout. Et je ne détestais pas ça, je ne sais pas pourquoi, j'y prenais même plaisir. À la récréation, devant Marie et le groupe des filles, Jacqueline avait carrément déclaré, bien fort, que j'étais son héros, que je lui avais sauvé la vie, et que, selon elle, j'étais le garçon le plus courageux, le plus beau et le plus gentil qu'elle connaissait. Les filles l'avaient regardée, stupéfaites, comme si elles découvraient soudain un autre aspect de moi. Certaines avaient commencé à me regarder autrement, mêlant admiration et curiosité, ce qui me mettait très mal à l'aise.

Je sentais mes joues rougir. Impossible de trouver quoi répondre à tous ces compliments, j'étais complètement perdu dans cette situation nouvelle. Marie, qui s'était rapprochée de moi ces derniers temps, n'aimait pas du tout voir Jacqueline me coller de la sorte. Un jour, elle m'avait demandé, l'air un peu inquiet, pourquoi je passais tout mon temps avec Jacqueline. Est-ce qu'elle avait quelque chose de plus, est-ce que c'était parce qu'elle était la plus jolie de l'école ? Je ne savais pas quoi lui dire, je l'aimais bien, Marie, mais quand elle me regardait dans les yeux et me souriait , cela n'avait rien à voir avec l'effet que me faisait la belle et fière Jacqueline.

J’avais bafouillé, tenté d’expliquer que cela n’avait rien à voir avec la beauté, que Jacqueline avait simplement besoin d’aide et que j’avais envie d’être là pour elle. Marie n’avait pas eu l’air convaincue. Elle avait secoué la tête, m’avait dit qu’elle voyait bien que c’était plus compliqué que ça, mais elle n’avait pas insisté, même si je voyais bien qu’elle était déçue et un peu triste.

Les jours suivants, Jacqueline et moi ne nous quittions plus. Elle s’installait toujours près de moi, attrapait ma main dès la sortie de l’école, et cherchait mon regard au moindre signe. Au début, c’était de la gratitude, mais très vite, cela devint une affection débordante qu’elle ne tentait même plus de cacher. Elle me couvrait d’éloges, ses yeux brillaient quand elle me regardait, et elle prenait ma défense à la moindre remarque.

Un après-midi, sur le chemin du retour, elle me demanda si j’acceptais d’être son amoureux. Ce mot, “amoureux”, produisit en moi un effet étrange. J’avais neuf ans, je ne comprenais pas vraiment ce que cela signifiait, mais une douceur nouvelle m’envahit, semblable à une chaleur inattendue. Gêné, je lui demandai ce que cela voulait dire concrètement. Jacqueline réfléchit un instant, puis, très sérieuse, m’expliqua : cela signifiait se tenir la main, s’asseoir ensemble, partager le goûter, s’embrasser, et surtout, se protéger mutuellement contre tout.

J’acceptai sans vraiment réfléchir, presque par réflexe. Elle eut un immense sourire, m’embrassa doucement sur la joue puis déclara solennellement que désormais, nous sortions ensemble : j’étais son amoureux, elle, mon amoureuse. C’était comme un pacte secret, une promesse silencieuse qui donnait une saveur nouvelle à nos journées.

À partir de ce moment, tout changea. À la récréation, pendant les pauses ou sur le chemin de l’école, nous étions toujours ensemble. Elle me confiait ses secrets, ses craintes, ses rêves, ses petits espoirs d’enfant. Je l’écoutais avec attention, je tentais de la rassurer lorsqu’elle doutait, je l’encourageais à l’école, fier de ce nouveau rôle.

Pour moi, être son tuteur devint essentiel. Chaque soir après l’école, nous nous retrouvions chez elle ou chez ma grand-mère pour travailler ensemble, parfois une heure ou plus. Je lui expliquais les leçons, l’aidais à faire ses devoirs, et j’inventais même des exercices rien que pour elle. Elle avançait lentement, mais chaque progrès lui apportait une immense fierté, et la voir heureuse me réchauffait le cœur. Lui expliquer les cours semblait aider mon esprit vagabond à se fixer, à faire la part des choses.

Avec le temps, je découvris que Jacqueline était bien plus qu'une élève en difficulté. Elle avait un humour pétillant, me faisait rire avec ses histoires et ses imitations de nos camarades ou des professeurs. Elle était courageuse, ne baissait jamais les bras, même face à un exercice ardu. Sa générosité m'émouvait : elle partageait toujours son goûter, même lorsqu'il lui restait presque rien.

Mais ce qui me touchait le plus, c'était sa sincérité. Elle ne trichait jamais avec ses émotions ; tout se lisait dans ses yeux, ses gestes, sa voix. Avec elle, j'appris une façon d'être au monde plus vraie, plus spontanée. Chaque moment ensemble devenait précieux, une aventure faite de surprises et de tendresse. Et j'avoue que j'aimais bien cette tendresse dirigée vers moi.

Peu à peu, quelque chose changea aussi en moi. Au début, je l'aidais parce que cela me faisait plaisir, parce que j'aimais me sentir présent, attentionné. Puis, je persistai parce que ses progrès me rendaient heureux, son visage s'illuminant dès qu'elle comprenait quelque chose de nouveau. Mais, progressivement, j'attendais nos rendez-vous avec impatience. Je pensais à elle dès que nous n'étions plus ensemble, et son sourire me réchauffait le cœur d'une manière inconnue jusque-là.

Un dimanche après-midi, nous nous promenâmes sur la plage, pieds nus dans le sable encore frais du printemps. Soudain, je pris sa main, glissai mes doigts entre les siens. Surprise et heureuse, elle s'arrêta pour jouer avec mes mèches de cheveux roux. « Ils sont beaux. » Je fis de même, poussé par l'envie de caresser sa magnifique chevelure. Nous avons marché ainsi, côte à côte, longtemps, en silence. Le bruit des vagues, les cris des mouettes suffisaient à remplir l'air autour de nous. Les mots étaient inutiles.

Elle s'arrêta, se tourna vers moi et, dans un souffle, me confia qu'elle m'aimait. Qu'elle n'avait jamais ressenti un tel amour. Que j'étais, juste après sa famille, la personne la plus précieuse à ses yeux. Son regard débordait d'émotion, à tel point que j'en eus le vertige, un mélange de douceur et de trouble.

Je ne savais pas quoi faire. Les mots restaient coincés, bien trop grands pour mes neuf ans. J'avais simplement serré sa main un peu plus fort, et je lui avais offert un sourire timide, presque maladroit. Elle avait compris aussitôt. C'était ma manière de lui dire que je ressentais la même chose. Elle m'avait embrassé par surprise, un baiser rapide, léger et doux, et j'avais senti mes joues s'enflammer, partagé entre la gêne et le bonheur.

Les semaines suivantes furent vraiment les plus belles de mon enfance. Nous vivions notre petite histoire, une romance d'enfants, pleine de fraîcheur. Rien qu'en y repensant, j'en suis encore ému. Nous marchions main dans la main, nous nous asseyions serrés sous le grand pin du parc, nous partagions nos goûters, nous échangions des baisers furtifs dès que nous étions sûrs que personne ne nous regardait.

Jacqueline ne manquait jamais d'idées pour inventer des "aventures." Un mercredi, elle m'avait entraîné explorer les grottes près de la plage, des trous dans la roche où nous nous glissions à marée basse. Nous jouions aux pirates, inventions des histoires de trésors et de batailles, de corsaires. Elle éclatait de rire chaque fois que je prenais une grosse voix de capitaine, et je la regardais, touché sans trop savoir pourquoi.

Un autre jour, elle m'avait montré son coin secret : un petit bosquet de saules au bord d'un ruisseau, caché derrière l'église. Les branches tombaient comme un rideau vert, formant une cabane naturelle où nous nous retrouvions, loin du reste du monde. Nous nous installions sur les racines, discutions de tout et de rien pendant des heures.

Elle me confiait ses rêves : devenir maîtresse, aider les enfants, avoir une grande maison pleine de fleurs, voyager, voir la mer ailleurs, loin de notre plage. Dans toutes ses histoires, elle me réservait une place ; elle me demandait si je serais là, si nous ferions tout ça ensemble.

À chaque fois, je répondais oui, sans réfléchir. À neuf ans, l'avenir paraissait lointain, presque irréel. Mais quand elle me fixait de ses yeux pleins d'espoir, je ne pouvais rien répondre d'autre. Elle comptait trop pour moi. À ses côtés, tout le reste s'effaçait. Je redevenais un gamin de neuf ans, découvrant l'amour pour la première fois.

Grand-mère nous observait, Jacqueline et moi, avec ce sourire tendre réservé aux moments précieux. Elle adorait Jacqueline, et ne s'en cachait pas. "C'est une perle, cette petite, et elle a un cœur en or !" Elle le répétait souvent. Dès que Jacqueline venait aider à la maison, elle improvisait un goûter : des crêpes toutes chaudes, des gâteaux qui embaumaient le beurre. Elle passait près de nous, lançait des remarques affectueuses : "Vous formez une belle équipe, tous les deux. Et Jacqueline, elle t'oblige à lever le nez de tes livres, ça te fait du bien !"

Un soir, après le départ de Jacqueline, grand-mère m'avait appelé sur le canapé. Elle avait pris ma main, le regard pétillant de

gentillesse. Elle m'avait dit qu'elle était heureuse de me voir aussi épanoui, aussi léger. Depuis l'arrivée de Jacqueline, elle me trouvait plus souriant, plus bavard, moins solitaire. Elle m'avait conseillé de prendre soin de Jacqueline, de toujours la respecter, d'être sincère. Elle disait que l'amitié se cultivait avec douceur et honnêteté.

J'avais promis de faire de mon mieux. Pourtant, je n'avais jamais trouvé la force de lui avouer l'essentiel : hormis ma grand-mère, Jacqueline était la première à me donner l'impression d'avoir ma place ici. Avec elle, la solitude pesait moins. Je me sentais moins étrange, moins obligé de me cacher pour être accepté.

À la fin de l'année, elle avait réussi son passage en CM2 sans difficulté. Ses notes étaient bonnes, et sa fierté brillait dans ses yeux humides. Quand elle avait appris qu'elle passait, elle m'avait serré dans ses bras devant tout le monde, sans aucune gêne. Elle répétait sans cesse : « Sans toi, je n'y serais jamais arrivée ! » Sa voix tremblait de bonheur.

Même la maîtresse était venue me féliciter. Elle m'avait dit que j'étais un excellent tuteur, qu'elle me trouvait doué avec les camarades, et que je devrais peut-être devenir professeur plus tard. J'étais très fier, même si, en vérité, je ne savais pas du tout ce que je voulais faire plus tard.

Comme les grandes vacances approchaient, Jacqueline s'inquiétait déjà de notre séparation pendant deux mois. Elle m'avait fait promettre de venir la voir souvent, de ne pas l'oublier durant l'été. Je lui avais juré qu'on se verrait presque chaque jour, si elle le souhaitait.

Le dernier jour d'école, après la sortie, nous nous étions installés tous les deux sur notre rocher, face à la mer. Nous regardions le soleil descendre lentement, dorant tout autour de nous. Jacqueline avait poussé un long soupir de bonheur.

Elle m'avait confié que cette année avait été la plus belle de sa vie grâce à moi. Que j'avais tout changé pour elle, lui avait rendu confiance, lui avais montré qu'elle pouvait réussir en s'accrochant.

Moi aussi, j'avais beaucoup appris cette année-là. J'avais compris qu'aimer, ce n'était pas seulement admirer quelqu'un pour ce qu'il sait ou fait. C'était l'accepter, l'aimer tel qu'il est, avec ses forces et ses faiblesses. Parfois, sauver quelqu'un, ce n'est pas le sortir d'un danger ; c'est lui apprendre à croire en lui. Avec toute ma mémoire et mes connaissances, c'était Jacqueline qui m'enseignait les vraies leçons :

être humain, aimer sans rien attendre, savourer chaque instant, vivre le présent sans trop se soucier du reste.

Quand le soleil avait disparu derrière l'horizon, colorant le ciel d'orange et de rose, j'ai compris que j'étais amoureux d'elle. Pas comme les adultes le décrivent, avec leurs histoires compliquées et leurs peines. Non. C'était simple, pur, innocent. L'amour d'un enfant de neuf ans qui découvre qu'une autre personne peut rendre le monde plus doux, plus lumineux, plus vivant.

Jacqueline et moi, nous nous voyions presque tous les jours. Nous explorions la côte, inventions des jeux, vivions mille aventures. Nous construisions des châteaux de sable que nous défendions contre la marée, ramassions des coquillages en les classant par taille, couleur, forme. Nous pêchions des crabes dans les rochers, je lui montrais comment les attraper sans se faire pincer, et nous éclations de rire quand l'un de nous se faisait surprendre. L'été passait comme dans une bulle de bonheur, légère, insouciante. Chaque jour paraissait plus beau que le précédent.

Parfois, ma grand-mère préparait un pique-nique et nous partions tous à la plage. Nous trouvions toujours un endroit calme derrière un grand rocher, et là, c'était la fête. Nous nous régalions de ses sandwiches au jambon, soigneusement emballés, et de ses biscuits qui disparaissaient en un clin d'œil, tout en discutant sans arrêt.

Jacqueline, elle, avait toujours une foule d'histoires à raconter, celles que sa mère lui lisait le soir : des récits de princesses, de chevaliers, des contes pleins de magie et d'aventures. De mon côté, je lui parlais des romans que je dévorais, j'essayais d'en résumer les intrigues et de clarifier les passages complexes, pour qu'elle en profite autant que moi.

Un jour, alors que nous profitions du soleil, elle m'avait demandé si je pouvais lui apprendre à mieux lire pendant les vacances, pour aborder le CM2 sans appréhension. Nous nous étions lancé un défi : chaque matin, une heure sous le vieux pin, tranquilles, loin du monde, à lire ensemble. Chaque semaine, elle allait chercher un nouveau livre à la bibliothèque, et moi, je l'aidais à déchiffrer les phrases difficiles, à comprendre les mots compliqués, à savourer chaque histoire.

Elle progressait à une vitesse incroyable. Sans la pression de la classe ni le regard des autres, elle se détendait, tout lui semblait plus simple. Au bout de quelques semaines, elle lisait presque sans hésitation, ne butant que sur les mots les plus rares. Je voyais cette

petite fierté briller dans ses yeux, une joie discrète, et j'étais simplement heureux de la voir s'ouvrir ainsi. Il nous arrivait de plus en plus souvent de nous serrer brièvement l'un contre l'autre, des fois sans raison et cela nous faisais frissonner.

Nous allions aussi voir ses parents de temps en temps. Sa mère, toujours souriante, (j'avais sauvé sa fille de la noyade) m'accueillait à bras ouverts, avec du cidre frais et des biscuits qui embaumaient toute la maison. Son père, pêcheur, les mains marquées par le travail, le visage tanné par le vent et le soleil, m'adressait un regard plein de douceur. Il me remerciait d'aider Jacqueline pour l'école, répétant que j'étais un garçon bien.

Les petits frères et sœurs de Jacqueline couraient partout, débordants d'énergie, m'assaillant de questions ou voulant jouer avec moi. Jacqueline les envoyait promener en riant, affirmant qu'elle voulait profiter de moi rien qu'un peu, toute seule. Mais, pour être honnête, cette ambiance familiale me réchauffait vraiment le cœur. J'avais grandi au calme avec ma grand-mère, loin de cette joyeuse agitation.

À la fin de l'été, juste avant la rentrée, nous nous étions retrouvés une dernière fois sur notre rocher préféré. Le soleil déclinait, le ciel s'embrasait, et le bruit des vagues devenait presque apaisant. Jacqueline restait silencieuse, perdue dans ses pensées, les yeux fixés sur l'horizon.

C'est là qu'elle m'avait avoué qu'elle appréhendait la rentrée, qu'elle craignait que nous soyons séparés si nous n'étions pas dans la même classe en CM2. Je lui avais promis que, quoi qu'il arrive, rien ne changerait, que nous resterions proches et que nous nous verrions chaque jour, même si l'école tentait de nous éloigner.

Elle m'avait observé longuement. Puis, soudain, elle m'avait embrassé. Pas sur la joue, non, un vrai baiser, un peu maladroit, mais sincère, innocent, chargé de promesses muettes. C'était le tout premier, mon premier vrai baiser, et, franchement, mon cœur battait si fort que j'en avais la tête qui tournait.

Quand elle s'était reculée, les joues rouges, elle m'avait adressé un petit sourire timide, complice. Elle m'avait répété qu'elle m'aimait, que j'étais son premier amour et que, quoi qu'il arrive, cela ne changerait pas.

J'avais cru que mon cœur allait éclater. J'avais murmuré, presque à

voix basse, en rougissant, que moi aussi je l'aimais, que je ne l'oublierais jamais, que, quoi qu'il se passe, elle aurait toujours une place spéciale dans ma vie.

Cette année de CM1 avec Jacqueline n'avait pas été qu'une succession de leçons et de devoirs. C'était une porte ouverte sur autre chose. J'avais compris ce que signifiait aimer : penser au bonheur de quelqu'un autant qu'au sien. Ma mémoire étrange, celle qui souvent m'isolait, s'était révélée précieuse, utile. J'avais découvert que je pouvais m'en servir pour aider, imaginer, pas seulement pour me cacher.

Mais, surtout, ce que j'avais compris de plus essentiel, c'était que, même avec mes secrets, mes petits mensonges, mes bizarreries, quelqu'un pouvait m'aimer tel que j'étais. Jacqueline se moquait de mon intelligence ou de mes notes. Ce qui comptait pour elle, c'était ma gentillesse, ma patience, la manière dont je la regardais, dont je l'écoutais. Cet amour simple, direct, honnête, rien n'a jamais égalé cela depuis. C'est le plus beau cadeau que la vie m'ait offert, un trésor que je garderai longtemps, bien après la fin de cette année-là.

Chapitre 6 : Léon.

J'avais dix ans quand j'entrai en CM2, la dernière étape avant le collège. L'été passé avec Jacqueline avait été merveilleux, plein de complicité et de promesses d'amitié. À la rentrée, nous avions eu une belle surprise : nous étions assis côte à côte sur la liste de la classe. Jacqueline avait sauté de joie, m'avait serré fort, sans se soucier des parents qui souriaient devant tant de spontanéité.

Notre nouveau maître, Monsieur Blanchard, approchait la soixantaine. Il paraissait strict, mais dans son regard brillait une réelle bienveillance. Dès le premier jour, il avait planté le décor : le CM2, c'était sérieux, il fallait se préparer pour le collège. Il voulait qu'on s'implique, qu'on soit curieux, qu'on ait soif d'apprendre. Je l'avais senti aussitôt : il appréciait les élèves qui osaient, qui réfléchissaient. Pour la première fois, j'avais eu confiance, j'étais prêt à me montrer, à ne plus me cacher.

Jacqueline s'était installée à côté de moi, comme si c'était écrit. Monsieur Blanchard, l'air détaché mais attentif, avait inscrit nos deux prénoms côte à côte sur le plan de classe, sans rien dire. Grâce à toutes ses lectures de l'été, Jacqueline avait fait d'énormes progrès. Cela se voyait : elle commençait l'année avec un regard neuf, une véritable soif d'apprendre. Il flottait une douceur dans l'air, une impression que tout pouvait arriver.

Les premières semaines s'étaient écoulées paisiblement, presque sans qu'on s'en rende compte. Chaque matin, Jacqueline m'attendait devant le portail, avec son petit sourire tranquille. Elle attrapait ma main, et nous traversions la cour ensemble, comme si le reste du monde pouvait attendre. À la récréation, nous nous retrouvions toujours sous notre vieux tilleul, celui qui nous isolait un peu du reste de la cour. Nous partagions nos goûters, discutions de tout et de rien, de nos rêves d'aventure, de nos petites contrariétés, tout semblait simple, comme si le temps s'étirait juste pour nous. Le soir, nous rentrions ensemble, souvent en parlant des devoirs ou d'une blague entendue en classe. Parfois, je traînais chez elle, parfois elle venait chez ma grand-mère, et nous nous aidions pour les exercices difficiles.

Depuis la fin de l'été, quelque chose avait évolué entre nous. Nous ne faisions plus semblant : nous nous tenions la main sans nous cacher, nous nous embrassions devant tout le monde, comme si c'était

naturel. Les autres n'y prêtaient même plus attention, les adultes fronçaient les sourcils des fois, mais finissaient toujours par être un peu émus par notre petit couple si adorable. Nous étions devenus "Elliot et Jacqueline". Inséparables, toujours ensemble, à tel point qu'on aurait dit que cela avait toujours été ainsi. Avec du recul, à dix ans, cela paraissait peut-être étrange, mais à ce moment-là, cela nous semblait évident.

Puis, à la mi-octobre Léon fit son apparition.

Ce lundi matin-là, Monsieur Blanchard entra dans la classe accompagné d'un garçon inconnu. Il était petit, très mince, les cheveux coupés courts, et portait de drôles de lunettes rondes qui lui donnaient l'air d'un vieux professeur miniature. Il marchait voûté, comme s'il voulait disparaître, serrant un livre contre lui, comme un trésor, les yeux fixés au sol pour éviter nos regards.

L'instituteur le présenta : Léon Dubois, nouvel arrivant de La Rochelle. Il demanda qui souhaitait lui faire visiter l'école et l'aider à s'intégrer. Quelques mains se levèrent par politesse, mais personne n'était vraiment enthousiaste. Chez nous, il fallait du temps pour qu'un nouveau trouve sa place. Il fallait prouver qu'on était digne d'intégrer le groupe, gagner la confiance des autres.

Je me surpris à l'observer attentivement. Sa posture, sa manière d'éviter les regards, ce livre serré contre lui comme une bouée au milieu d'une mer agitée… Cela me rappela mon attitude, quelques années plus tôt, quand je cherchais à me faire oublier, à devenir invisible, pour ne pas attirer l'attention.

Monsieur Blanchard finit par lui attribuer une place, juste devant Jacqueline et moi. Léon s'assit sans un mot, tout doucement, fuyant nos regards. Il sortit ses affaires, soigneusement rangées, avec des gestes lents et appliqués, presque craintifs. Je remarquai le titre du livre qu'il posa sur son bureau : "Le Petit Prince" de Saint-Exupéry. Je l'avais lu l'année précédente, et, l'espace d'un instant, je me sentis un peu plus proche de lui.

Jacqueline se pencha vers moi et souffla qu'il avait l'air étrange, un peu perdu. Je répondis qu'il était simplement nouveau, qu'il fallait lui laisser le temps de s'habituer. Elle haussa les épaules, pas vraiment convaincue, puis reporta son attention sur Monsieur Blanchard, qui commençait déjà la leçon.

À la récréation, Léon resta à l'écart, adossé au mur, son livre ouvert

sur les genoux. Les autres le surveillaient du coin de l'œil, intrigués, mais personne n'osait s'approcher. Avec les nouveaux, c'était toujours pareil : on les observait de loin, se demandant qui ils étaient, puis, au bout d'un moment, on décidait s'ils valaient la peine qu'on s'y intéresse. Parfois, cela menait à une camaraderie, mais des fois, il ne se passait rien.

Jacqueline voulait aller sous le tilleul, à notre place habituelle, mais je traînais. Impossible de détourner mon regard de Léon. Il restait là, caché derrière son livre, comme s'il se protégeait du monde. Je me revis à son âge, dans la même situation, dissimulé derrière un roman pour oublier la gêne et la solitude. Les livres étaient mon refuge, mon armure contre les regards et les chuchotements.

Je dis à Jacqueline que j'allais lui parler. Cela me parut évident, presque naturel. Elle protesta, disant qu'on n'était pas obligés, qu'il finirait bien par s'intégrer, comme les autres. J'insistai. Je me souvenais trop bien de ce que cela faisait d'être différent, celui qui se sent à part, qui espère en silence qu'on lui adresse la parole, juste une fois.

Finalement, Jacqueline me suivit à contrecœur, pendant que je m'approchais de Léon. Il leva la tête, surpris derrière ses lunettes, un peu méfiant aussi, comme s'il craignait qu'on se moque. Je me présentai, montrant Jacqueline comme mon amoureuse, ce qui la fit rosir de plaisir, et lui demandai ce qu'il pensait de l'école. Il me répondit à voix basse, presque en murmurant, que cela allait, que l'instituteur lui semblait sympathique. Puis, après une légère hésitation, il me confia qu'il adorait les livres, et que celui-là était son préféré.

Je lui avais souri et lui avais dit que j'avais lu "Le Petit Prince" l'année précédente. J'avais particulièrement aimé l'histoire du renard et des roses. Aussitôt, ses yeux s'étaient illuminés. Sans vraiment réfléchir, nous nous étions mis à discuter. Nous partagions nos impressions, nos interprétations, sans prêter attention au reste. Jacqueline nous observait de loin, un peu perdue, car elle ne connaissait pas ce livre et se sentait exclue de notre échange.

À mesure que nous parlions du roman, Léon changeait. Il n'était plus ce garçon discret et renfermé, mais devenait quelqu'un de passionné, curieux, capable d'analyser les symboles et d'expliquer les métaphores avec une maturité impressionnante. Il m'avait demandé si j'aimais d'autres œuvres. J'en avais cité quelques-unes, mais je n'avais pas tout révélé, préférant garder certains titres pour moi.

Pourtant, Léon avait perçu quelque chose. Il m'avait lancé un regard étrange, comme s'il avait compris que nous nous ressemblions. Il avait murmuré qu'il pensait que nous partagions les mêmes passions. J'avais acquiescé, encore un peu réservé, mais au fond de moi, je sentais qu'il venait de se passer quelque chose d'important. C'était peut-être le début d'une belle amitié, ou au moins d'une histoire à inventer ensemble.

Jacqueline s'était raclé la gorge, comme pour rappeler sa présence, craignant sans doute d'être oubliée. Je l'avais de nouveau présentée à Léon en précisant qu'elle était ma petite amie. Fidèle à lui-même, Léon lui avait adressé un sourire doux, puis avait demandé, sincèrement curieux, si elle aimait lire aussi. Jacqueline n'avait pas cherché à mentir ; elle avait avoué franchement que la lecture n'était pas son truc. Léon avait hoché la tête, sans aucun jugement, avec cette humanité chaleureuse qui le rendait si rassurant et qui, j'en suis certain, avait un peu apaisé Jacqueline à cet instant.

Dans les jours qui suivirent, Léon s'était peu à peu intégré à notre duo. Il déjeunait avec nous à la cantine, traînait pendant les récréations, et parfois, il rentrait même avec nous après les cours, puisqu'il habitait le même quartier. Jacqueline, au début, n'avait pas vraiment apprécié ce changement.

Elle me l'avait fait comprendre, boudeuse, vexée : nous avions moins de moments à deux, Léon monopolisait la conversation avec ses histoires de livres, ses analyses passionnées.

J'avais tenté de la rassurer, de lui expliquer que Léon était un ami, qu'elle n'avait rien à craindre, qu'elle comptait plus que tout pour moi. Malgré cela, elle restait méfiante, surtout lorsque Léon et moi plongions dans des débats auxquels elle ne pouvait pas participer, à propos de romans inconnus pour elle, à jongler avec des idées qui lui échappaient.

Un mercredi après-midi, chez ma grand-mère, elle s'était fâchée. Léon et moi étions absorbés par un livre qu'il venait de me prêter, décortiquant chaque détail : les personnages, les thèmes, les symboles, tout y passait, comme si le reste du monde s'était effacé. Jacqueline, de son côté, peinait sur un exercice de maths, et il était évident qu'elle se sentait mise à l'écart, comme une figurante dans une histoire qui n'était pas la sienne.

D'un geste brusque, elle avait refermé son cahier. Les yeux embués de larmes, elle nous avait lancé qu'on la négligeait, qu'elle ne saisissait

rien à nos échanges, qu'on la prenait pour une imbécile. Elle avait ajouté qu'avant l'arrivée de Léon, j'étais tout à elle, qu'on riait, qu'on partageait tout, et qu'à présent, elle se sentait seulement de trop, la fille incapable qui ralentissait tout le monde.

Ses paroles m'avaient vraiment touché. Je n'avais pas mesuré à quel point mon amitié avec Léon pouvait la blesser, ni combien elle se sentait exclue. Je m'étais approché, je l'avais prise dans mes bras, je l'avais embrassée, j'avais pris ses mains, et je lui avais dit qu'elle n'était pas stupide, simplement différente, mais tout aussi précieuse.

Je l'aimais pour elle-même, pour sa douceur, son humour, sa singularité, pas pour ses résultats scolaires ni sa façon de penser. Léon nous avait regardés, un peu étonné de notre maturité affective, mais m'avait envoyé un message silencieux que j'avais lu sur ses lèvres : « Vous êtes beaux. »

Léon aussi s'était excusé. Il avait avoué s'être laissé emporter, trop heureux de partager sa passion, au point d'oublier les autres. Il avait proposé que nous soyons plus attentifs, que nous essayions vraiment que chacun se sente inclus, que nous choisissions des activités qui plaisaient à tous.

Ce jour-là, nous avions fixé quelques règles tacites, Léon et moi. À trois, nous évitions les sujets trop complexes qui la mettaient de côté. Nos débats littéraires, nous les réservions à la bibliothèque le samedi, ou lorsque nous étions seuls. Et surtout, je veillais à passer du temps rien qu'avec Jacqueline, pour qu'elle sache qu'elle avait toujours sa place.

Peu à peu, nous avions trouvé notre équilibre. Jacqueline avait fini par accepter Léon, comprenant qu'il n'était pas une menace, mais simplement quelqu'un qui apportait autre chose à ma vie. Elle voyait qu'il me rendait heureux, qu'il répondait à ce besoin de discuter, d'échanger sans fin sur les livres, ce qu'elle ne pouvait pas offrir. Avec le temps, chacun avait trouvé sa place et notre trio avait commencé à fonctionner, autrement, mais ça marchait.

Léon, lui, avait appris à apprécier Jacqueline telle qu'elle était. Il admirait sa ténacité, ce courage dont elle faisait preuve chaque jour à l'école. Elle le faisait rire par sa spontanéité, elle avait une chaleur, une vivacité qui souvent lui donnait envie d'être aussi naturel qu'elle. Il lui apportait parfois des livres choisis pour elle, des histoires simples, et il l'encourageait, doucement, à persévérer, à ne jamais abandonner.

Grâce à Léon, j'avais découvert un ami. Il se souciait peu des apparences, des règles tacites, des petits jeux de pouvoir dans la cour. Ce qui l'intéressait, c'était de comprendre le fonctionnement des choses, de remettre en question ce que tout le monde acceptait sans réfléchir, d'explorer ce qu'il y avait derrière les évidences. Avec lui, nos conversations ouvraient des horizons insoupçonnés.

Il m'avait confié qu'à La Rochelle, il n'avait jamais eu de véritables amis. Les autres enfants le trouvaient étrange : il préférait les livres au football, posait sans cesse des questions, utilisait des mots qui faisaient réagir. Il s'était senti isolé, à part, un peu rejeté. Honnêtement, cela me parlait. Moi aussi, à ma manière, je me sentais différent.

Je lui avais avoué ce sentiment d'être toujours en décalage, cette impression de devoir jouer un rôle pour ne pas attirer l'attention. Je me souvenais de son regard bienveillant, de cette douceur silencieuse quand il m'avait murmuré qu'il comprenait, qu'il savait ce que cela signifiait, ce besoin de cacher une partie de soi pour être accepté. Ce jour-là, il n'y avait pas eu besoin de mots supplémentaires. Un vrai lien était né entre nous, fait de reconnaissance muette.

Un samedi après-midi, à la bibliothèque, Léon m'avait surpris avec une question inattendue. Nous étions installés dans un coin tranquille, entourés de livres, lorsqu'il m'avait demandé à voix basse si je me souvenais de tout ce que je lisais, si j'avais le syndrome HSAM. J'avais hésité un instant, conscient que ce moment était important, qu'on touchait à quelque chose de profond.

Finalement, je lui avais avoué que oui, j'avais une mémoire exceptionnelle. Il avait acquiescé, doucement, comme si un vieux doute venait de se dissiper. Il m'avait dit qu'il s'en doutait, qu'il avait remarqué que je répondais en classe sans jamais réviser, que je ressortais des passages entiers de livres lus une seule fois, que je retenais des détails que tout le monde oubliait.

Je m'étais inquiété. Et s'il s'éloignait, s'il me traitait de phénomène, comme en CM1 ? Mais non. Léon s'était contenté de sourire, sincèrement, trouvant cela formidable, presque comme un don. Il m'avait dit de ne jamais en avoir honte, même s'il comprenait pourquoi je choisissais de le dissimuler. Et que lui, il devait être spécial aussi, quelque chose qui n'avait pas encore été répertorié.

Ce jour-là, j'avais compris que Léon était vraiment différent. Il ne jugeait pas, il cherchait à comprendre. Là où beaucoup redoutaient la différence, lui la trouvait précieuse. Pour la première fois, je pouvais

parler de ma mémoire sans crainte d'être mis à l'écart.

Peu à peu, il était devenu mon complice, mon allié. Il me prêtait des livres de plus en plus difficiles, il voulait que j'aille au-delà de la simple mémorisation. Ce qui l'intéressait, c'était mon point de vue sur les histoires, ce que je percevais derrière les mots, les symboles, les messages cachés. Grâce à lui, j'avais compris que la mémoire n'était qu'un point de départ. Le vrai trésor, c'était de réfléchir, d'interpréter, de chercher du sens, d'observer le monde autrement.

Jacqueline, elle, suivait nos discussions d'un air à la fois curieux et un peu perdu. La philosophie, les auteurs, ce n'était pas vraiment son domaine, mais elle voyait bien à quel point cela me passionnait. J'en ressortais toujours le sourire aux lèvres, la tête pleine d'idées. Et puis, un jour, sans prévenir, elle m'avait demandé si je ne préférais pas Léon à elle, si je ne le trouvais pas plus intéressant, plus brillant. Sa question m'avait un peu déstabilisé.

J'avais tenté de la rassurer du mieux que je pouvais, en lui expliquant qu'ils avaient chacun une place particulière dans ma vie, et que ces places étaient irremplaçables. Léon me poussait, m'incitait à me dépasser, m'ouvrait à de nouvelles perspectives. Jacqueline, c'était autre chose, je l'aimais tout simplement. Elle me faisait me sentir vivant, elle m'apportait de la tendresse et de l'amour, elle me rappelait l'essentiel, le bonheur simple d'être ensemble, sans complications.

Elle avait hoché la tête, comme si elle comprenait, même si je sentais bien qu'une légère inquiétude persistait. Alors, j'avais pris soin de lui consacrer du temps rien qu'à nous deux. Nos promenades sur la plage, nos pauses sous le vieux tilleul, nos séances de révisions tranquilles à la maison ou chez elle, loin du tumulte et des autres.

Ma grand-mère gardait un œil attentif sur notre trio. Elle avait tout de suite apprécié Léon, qu'elle trouvait poli et plein de sagesse. Mais elle me rappelait toujours, avec l'expérience de sa vie, que l'amour restait fragile, précieux, qu'il fallait en prendre soin et ne pas le reléguer derrière l'amitié, aussi belle soit-elle. J'écoutais ses conseils, car je savais qu'elle disait vrai.

À l'école, Monsieur Blanchard avait rapidement remarqué notre groupe. Il avait eu la bonne idée de nous réunir pour un projet sur l'histoire du village. Interviewer les anciens, recueillir leurs souvenirs de la guerre, puis présenter tout cela devant la classe.

Jacqueline s'était chargée des illustrations et de la décoration, Léon

de la rédaction et de l'organisation, et moi, j'écoutais les témoignages pour pouvoir les raconter avec émotion.

Le résultat avait dépassé toutes nos attentes. Monsieur Blanchard nous avait chaleureusement félicités pour notre esprit d'équipe, soulignant que chacun avait apporté sa contribution. Jacqueline rayonnait de fierté : pour une fois, on reconnaissait vraiment son talent pour le dessin.

Ce projet nous avait encore rapprochés. Nous formions une équipe presque parfaite : Léon l'intellectuel, Jacqueline l'artiste, et moi, entre les deux, essayant de maintenir l'équilibre. Nous passions de plus en plus de temps ensemble, à inventer des aventures, explorer les alentours, rêver tout haut à ce que l'avenir nous réservait.

Léon avait un véritable talent pour dénicher des endroits oubliés : des sentiers perdus dans la forêt, des ruines de vieux forts envahies de mousse, une grotte cachée accessible uniquement à marée basse. Jacqueline, de son côté, apportait toujours un pique-nique préparé par sa mère. Nous nous installions où nous pouvions, riant, discutant de tout et de rien, sans jamais prêter attention à l'heure.

L'année de CM2 s'était écoulée ainsi, entre les devoirs, nos aventures à trois et ma romance avec Jacqueline. J'avais trouvé une sorte d'équilibre, fragile mais précieux, entre les débuts d'une histoire d'amour et une amitié solide qui me faisait grandir.

Ma grand-mère me répétait souvent que rencontrer deux personnes capables de me comprendre à leur manière, de tout accepter de moi, le bon comme le mauvais, relevait de la chance. Elles m'acceptaient tel que j'étais, sans chercher à me changer. Près d'elles, il ne m'était plus nécessaire de faire semblant.

Lorsque Monsieur Blanchard nous avait annoncé, à la fin de l'année, que nous passions tous les trois en sixième, Jacqueline avait éclaté en larmes de joie. Elle avait travaillé dur, surmonté bien des difficultés, et ses progrès étaient remarquables. Ce jour-là, Léon et moi l'avions félicitée sans réserve. Nous étions fiers d'elle, fiers de nous, fiers de former un vrai trio, uni et solide.

L'instituteur nous avait avertis : le collège serait un autre univers, plus difficile, parfois déstabilisant. Il avait insisté pour que nous restions soudés, que nous continuions à nous soutenir. Bien sûr, nous lui avions promis de rester unis, de tenir ensemble, quoi qu'il arrive.

L'été approchait, porteur de la promesse de longues journées

partagées, juste avant le grand saut vers l'inconnu du collège. J'avais dix ans, et pour la première fois, je me sentais entouré, compris, aimé. J'avais une amoureuse, un meilleur ami, et ensemble, nous étions prêts à affronter le monde.

Cet été-là, on en avait profité pleinement. On se voyait presque chaque jour. Parfois, on partait explorer les environs à la recherche de coins secrets. D'autres fois, on restait simplement ensemble à parler, à rêver, à refaire le monde.

On avait même construit une cabane dans les bois, avec des planches récupérées un peu partout, recouverte de vieilles bâches. C'était vite devenu notre refuge, notre QG, l'endroit où l'on pouvait discuter, lire, imaginer l'avenir… toujours tous les trois.

Léon avait amené une petite bibliothèque remplie de livres, soigneusement calée dans un coin de la cabane. C'était son trésor, il ne pouvait pas s'empêcher de lire, peu importe l'endroit. Jacqueline, elle, avait couvert les murs de dessins colorés : nous trois enlacés, la mer immense, des bateaux perdus, des oiseaux planant très haut.

Moi, de mon côté, j'avais fabriqué un coffre en bois, un peu bancal mais solide. On y rangeait nos trouvailles, nos petits trésors : des coquillages étranges, polis par la mer, des galets lisses, des plumes ramassées sur la plage, quelques photos de nous où l'on souriait sincèrement.

Nous pouvions passer des après-midis entiers enfermés dans ce refuge, loin du monde, à l'abri des regards et des questions des adultes. Léon saisissait un livre et se lançait dans la lecture à voix haute, changeant d'intonation à chaque personnage. Il était vraiment impressionnant. En quelques phrases, il arrivait à nous faire éclater de rire ou à nous donner des frissons.

Pendant qu'il lisait, Jacqueline dessinait en silence, sans jamais perdre une miette du récit. Parfois, elle griffonnait des croquis inspirés de l'histoire, de petits personnages nés de son imagination. Moi, je les observais tous les deux, convaincu d'avoir une chance inouïe de les avoir rencontrés.

Un après-midi d'août, alors que la chaleur était étouffante, nous avions décidé d'aller nous baigner, malgré l'interdiction de nos parents. Nous connaissions une crique secrète, dissimulée derrière des rochers que seuls nous osions franchir. Cet été-là, Léon avait appris à Jacqueline à nager. Il prenait son temps, la soutenait doucement, la

rassurait jusqu'à ce qu'elle se sente prête à se lancer seule.

Ce jour-là, elle y était parvenue. Elle avait nagé quelques mètres toute seule, débordante de joie. Ses yeux brillaient comme jamais, elle nous avait embrassés, d'abord moi, puis Léon, simplement parce qu'elle était heureuse et voulait partager ce moment avec nous.

Léon avait rougi, un peu embarrassé mais manifestement ravi. Nous avions ri, nous étions éclaboussés, nous avions joué dans l'eau, comme si le monde s'arrêtait là, au bord de la crique.

Je me souvenais de tout, dans les moindres détails. Le rire cristallin de Jacqueline, les lunettes de Léon posées avec soin sur une pierre avant de plonger, la lumière du soleil dessinant des reflets argentés sur l'eau, le sable chaud sous mes pieds. Je savais que ces instants resteraient gravés en moi pour toujours, et que, même des années plus tard, je pourrais les revivre comme s'ils venaient à peine de se produire.

Mais ce n'était pas seulement la mémoire qui donnait cette magie. Ce qui rendait ces moments uniques, c'était notre bonheur partagé, simple et authentique. Nous nous sentions acceptés, choyés, compris, sans jamais devoir nous expliquer. La mémoire conservait tout, mais ce n'était pas elle qui créait la joie ou ces liens si précieux.

Lorsque l'été tira à sa fin, nous avions commencé à parler du collège. Léon était surexcité, il s'imaginait déjà dans les couloirs, prêt à explorer la grande bibliothèque, impatient de rencontrer de nouveaux professeurs et de découvrir toutes ces matières qu'il attendait.

Jacqueline, en revanche, était un peu angoissée. Elle n'aimait pas trop l'idée de changer, avait peur de ne pas être à la hauteur et redoutait ce qui l'attendait. Quant à moi, j'étais partagé : curieux de voir ce qui allait arriver, mais, pour être honnête, un peu inquiet aussi.

Le collège signifiait plus de monde, plus de regards, davantage de professeurs, donc encore plus de raisons de dissimuler ma mémoire exceptionnelle. Il me faudrait être plus discret, plus astucieux pour passer inaperçu. Pourtant, au fond, une part de moi avait envie de découvrir ce nouvel univers et de relever de nouveaux défis.

Juste avant la rentrée, ma grand-mère m'avait donné un conseil que je n'ai jamais oublié. Elle m'avait dit que grandir, c'était accepter de changer, d'avancer vers l'inconnu sans perdre courage. Elle m'avait

aussi rappelé que j'avais deux amis formidables à mes côtés, et qu'avec eux, je ne serais jamais seul.

Ses paroles m'avaient réellement rassuré. Elle avait raison. Avec mon amoureuse et mon meilleur ami, je savais que je pourrais affronter n'importe quoi. Finalement, le collège n'était qu'une étape de plus, une nouvelle aventure à vivre ensemble, comme toujours.

La veille de la rentrée, nous nous étions retrouvés une dernière fois sur notre rocher, face à l'océan. Le soleil descendait lentement, colorant le ciel de rose et d'orange. Nous étions restés là, silencieux, savourant la douceur de l'instant, conscients que le lendemain, tout changerait un peu.

Chapitre 7 : Le grand saut.

J’avais onze ans quand j’avais franchi pour la première fois, le cœur battant, les grandes portes du collège de Châteauneuf. Le bâtiment m’avait paru immense, presque écrasant, avec ses couloirs gris interminables, remplis de bruits de pas pressés, de voix qui résonnaient dans tous les sens. Après notre petite école où chacun connaissait tout le monde, ce collège peuplé de visages inconnus donnait le vertige. Heureusement, Léon et Jacqueline étaient là. À trois, nous formions un petit îlot rassurant au milieu de cette marée humaine.

Dès le premier jour, nous nous étions perdus au moins trois fois en cherchant nos salles. Léon, toujours le plus sérieux, avait étudié le plan du collège envoyé à l’inscription, mais une fois sur place, c’était une autre histoire. Jacqueline traînait derrière, soupirait, jurait qu’elle détestait déjà cet endroit trop bruyant, trop vaste, trop compliqué. De mon côté, j’essayais de tout mémoriser : chaque couloir, chaque escalier, chaque numéro de porte. Je me disais qu’avec le temps, j’apprivoiserais ce nouvel univers.

Nous avions eu de la chance : nous nous étions retrouvés tous les trois dans la même classe, la sixième B. En découvrant la liste, Jacqueline avait poussé un cri de joie et m’avait sauté au cou, sans aucune gêne devant tout le monde. Léon s’était contenté d’un sourire discret, avait remonté ses lunettes, l’air soulagé. Nous nous étions installés tout au fond, côte à côte, fidèles à notre trio : Jacqueline à droite, Léon à gauche. Notre disposition habituelle, celle qui nous rassurait.

Notre professeure principale, Madame Leroux, nous enseignait le français et l’histoire. Une femme sèche, la cinquantaine bien entamée, chignon tiré à quatre épingles, le regard perçant. Dès le premier cours, elle avait fixé les règles : ici, pas de plaisanterie, il fallait travailler sérieusement pour s’en sortir. J’avais vite compris qu’il me faudrait être encore plus discret qu’à l’école pour ne pas attirer l’attention sur mes facilités.

Mais ce qui m’avait vraiment marqué pendant ces premières semaines, c’était à quel point Jacqueline avait changé. La fille dont j’avais été amoureux avant l’été ? Elle n’existait plus, ou du moins, elle n’était plus la même. Tout à coup, elle n’était plus une gamine. En

quelques semaines, son corps avait changé, de nouvelles courbes étaient apparues, et franchement, ça m'avait déstabilisé. Je ne savais même pas pourquoi ça me rendait aussi nerveux, mais c'était le cas. En plus de ça, elle se comportait différemment avec moi.

Elle voulait sans cesse de la tendresse. Si je ne lui tenais pas assez la main, ou si j'oubliais de lui dire quelque chose de gentil, elle se vexait. Un jour, elle m'avait demandé si je la trouvais jolie dans sa nouvelle robe. J'avais répondu oui, mais en vérité, je n'y avais même pas prêté attention. J'avais juste répondu machinalement, pensant à autre chose.

Elle s'était énervée tout de suite, m'avait reproché de ne pas vraiment la regarder, de manquer de romantisme, de ne jamais lui dire qu'elle était la plus belle fille du monde. J'étais resté bouche bée. Je ne savais pas quoi dire. Toutes ces nouvelles attentes m'avaient pris de court, et je n'avais aucune idée de comment lui montrer ce que je ressentais sans passer pour un idiot.

J'étais un peu perdu. J'avais onze ans, après tout. Pour être honnête, j'étais encore du genre à aligner des billes sur le trottoir ou à me perdre dans un roman d'aventure plutôt que de parler de sentiments ou de "relations". Mais Jacqueline, elle, avait franchi une sorte de frontière invisible vers un monde de préoccupations d'adultes qui m'échappaient totalement. Elle abordait des sujets auxquels je ne comprenais rien, évoquait des envies ou des émotions dont j'ignorais même l'existence à notre âge.

Léon observait tout ça avec un air mi-amusé, mi-perplexe. Un midi, alors qu'on déjeunait ensemble et que Jacqueline était partie aux toilettes, il s'était penché vers moi, l'air conspirateur, pour me dire qu'il avait lu dans un livre de sciences que les filles grandissaient plus vite que les garçons.

Il m'avait expliqué tout ça très sérieusement : les hormones, la puberté, tout le reste, et avait conclu que c'était juste la biologie, rien d'étrange. J'avais haussé les épaules, un peu désespéré, en lui répondant que connaître la théorie ne m'aidait pas du tout. Ça ne rendait pas les choses plus simples, ni plus claires.

Puis, un mercredi, un nouvel aspect de nos relations était apparu. Nous avions décidé d'aller tous les trois au cinéma voir un film d'aventure. Au début, tout semblait normal. Jacqueline s'était installée à côté de moi et, au bout d'un moment, avait glissé sa main dans la mienne. Ça, je m'y attendais. Mais ensuite, elle avait posé sa tête sur

mon épaule.

Ça m'avait surpris, mais ça ne m'avait pas dérangé. Le vrai choc était venu après, quand elle s'était blottie contre moi, tout son corps pressé contre le mien, et que j'avais senti son souffle chaud dans mon cou et qu'elle avait commencé à m'embrasser plusieurs fois de suite en se tortillant contre moi.

D'un coup, j'avais paniqué. Mon visage était devenu tout rouge. Mon cœur battait à tout rompre. Je ne savais absolument pas quoi faire, ni ce qu'elle attendait de moi à ce moment-là. Mais au bout d'un moment, je compris ce qu'elle attendait, je la laissais se blottir contre moi et je lui caressai les cheveux en lui faisant des petits bisous. Elle leva les yeux vers moi et me sourit, heureuse. Au bout d'un moment, je commençais à apprécier ces baisers répétés.

A l'école, notre trio tenait bon. Nous formions une équipe soudée : Jacqueline avançait grâce à notre aide, Léon excellait en histoire et en littérature, moi je m'occupais des maths et des sciences, et tous les trois, nous l'aidions à progresser dans toutes les matières. Les profs avaient remarqué notre complicité et nous laissaient souvent travailler ensemble, comme s'ils avaient compris que notre entraide était sincère, sans jamais tricher.

C'était lors de ces séances de groupe que j'avais réellement découvert le talent de Léon. Un jour, en cours de maths, Monsieur Dubois avait donné à la classe un problème difficile, que personne ne comprenait. Je connaissais déjà la réponse car je l'avais lue dans un livre l'année précédente, mais je faisais semblant de chercher pour ne pas passer pour le fayot.

Léon, lui, avait trouvé la solution en dix minutes, à sa façon, en sautant des étapes, avec un raisonnement si original que toute la classe était restée bouche bée. Quand Monsieur Dubois lui avait demandé d'expliquer au tableau, nous avions tous été impressionnés par la clarté et la logique de ses explications.

C'est ce jour-là que j'avais vraiment compris que nous étions spéciaux, lui et moi, mais de façons totalement différentes. Moi, j'avais la mémoire, je retenais tout, je pouvais ressortir n'importe quelle information à la demande. Léon, lui, comprenait vraiment ce qu'il apprenait, il repérait les liens, voyait les structures là où les autres ne voyaient que des formules. Ensemble, nous formions une équipe redoutable, et cela me rassurait de ne pas être le seul à me sentir différent.

Au fil des semaines, je peinais à jongler entre les devoirs, mon amitié grandissante avec Léon, et cette relation un peu plus compliquée avec Jacqueline. Elle attendait toujours des choses de moi que je ne comprenais pas du premier coup.

Un jour, elle m'avait reproché de passer trop de temps avec Léon à la bibliothèque, comme si je la mettais de côté. Un autre jour, elle s'était vexée parce que je n'avais rien fait pour notre « anniversaire de trois mois », je ne savais même pas qu'on fêtait ce genre de choses à notre âge.

Léon, fidèle à lui-même, m'avait conseillé d'être honnête avec elle, de lui dire franchement ce que je ressentais. Un soir, après les cours, je m'étais retrouvé seul avec Jacqueline sur notre rocher habituel, face à la mer. Je lui avais avoué que je tenais à elle, que je l'aimais, mais que j'avais besoin qu'elle comprenne que je restais un gamin, que je ne savais pas comment être ce petit copain romantique qu'elle attendait. Je lui avais dit, la voix un peu tremblante, que j'avais encore envie de jouer, de rire, de lire, et que tout cet univers des adultes, pour l'instant, me faisait un peu peur.

Elle m'avait longuement fixé, les yeux brillants, avant d'éclater de rire. Elle m'avait avoué qu'elle aussi, parfois, se sentait complètement perdue, comme si tout se mélangeait dans sa tête. Elle ne comprenait pas vraiment pourquoi toutes ces envies nouvelles la traversaient, ce besoin constant d'être rassurée, choyée, admirée, caressée.

Sa mère lui avait simplement dit que c'était l'adolescence, un peu tôt, mais que vues ses transformations, c'était le cas, que tout cela était normal. Mais même en le sachant, elle se sentait tout aussi bouleversée que moi. On avait ri ensemble de nos maladresses, de nos hésitations, et on s'était promis de faire plus d'efforts, d'être plus patients l'un envers l'autre, même si, honnêtement, ce n'était pas toujours facile. Elle m'avait énuméré tout ce qu'elle avait envie que l'on fasse, certaines choses m'avaient fait rougir, mais peu à peu, finalement, j'y avais trouvé mon compte et de l'amour aussi.

En novembre, notre professeur principal était arrivé, un large sourire aux lèvres, avec une annonce qui avait enflammé la classe : nous partirions à La Rochelle visiter l'aquarium, ouvert depuis peu. Jacqueline était folle de joie, elle avait sauté sur place, elle adorait les animaux et n'était jamais entrée dans un aquarium.

Léon, lui, s'était plongé aussitôt dans ses livres sur la vie marine, bien décidé à tout savoir pour le grand jour. Quant à moi, ce qui me rendait surtout heureux, c'était de passer une journée entière avec mes deux meilleurs amis, loin de l'ambiance morose du collège, des murs gris et des emplois du temps chargés.

Le matin du départ, nous étions tous montés dans le car, l'excitation se lisait sur chaque visage. Jacqueline s'était installée entre Léon et moi, me tenant la main, serrée contre moi tout en discutant avec Léon. Le trajet avait duré deux heures. Léon nous avait captivés avec un exposé passionné sur les espèces marines que nous allions découvrir, lançant des noms latins étranges, racontant des anecdotes étonnantes sur chaque animal.

L'aquarium nous avait coupé le souffle. À l'époque, le bâtiment était encore petit, perdu au bout de la Ville-en-Bois, mais il y avait déjà mille merveilles à observer. Nous avions passé des heures à contempler les poissons aux couleurs éclatantes, les méduses translucides, les requins glissant silencieusement dans leurs immenses bassins.

Jacqueline se pressait contre les vitres, poussant de petits cris chaque fois qu'elle apercevait une créature étrange. Léon, carnet à la main, dessinait des croquis, notait tout ce qu'il jugeait important. Pour ma part, je regardais sachant que je me rappellerais toujours chaque détail de cette journée.

À un moment, devant un grand bassin où ondulaient des raies, Jacqueline avait glissé sa main dans la mienne et murmuré qu'elle m'aimait de plus en plus, ce qu'elle ne croyait pas possible. Léon, qui avait entendu, nous avait adressé un sourire complice avant de retourner à ses poissons favoris. C'est alors que j'avais réalisé que j'étais heureux. Heureux d'être avec une fille qui m'aimait malgré nos différences, heureux d'avoir un ami qui me poussait à m'ouvrir au monde, à m'intéresser à tant de choses. Simplement heureux, au cœur de ce trio un peu étrange mais profondément uni.

Mais la vraie aventure avait commencé en mars, lorsque Madame Leroux avait annoncé la fameuse classe verte : une semaine entière à Tarbes, dans les Pyrénées, avec des randonnées en montagne et même une escapade en Espagne. Toute la classe avait explosé de bonheur. Pour beaucoup d'entre nous, c'était la première fois qu'on partait aussi loin, sans les parents, pour plusieurs jours d'affilée. Rien que d'y penser, tout le monde avait des étoiles dans les yeux.

Les préparatifs, eux, avaient été une aventure à part entière. Il fallait obtenir l'accord des parents, acheter tout le nécessaire pour la randonnée, vérifier les listes, préparer les sacs. Ma grand-mère, d'abord un peu anxieuse à l'idée de me voir partir si loin, avait finalement accepté, non sans m'avoir recommandé d'être prudent et de lui écrire souvent pour la rassurer. Ce mélange d'excitation et d'appréhension, cette impression de vivre quelque chose d'important, avait rendu l'attente encore plus intense.

Cependant, deux jours avant le départ, nous fûmes convoqués, Jacqueline et moi, par les professeurs organisateurs. Ils nous firent asseoir tous les deux dans une salle, en gros pour nous demander que nous ne fassions pas de « bêtises » pendant la classe verte. Ils ajoutèrent qu'ils respectaient notre relation qui leur paraissait très saine, mais que…

Au bout d'un moment, Jacqueline se leva et leur dit sans ambages : « Bon, Elliot et moi nous nous aimons, c'est sûr, mais c'est pour la vie. Donc nous avons le temps avant de … de faire des grosses bêtises, et nous serons raisonnables, sages comme des enfants de notre âge… c'est bien de ça dont vous avez peur ? » Il y eut un grand silence et Mme Leroux éclata de rire, suivie par les autres professeurs. Avec un grand sourire, ils nous dirent que nous pouvions y aller. Nous sortîmes et nous entendirent un des professeurs dire « Ah, mais, cette gamine, mais il faudra être vigilants, quand même ! »

Nous étions censés partir un lundi matin de mars. Le car devait nous conduire jusqu'à Tarbes, ce qui signifiait traverser la France de long en large, et nous nous apprêtions à passer une bonne partie de la journée sur la route. Jacqueline était dans tous ses états ; elle n'avait quasiment pas fermé l'œil de la nuit, trop excitée à l'idée du voyage.

Léon, fidèle à lui-même, gardait son calme habituel, mais je voyais bien, à la lueur dans ses yeux, qu'il était tout aussi ravi que nous. Pour ma part, j'attendais ce moment avec impatience : j'avais envie de découvrir les montagnes, de franchir la frontière espagnole, de vivre cette aventure avec toute la classe, loin de la routine.

Quand le car s'est rangé devant le collège à sept heures précises, les parents se sont précipités, chargés de conseils et de recommandations. Ma grand-mère m'a enlacé avec tant de force que j'en ai eu le souffle coupé, puis, en douce, elle a glissé dans ma poche un sachet de bonbons au miel qu'elle avait préparé la veille, comme un talisman sucré.

La mère de Jacqueline, les yeux embués de larmes, répétait sans cesse de bien se couvrir, de ne pas prendre froid, de faire attention à ce qu'elle mangeait. Le père de Léon, toujours pratique, lui donnait des conseils de dernière minute, tout en lui tendant un livre pour occuper les longues heures de trajet.

Nous avons choisi trois places tout au fond du car. Jacqueline s'est installée près de la fenêtre, moi au milieu, Léon côté couloir. Les professeurs ont procédé à l'appel, vérifiant que personne ne manquait à l'appel, puis le car s'est ébranlé sous les grands gestes d'au revoir des parents qui nous regardaient partir, leurs silhouettes rapetissant peu à peu derrière la vitre.

Le voyage était long. Par la fenêtre, les paysages défilaient : d'abord les vastes plaines monotones de la Charente, puis les collines ondulantes, et enfin les premiers contreforts des Pyrénées, majestueux et impressionnants. Jacqueline n'en perdait pas une miette, commentant chaque vue avec des exclamations émerveillées.

Léon lisait tranquillement, mais de temps à autre il levait les yeux pour jeter un coup d'œil au dehors, comme s'il voulait s'assurer que le paysage collait à l'histoire qu'il se racontait dans sa tête. Pour ma part, je me forçais à tout observer, à graver chaque détail dans ma mémoire, convaincu que je vivais là un moment unique, suspendu entre l'enfance et le reste du monde.

Aux alentours de midi, nous avons fait halte sur une aire d'autoroute pour déjeuner. C'était une première pour moi, et j'étais partagé entre la curiosité de découvrir cet endroit impersonnel et la petite déception devant les sandwiches fades et les boissons tièdes. Pourtant, dans l'ambiance joyeuse de la classe, entre les rires, les blagues et les chamailleries, tout avait un goût d'aventure.

Nous sommes finalement arrivés à Tarbes en fin d'après-midi, épuisés mais encore portés par l'excitation. Le centre où nous allions séjourner était impressionnant : un vaste bâtiment de pierre, posé au pied des montagnes, cerné de forêts profondes. Madame Leroux, notre professeure principale, nous a réunis dans la cour pour nous expliquer l'organisation de la semaine et annoncer la répartition des dortoirs.

C'est à ce moment-là que les choses se sont un peu compliquées. La séparation entre filles et garçons n'avait rien de surprenant, mais ce que nous n'avions pas prévu, c'est qu'ils seraient logés dans deux bâtiments différents : les filles au premier étage du bâtiment principal, les garçons dans une annexe un peu à l'écart, à cinquante mètres de là,

de l'autre côté de la cour. En entendant cela, j'ai vu Jacqueline devenir pâle comme un linge.

Elle s'était penchée vers moi, la voix basse, presque timide. Elle m'avait confié qu'elle angoissait à l'idée de dormir toute seule. Elle n'avait jamais passé une nuit sans sa famille. Rien qu'en y pensant, ça la tordait d'appréhension. J'avais tenté de la rassurer, en lui disant qu'on passerait la journée ensemble, qu'elle serait entourée de ses copines, que tout se passerait bien. Mais même en parlant, je sentais son stress, c'était évident.

Le premier soir, après un dîner animé, les profs avaient organisé une veillée : jeux, chansons, tout le tralala. Jacqueline m'avait attrapé le bras et m'avait tiré à l'écart, les yeux suppliants. Elle m'avait demandé si je pouvais venir lui dire bonne nuit dans son dortoir. Juste quelques minutes, pour la calmer avant qu'elle s'endorme. J'avais hésité, c'était strictement interdit, tout le monde le savait, mais avec son regard, c'était impossible de refuser.

Aux alentours de dix heures, une fois que tout le monde était censé dormir, j'étais sorti discrètement du dortoir des garçons. Léon, qui dormait juste à côté, m'avait vu, mais il n'avait rien dit, se contentant de lever un sourcil, comme pour dire "Je t'ai repéré." J'avais traversé la cour, le cœur battant, guettant le moindre bruit. J'avais l'impression qu'au moindre faux pas, j'allais tomber sur un prof ou un surveillant. Cette nuit-là, chaque ombre semblait menaçante, et l'air frais de la montagne accentuait encore mon malaise.

Devant le bâtiment principal, je m'étais arrêté pour souffler un peu, puis j'avais gravi les marches du premier étage. Le couloir était calme, éclairé par les veilleuses diffusant leur lumière jaune. Tout au bout, le dortoir des filles. Interdit absolu pour moi. J'avais avancé à pas de loup, le cœur serré, et j'avais entrouvert la porte, juste assez pour jeter un coup d'œil. La plupart des filles dormaient, ou faisaient semblant. Certaines, cachées sous leur couette, chuchotaient encore, échangeant les derniers secrets de la journée.

Jacqueline m'attendait, juste à l'entrée, comme si elle avait su l'heure exacte de mon arrivée. Elle m'avait pris la main avec un sourire complice, m'avait entraîné sans hésiter. Quelques filles nous avaient vus passer, éclatant de rire en essayant de rester discrètes. Jacqueline m'avait conduit jusqu'à son lit, tout au fond, dans un coin sombre. Elle s'était allongée, comme si tout était parfaitement naturel, et m'avait fait signe de la rejoindre sous les couvertures.

Je ne vais pas mentir, j'étais vraiment mal à l'aise. Seul garçon au milieu de toutes ces filles, on aurait dit un pari idiot. J'imaginais déjà la catastrophe si un surveillant débarquait : pris sur le fait, exclu, la honte. Mais Jacqueline semblait tellement soulagée, presque heureuse de ma présence, que je n'avais pas eu le cœur à partir tout de suite. Dans ses yeux, il y avait un remerciement silencieux qui m'avait touché.

Nous étions tous les deux allongés ensemble pour la première fois et je sentais son corps tout chaud contre le mien, cela me faisait vraiment bizarre. Elle me soufflait à l'oreille qu'elle était vraiment contente que je sois venu, qu'elle allait enfin pouvoir dormir tranquille, rassurée de savoir que j'étais juste à côté, dans l'autre bâtiment. Je lui avais promis, tout bas, que je passerais la voir tous les soirs, si on ne se faisait pas attraper. Après ça, je m'étais levé, prêt à repartir sans bruit. Ses copines qui ne dormaient pas, à côté, nous regardaient en souriant, mais semblaient quand même un peu étonnées.

Soudain, des pas retentirent dans le couloir. C'était Madame Dupont, la surveillante. Impossible de la confondre, elle avait ce talent pour surgir partout à tout moment. Jacqueline pâlit, je me glissai sous le lit avec une vivacité incroyable. Son regard était sans appel : pas un geste, pas un son. Je me retrouvai coincé au sol, glacé, le cœur battant à tout rompre, persuadé que le moindre mouvement me trahirait. J'essayais de retenir ma respiration, priant pour ne pas éternuer à cause de la poussière qui me chatouillait le nez.

La porte s'ouvrit brusquement. Madame Dupont entra, sa lampe torche balayant la pièce. Elle s'arrêta devant le lit de Jacqueline un peu plus longtemps que devant ceux des autres. Jacqueline, impeccable comédienne, fit semblant de se réveiller et lui sourit d'un air endormi. Madame Dupont resta un moment, scrutant la chambre en silence. J'eus l'impression que le temps s'était figé. Puis, sans un mot de plus, elle repartit. La porte se referma doucement.

Dès qu'elle eut disparu, je rampai hors de ma cachette, couvert de poussière, les cheveux en désordre, toussant pour ne pas éclater de rire. Les filles réveillées étouffaient leurs fous rires, incapables de contenir leur amusement. Jacqueline me déposa un baiser sur la bouche, rayonnante, puis me poussa vers la sortie en murmurant de filer avant le retour de Madame Dupont.

Je quittai le dortoir en vitesse, dévalai les escaliers, traversai la cour sans m'arrêter, le cœur battant la chamade. J'atteignis mon lit juste à

temps. Léon me lança un regard complice, un sourire en coin, puis souffla qu'il espérait que tout ça en avait valu la peine. Je lui racontai tout à voix basse, encore essoufflé, et il secoua la tête, mi- admiratif, mi incrédule, en disant que j'étais fou, mais qu'il fallait du cran pour tenter une telle chose.

Le lendemain matin, au réfectoire, Jacqueline rayonnait. Devant ses amies, elle me remercia longuement, expliquant comment j'avais bravé tous les interdits pour la voir, tel un véritable héros de roman. Les autres filles nous lançaient des regards à la fois envieux et admiratifs, murmurant que c'était terriblement romantique. Pour ma part, je me sentais surtout soulagé d'avoir échappé au pire.

La semaine passa à toute allure, rythmée par les aventures et les découvertes. Nous fîmes des randonnées incroyables dans les Pyrénées, traversant des vallées verdoyantes, atteignant des sommets encore enneigés, longeant des torrents dévalant les pentes.

Léon, passionné de nature, s'en donnait à cœur joie : il reconnaissait chaque arbre, expliquait la formation des montagnes, racontait mille anecdotes. Jacqueline râlait parfois, les jambes fatiguées, mais elle tenait bon. Impossible de la semer.

Je renouvelai mes escapades nocturnes, bien content quand même de ces courts moments où Jacqueline était allongée contre moi, dans ce lit étroit du dortoir. Je restai attentif aux rondes des professeurs, et partais lorsqu'elle était endormie.

Alors je retirai sa tête de mon épaule, ses bras, elle râlait un peu dans son sommeil et quittai le dortoir discrètement pour rejoindre mon lit. Une fois, je découvris comme un mannequin sous mes draps, fait avec des oreillers et des couvertures. Léon m'expliqua qu'il avait dû improviser à toute vitesse car un des professeurs faisait une ronde.

Un jour, nous pique-niquâmes au bord d'un lac de montagne, d'un bleu saisissant. L'eau était si limpide qu'on distinguait pierres et poissons comme dans un aquarium. Jacqueline ôta ses chaussures, plongea les pieds dans l'eau glacée, poussant de petits cris à chaque vague. Léon, assis sur un rocher, carnet en main, dessinait le paysage avec application. Pour ma part, je savourais l'instant, respirant à pleins poumons, avec cette impression unique de vivre un moment inoubliable.

La journée passée en Espagne fut une vraie aventure. Nous franchîmes la frontière en car, et même si, en réalité, il n'y avait qu'un

simple panneau “Espagne” au bord de la route, tout le monde était surexcité. Nous découvrîmes un village perché, admirâmes les maisons blanches, écoutâmes les habitants parler avec de grands gestes, goûtâmes une paella brûlante sur la place, achetâmes des souvenirs colorés dans des boutiques remplies de bric-à-brac. Rien d’extraordinaire en soi, mais cette journée resta gravée dans ma mémoire. Un vrai sentiment de liberté, de découvertes, partagées avec des amis que je savais inoubliables.

Jacqueline avait absolument voulu m’offrir un bracelet en cuir tressé qu’elle avait repéré dans une petite boutique du village. Elle me l’avait attaché au poignet, tout en douceur, en murmurant que ce bracelet serait comme un talisman, une façon d’emporter ce voyage avec moi et de me souvenir d’elle, quoiqu’il arrive.

Léon, de son côté, avait choisi un vieux roman en espagnol, jauni par le temps, trouvé sur une étagère poussiéreuse. Avec son air sérieux habituel, il affirmait qu’il allait se mettre à l’espagnol, qu’il lirait quelques pages chaque soir pour progresser.

Pour ma part, j’avais craqué pour un petit couteau pliant au manche en bois d’olivier poli. Je pensais déjà à l’offrir à ma grand-mère à mon retour, certain qu’elle apprécierait la simplicité de l’objet et s’en servirait sûrement pour couper ses pommes du jardin.

Le soir, après le dîner, nous nous retrouvions tous dans la salle commune pour les veillées organisées par les professeurs et les animateurs. Nous jouions à des jeux de société bruyants, chantions des chansons connues, parfois un peu faux, et inventions des histoires qui se terminaient toujours dans les rires.

Jacqueline restait presque toujours près de moi, sa main dans la mienne, sa tête posée sur mon épaule, comme si elle voulait retenir chaque instant. Léon, lui, s’installait à côté, concentré sur les règles du jeu, le visage sérieux, ce qui faisait rire tout le monde tant cela tranchait avec l’ambiance.

Une nuit, vers le milieu de la semaine, Léon m’avait réveillé doucement. Il m’avait soufflé que Madame Dupont cherchait Jacqueline partout, qu’elle n’était plus dans son lit, et que les professeurs commençaient à vraiment s’inquiéter. Mon cœur s’était serré, la peur m’avait glacé.

Sans réfléchir, nous avions remis nos vêtements à la hâte, pulls à l’envers, et étions sortis sur la pointe des pieds. La cour baignait dans

la lumière de la lune, presque pleine, qui dessinait des ombres étranges sur les vieux murs. Nous avions longé les allées du centre, appelant doucement Jacqueline, la gorge nouée, chuchotant son nom dans la nuit.

C'était finalement Léon qui l'avait retrouvée. Elle était assise seule sur un banc, en pyjama, pieds nus, les joues mouillées de larmes. Nous nous étions approchés sans bruit, pour ne pas l'effrayer. Entre deux sanglots, elle nous avait expliqué qu'elle avait fait un cauchemar affreux, s'était réveillée paniquée, persuadée qu'elle devait sortir pour respirer, pour se calmer.

Elle s'excusait sans cesse de nous avoir fait peur, d'avoir causé tant de soucis, la voix tremblante. Je l'avais serrée dans mes bras sans hésiter, essayant de la rassurer, pendant que Léon lui tendait son pull, qu'elle avait enfilé rapidement pour se réchauffer.

Nous l'avons raccompagnée jusqu'au dortoir, marchant tout doucement. Juste avant d'entrer, nous étions tombés sur Madame Dupont qui cherchait encore Jacqueline, lampe torche à la main. Elle nous avait observés tous les trois, partagée entre soulagement et agacement. Elle avait commencé à nous gronder, mais en voyant les larmes de Jacqueline, en nous écoutant, elle s'était radoucie. Elle nous avait expliqué qu'elle comprenait combien il était difficile d'être loin de chez soi à cet âge, mais qu'il fallait respecter les règles pour notre sécurité. Finalement, elle nous avait réconfortés et raccompagnés jusqu'à nos lits.

Le dernier jour, avant de repartir, nous avions fait une longue randonnée jusqu'à un point de vue d'où, disait-on, on pouvait apercevoir toute la chaîne des Pyrénées. Arrivés là-haut, nous étions restés bouche bée devant le spectacle : une mer de montagnes bleutées à perte de vue, des nuages accrochés aux sommets, la lumière dorée du matin qui baignait tout.

Madame Leroux nous avait dit que ces moments étaient précieux, que la beauté du paysage rappelait notre place sur la grande terre, et qu'il fallait toujours s'émerveiller, même des choses les plus simples. Nous étions restés là longtemps, à respirer l'air frais, nous promettant sans un mot de ne jamais oublier ces sensations.

Dans le car du retour, nous étions épuisés mais heureux. Nous avons dormi presque tout le trajet, la tête remplie de souvenirs. Jacqueline s'était blottie contre mon épaule et s'était endormie en silence. Léon, quant à lui, était à moitié affalé contre la vitre, les yeux encore perdus

dans les montagnes.

Je les ai observés tous les deux, le cœur serré, réalisant à quel point ils comptaient pour moi. Cette semaine avait vraiment soudé notre petit groupe. Nous avions partagé des moments forts : des aventures, des peurs, des éclats de rire, et une nouvelle complicité que nous n'oublierions jamais.

Quand le car s'est arrêté devant le collège, en fin d'après-midi, nos parents nous attendaient, impatients. Ma grand-mère m'a serré très fort, répétant que je lui avais manqué et qu'elle voulait tout savoir en détail. La mère de Jacqueline pleurait de joie, émue de retrouver sa fille après tant d'émotions. Le père de Léon rayonnait en voyant son fils bronzé, les yeux pleins de fierté et de bonheur.

Quelques mois plus tard, l'année de sixième s'est achevée doucement, enveloppée de ce parfum de début d'été annonçant les vacances. Avec Jacqueline, nous avions trouvé notre équilibre : elle supportait mieux mes maladresses, et j'apprenais à comprendre ce dont elle avait besoin pour être bien. Léon et moi avions encore renforcé notre amitié, passant des heures à la bibliothèque à refaire le monde et à rêver à d'autres voyages. Notre trio n'avait jamais été aussi uni, prêt à affronter ce que le collège nous réservait.

J'avais douze ans maintenant, et je commençais à comprendre que grandir, ce n'était pas seulement gagner quelques centimètres ou souffler une bougie de plus. C'était aussi apprendre à écouter les autres, à s'adapter, à trouver sa place dans un monde en perpétuel changement. Avec Jacqueline et Léon à mes côtés, je me sentais prêt à avancer, confiant et curieux de la suite.

La sixième touchait à sa fin, mais honnêtement, c'était là que tout commençait pour nous. Il nous restait encore quatre années de collège, puis le lycée, et ensuite… le grand saut vers l'inconnu. Pourtant, à ce moment précis, à onze ans, assis sur ce rocher face à la mer, avec ma petite amie d'un côté et mon meilleur ami de l'autre, une chose me semblait claire : l'avenir pouvait bien réserver ce qu'il voulait, tant que nous restions soudés, nous tiendrions bon.

Chapitre 8 : Le poids de l'infini.

Trois ans avaient coulé depuis cette cinquième où j'avais commencé à laisser entrevoir un peu de ce que je savais faire. Trois années qui m'avaient transformé, secoué, parfois même brisé. J'avais quinze ans à présent, en seconde au lycée Fénelon de La Rochelle, et j'avais souvent l'impression d'avancer sur un fil, toujours au bord de la chute.

Physiquement, je n'avais plus rien à voir avec l'enfant d'autrefois. À quinze ans et demi, je mesurais un mètre quatre-vingt ; je dépassais presque tout le monde, même certains professeurs. Mes petits boulots m'avaient forgé : soulever des cartons de livres à la librairie, décharger des cageots de légumes au marché, rester debout des heures durant… tout cela avait sculpté ma silhouette. Mes épaules s'étaient élargies, j'avais gagné en carrure, et ceux qui ne m'avaient pas vu depuis longtemps n'en revenaient pas. Mes bras étaient forts, dessinés, les muscles saiillants à chacun de mes mouvements. Mon torse s'était épaissi, plat, la musculature naissante se dessinait lorsque je contractais. Mon ventre, ferme, portait les traces de l'effort répété. Même mes jambes, longues et puissantes, s'étaient étoffées ; je pouvais marcher des heures ou soulever des charges sans faiblir.

Le garçon frêle de cinquième avait disparu. À sa place, un adolescent au corps athlétique attirait désormais les regards. Certaines filles du lycée me dévisageaient autrement, parfois avec insistance. Mais moi, je ne voyais que Jacqueline.

Elle aussi s'était métamorphosée, et pas qu'un peu. À quinze ans, elle était devenue une jeune femme superbe, à couper le souffle. Grande, un mètre soixante-quinze,, elle avait une silhouette élancée, harmonieuse, semblable à celle des mannequins des magazines, mais avec une sensualité plus vraie, plus vibrante. Elle était magnifique.

Ses longues jambes, fines et galbées, semblaient n'avoir pas de fin. Sa taille, délicatement creusée, mettait en valeur la courbe douce de ses hanches, juste ce qu'il fallait. Sa poitrine s'était épanouie, généreuse sans excès, ferme, haute, parfaitement dessinée, donnant envie de la frôler, de la deviner du bout des doigts.

Ses bras étaient minces, presque fragiles. Elle possédait de petites mains aux doigts longs et gracieux, du genre qu'on remarque aussitôt. Son cou, élégant, portait une peau claire, laiteuse, qui tranchait avec le doré de ses cheveux. Et justement, sa chevelure était devenue sa

signature, elle lui descendait jusqu'au milieu du dos, d'un blond éclatant qui prenait des reflets d'or au soleil. Ses mèches ondulaient souplement, captaient la lumière, semblaient luire d'elles-mêmes.

Son visage, lui, n'avait plus rien des rondeurs enfantines. À leur place, une beauté franche, presque classique, s'imposait. Ses pommettes hautes sculptaient ses traits, son nez droit et délicat, sa bouche aux lèvres pleines, d'un rose pâle, formait un arc qu'on avait envie d'effleurer. Mais ce qui me bouleversait vraiment, c'était son regard, ce bleu profond, parfois presque violet selon la lumière, encadré de longs cils dorés. Ses yeux brillaient d'une intelligence vive, d'une sensualité à peine voilée. Face à eux, je perdais tout contrôle.

Tous les deux, nous ne passions jamais inaperçus. Dans la rue, les gens se retournaient : cette grande blonde superbe, accrochée au bras de ce grand roux aux épaules larges. Au lycée, nous étions devenus à notre manière une légende. Le couple inséparable, uni depuis toujours, soudé malgré les années et les tempêtes de l'adolescence.

La quatrième et la troisième, côté cours, restaient assez floues. Au début, je m'en sortais dans les matières factuelles, puis j'avais commencé à avoir des petits soucis. Pas avec Jacqueline, au contraire, nous continuions à nous aimer, à resserrer nos liens, comme si les épreuves nous rapprochaient encore. Notre relation avait glissé peu à peu vers quelque chose de plus mature : Nous ne pouvions rester insensibles face à l'évolution de nos corps respectifs. J'avais découvert le plaisir de caresser et d'embrasser cette jeune femme que j'aimais profondément. Jacqueline, elle, était fascinée par l'éveil de ma masculinité. Nous n'avions plus trop de barrières, peu à peu, les vêtements nous gênaient. Par contre, nous avions promis à ses parents et à ma grand-mère de ne pas faire l'amour, même si nos découvertes et caresses s'en rapprochaient. Pour l'instant, cependant nous tenions bon.

Léon avait déménagé l'année précédente mais revenait à chaque congé voir ses grands-parents qui habitaient toujours à la Rochelle, et ces retrouvailles étaient précieuses. J'aimais profiter de son esprit vif, de ses analyses toujours justes. Nous nous téléphonions et nous écrivions souvent.

Mais une fissure était apparue, quelque chose s'était cassé en moi petit à petit ces trois années. Cette mémoire exceptionnelle, ce don que j'avais toujours considéré comme une bénédiction, commençait à me poser quelques problèmes.

Cela avait commencé en douceur, en quatrième. Des fois, je me surprenais à confondre les gens. Je saluais quelqu'un croisé une seule fois, des mois auparavant, persuadé que l'on se connaissait. Bien sûr, eux ne se souvenaient pas de moi, et je voyais leur air perdu, parfois franchement méfiant. Cela me blessait, je ne comprenais pas. Pourquoi tout s'effaçait pour eux, alors que chaque détail me revenait, net comme une photo ?

Un jour, j'avais abordé une femme au marché. Je lui avais demandé des nouvelles de son chat, celui qui avait été opéré. Elle m'avait fixé, apeurée, reculant comme si j'étais un fou.

Pourtant, je me souvenais de tout : trois mois plus tôt, dans un magasin, je l'avais entendue au téléphone parler de l'opération, donner le nom, l'âge du chat, tout. Mais pour elle, je n'étais qu'un inconnu sachant bien trop de choses. Jacqueline était là, heureusement. Elle avait prétendu que je me trompais, m'avait tiré plus loin sous le regard soupçonneux de la femme.

En troisième, tout avait commencé à vraiment déraper. Ma mémoire par moments ne faisait plus trop de distinction. Je gardais tout, sans filtre. Le théorème principal du cours de maths restait aussi net dans mon esprit que ce papier froissé, bleu pâle, abandonné près du radiateur dans le couloir. Je me rappelais chaque visage croisé, chaque bribe de conversation saisie au passage, le moindre détail, même le plus anodin, mais j'avais du mal à en retrouver le contexte.

J'avais l'impression que mon cerveau s'était mué en un immense entrepôt où tout s'entassait pêle-mêle, sans ordre ni hiérarchie, sans la moindre poubelle pour évacuer ce qui l'encombrait. Les souvenirs d'hier se mêlaient à ceux d'il y a trois ans, l'essentiel se noyait dans l'insignifiant, et honnêtement, cela devenait insupportable. Il m'arrivait, en plein cours, de repenser à une discussion entendue deux ans plus tôt à la cantine, deux filles évoquant leurs vacances, et ce souvenir m'entraînait vers un film vu avec Jacqueline, puis vers un livre lu à neuf ans. Et aussitôt, j'avais perdu le fil du cours.

Mes notes en pâtissaient. Finis les vingt sur vingt dans toutes les matières. Les résultats chutaient : dix-huit, seize, puis quatorze. J'embrouillais les dates, confondais 1914 et 1939, Verdun et Stalingrad. Même en maths, je récitais le mauvais théorème, incapable de retrouver la bonne formule dans ce chaos de souvenirs.

En français ou en philo, c'était pire encore. Je n'avais jamais été doué pour la synthèse, mais avec cette surcharge mentale, il m'était

impossible de bâtir une dissertation cohérente. Je m'éparpillais, citais une dizaine d'auteurs sans réussir à faire de lien. Mes copies frôlaient les douze ou quatorze, même pour restituer simplement le cours.

Les profs ne comprenaient plus. Certains pensaient que je traversais une crise d'adolescence, que je passais trop de temps avec Jacqueline, que je me relâchais. D'autres s'inquiétaient, parlaient de troubles de l'attention, suggéraient des tests. Personne ne voyait le problème réel : ma mémoire, censée être un don, m'écrasait. J'étouffais sous le poids de tout ce que je ne parvenais plus à trier.

Heureusement, Jacqueline restait là. Au milieu du chaos, elle était mon ancre. Nous avions tous les deux quinze ans désormais, et notre relation avait pris une autre dimension, passionnée, presque trop intense parfois.

Nous y étions allés progressivement. À treize ans, nous avions découvert ce que nos mains pouvaient nous offrir. L'année suivante, nous avions franchi d'autres frontières. Et à quinze ans, notre intimité était presque complète, à une exception près, nous n'avions pas encore franchi la toute dernière limite.

Je me souvenais de chaque étape, comme si tout était gravé en moi. Le premier contact de sa main, la première fois où j'avais goûté sa peau, celle de moments plus intenses, ses yeux ancrés dans les miens. Impossible d'oublier la moindre sensation, le moindre frisson. C'était à la fois exquis et infernal de conserver tout cela en mémoire. Exquis, parce que ces souvenirs étaient ce que j'avais de plus précieux. Mais aussi, parfois, un vrai supplice. En plein cours, un souvenir jaillissait, me traversait, et je ne pensais plus à rien d'autre pendant dix minutes.

Notre cabane, au fond des bois, était devenue notre refuge. Nous l'avions aménagée peu à peu, mis un verrou : un vrai matelas remplaçait les vieilles couvertures, des draps propres, des bougies parfumées, même une radio à piles pour écouter de la musique. C'était notre monde, hors du temps, protégé, où nous pouvions être enfin nous-mêmes.

On se retrouvait là plusieurs fois par semaine, dès que l'occasion se présentait. Après des heures, séparés, au lycée ou au travail, dès qu'on franchissait le seuil de la cabane, tout changeait. La fatigue, les petits soucis de la journée, tout disparaissait. Il ne restait que cette tension, cette électricité silencieuse entre nous.

On ne se jetait plus l'un vers l'autre comme avant. Désormais, on

prenait notre temps. Ce n'était plus maladroit ni pressé ; c'était devenu un rituel, une sorte de danse lente où retirer un pull ou un jean avait bien plus de sens qu'autrefois. Ses cheveux blonds glissaient contre sa nuque lorsqu'elle secouait la tête. Elle savait parfaitement l'effet qu'elle me faisait et prenait tout son temps.

Elle restait debout, naturelle, rien pour la dissimuler. Grande, élancée, ses courbes délicates baignées de cette lumière pâle, ses cheveux blonds tombant le long de son dos. Et ses yeux, d'un bleu intense, plongés dans les miens, comme si elle lisait tout ce que je ressentais.

Elle aimait aussi m'observer. Elle mordillait sa lèvre, et je comprenais aussitôt. Ses yeux détaillaient mes bras, mes épaules, marques du travail manuel. Elle observait mes jambes, puis remontait lentement vers moi, percevant tout ce que je ressentais. Quand le dernier vêtement tombait, son sourire me bouleversait à chaque fois.

On se serrait l'un contre.. Je sentais tout d'elle, jusqu'à la plus discrète respiration. Nos bouches finissaient par se trouver, et on s'embrassait avec la même passion, encore et encore. Nous nous allongions sur le matelas, serrés l'un contre l'autre. J'aimais sentir son poids contre moi, ou bien l'inverse, la sentir sous moi, offerte, confiante.

Après nos caresses, nous restions là, allongés côte à côte, nos cœurs battant fort. C'était dans ces instants que je trouvais la paix. Plus de souvenirs envahissants, plus de pensées confuses. Seulement l'instant présent, sa peau douce contre la mienne, son parfum partout, le souffle de nos respirations apaisées. La sensation d'aimer et d'être pleinement adoré, accepté, là, maintenant, sans rien d'autre autour.

Elle me regardait avec ses yeux bleus brillants d'amour et de satisfaction, caressant mon visage, mes cheveux. Elle me murmurait son amour, que j'étais tout pour elle, que ces moments ensemble étaient les plus précieux de sa vie. Et moi, incapable de trouver les mots suffisants, je la serrais contre moi et l'embrassais avec toute la tendresse que je ressentais.

Il arrivait qu'après ces instants où nous nous étions tant donnés, nous restions là, des heures entières. Nous parlions de tout, de rien, riions doucement, nous caressions sans hâte. Nous de quand nous ferions l'amour, de franchir cette limite. Elle me confiait ses rêves, ses envies d'avenir, devenir institutrice, aider les enfants en difficulté. Elle imaginait une maison près de la mer, un jardin empli de fleurs, deux

ou trois enfants peut-être. Et dans chacun de ses projets, j'étais là, à ses côtés.

Tout cela me touchait profondément, même si cela me causait aussi une certaine angoisse. Sincèrement, comment pouvais-je bâtir un futur alors que mon présent était déjà en désordre ? Comment prétendre être un bon mari, un bon père, alors que mon esprit me trahissait un peu plus chaque jour ?

Mais ça, je ne lui disais pas. Je préférais la serrer contre moi, l'embrasser, lui promettre que nous y arriverions, que nous vivrions tout cela ensemble, qu'elle resterait toujours près de moi, quoi qu'il advienne.

Elle sentait bien qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas chez moi, même si elle ne comprenait pas vraiment quoi, au début. Elle me voyait m'échapper en pleine conversation, confondre des souvenirs, des noms, des moments. Elle s'inquiétait, me demandait si ça allait, si j'avais envie d'en parler. Mais comment expliquer l'inexplicable ? Comment lui faire comprendre ce que c'est de se souvenir de tout, absolument tout, sans jamais pouvoir oublier, ni même mettre de l'ordre dans ses souvenirs ?

Pour survivre, financièrement mais aussi pour occuper mon corps et mon esprit, puisque je n'avais jamais besoin de réviser ni d'étudier, j'enchainais les petits boulots depuis la troisième. Le soir, après les cours, je travaillais dans une librairie du centre, "Le Phare aux Livres". C'était vraiment le job parfait pour moi. J'étais entouré de livres que j'avais tous lus, dont chaque détail me revenait, et je pouvais conseiller les clients avec une précision qui étonnait tout le monde.

Monsieur Beaumont, le patron, un vieux monsieur aux cheveux blancs et aux grosses lunettes, était impressionné par tout ce que je savais. Il me demandait souvent mon avis pour les commandes, pour choisir les livres à mettre en avant, pour deviner ce qui plairait à tel ou tel client. Il ignorait que je retenais, mot pour mot, chaque livre parcouru. La librairie était devenue, pour moi, une extension de ma mémoire.

Le travail physique, décharger les cartons, ranger les rayons, déplacer des piles de livres, avait aussi forgé mon corps. Porter des caisses de vingt kilos chaque soir avait sculpté mes bras et mon dos mieux que n'importe quelle salle de sport.

Le mercredi après-midi, je donnais des cours particuliers à des

collégiens en difficulté. Cela payait bien, cinquante francs de l'heure, et j'aimais transmettre, expliquer, voir leurs progrès. Je savais être patient, je comprenais leurs difficultés. D'une certaine manière, mon propre combat avec l'organisation de ma mémoire me rendait plus compréhensif envers ceux qui peinaient à retenir une leçon. Je savais ce que c'était d'avoir un esprit qui ne fonctionne pas comme les autres.

Le samedi matin, j'aidais Monsieur Dulac, le maraîcher, sur son stand au marché. Ce travail-là, tout l'opposé du lycée ou de la librairie, me ramenait à la réalité. À cinq heures, on déchargeait les cageots, on installait le stand, et toute la matinée, je portais des caisses de légumes. Mes jambes, mon dos, mes épaules, tout travaillait. J'aimais l'odeur de la terre, le contact direct avec les clients, la simplicité de ces échanges.

Chapitre neuf : vers l'abime.

Avec ces trois emplois, j'avais acquis une indépendance rare pour mon âge. Je gagnais près de deux mille francs par mois, ce qui était énorme pour un lycéen. Grâce à cela, j'offrais de beaux cadeaux à Jacqueline, bijoux, vêtements, livres. J'invitais ma grand-mère au restaurant de temps en temps. Je m'offrais tous les livres qui me tentaient, sans compter. Et surtout, je mettais de côté pour l'avenir.

Mais au fond, ce n'était pas une simple question d'argent. Travailler occupait mon esprit, me donnait une routine hors du lycée. Mes amis passaient des heures à réviser avant les contrôles, moi jamais. Une fois un cours entendu, il restait gravé, accessible à chaque instant. Les livres, de même, je les retenais, page après page.

Ce temps libre avait été un étrange présent. Parfois, je l'appréciais : je travaillais, je gagnais un peu d'argent, je passais du temps avec Jacqueline. Mais il y avait l'autre côté. Trop d'heures à tourner en rond dans ma tête, à ruminer le passé, à ressentir ce poids singulier, cette différence qui me collait à la peau.

Léon, lui, revenait souvent et, le reste de l'année, nous échangions des lettres. Il avait été le premier à saisir à quel point tout dérapait en moi. L'été de mes quatorze ans, il était venu passer un mois chez ses grands-parents. Nous nous étions retrouvés comme avant, à parler des heures durant de livres, de la vie, de tout, de rien.

Mais il avait vite perçu mes absences, mes failles dans le temps. Un jour, je lui avais parlé d'une conversation que nous aurions eue « la semaine dernière ». Mais en réalité, c'était deux ans plus tôt. Pour moi, c'était limpide, comme si cela venait tout juste d'arriver. Léon m'avait lancé un regard inquiet, puis il avait pris le temps de m'expliquer doucement que je me trompais.

Ce jour-là, nous nous étions assis sur notre rocher, face à la mer, là où nous allions enfants. Et j'avais craqué. Je lui avais tout déballé, ces souvenirs qui s'empilaient sans logique, mon incapacité à les ordonner, cette confusion croissante, la sensation d'être enseveli sous une avalanche de réminiscences qui ne me laissaient aucun répit. J'avais parlé de cette lutte permanente pour demeurer ici, dans le présent, alors que mon esprit s'acharnait à me ramener en arrière, vers des milliers d'instants révolus, tous aussi vifs que ceux que je vivais alors.

Léon, avec son esprit analytique, avait tout de suite compris la

gravité de mon état. Il m'avait expliqué que le cerveau, normalement, était fait pour oublier, que l'oubli n'était pas un défaut mais un besoin vital. Il avait comparé ma mémoire, sans filtre, à une bibliothèque où les livres s'entasseraient n'importe comment, sans ordre, rendant impossible de distinguer l'essentiel de l'insignifiant.

Il m'avait conseillé, presque supplié, de consulter un spécialiste, de demander de l'aide avant que tout ne s'aggrave. J'avais refusé net. La peur qu'on découvre mon secret, qu'on me considère comme une curiosité, un cas d'étude, m'en avait empêché. Je lui avais fait promettre de n'en parler à personne, pas même à Jacqueline. Il avait accepté, à contrecœur, mais m'avait arraché la promesse d'y réfléchir si jamais la situation empirait.

Et voilà, c'était arrivé. Cela avait empiré. Vraiment.

En seconde, à quinze ans et demi, c'était devenu critique. J'avais l'impression de vivre un cauchemar sans fin, sans échappatoire. Les souvenirs me submergeaient sans prévenir, par vagues, chaotiques. Je perdais pied, totalement détaché du présent.

Un matin ordinaire en cours de physique, Monsieur Dufour griffonnait les lois de Newton au tableau. Soudain, un vieux souvenir m'avait envahi : une conversation à la cantine, trois ans auparavant, entre deux filles racontant leur week-end à Paris. Un détail insignifiant, mais il avait tout déclenché. Immédiatement, un livre d'astronomie lu à huit ans m'était revenu, Newton y figurait, évidemment. Puis le visage d'une inconnue croisée dans la rue deux ans plus tôt avait surgi : elle portait un tee-shirt orné d'une pomme. Et là, l'engrenage s'était mis en route. Chaque image en appelait dix autres, s'enchaînant sans fin, m'emprisonnant dans une ronde impossible à stopper.

Je restais figé, le regard perdu, absent au monde. Le professeur m'avait appelé, trois fois, la voix montant à chaque tentative, avant que je consente à revenir sur Terre. Les autres élèves m'observaient, certains chuchotaient. Jacqueline, fidèle à sa place près de moi, m'avait discrètement serré la main sous la table, ses yeux baignés d'inquiétude.

Ces absences survenaient de plus en plus fréquemment, et elles s'étiraient. Parfois, j'égarais toute une journée, mon esprit vagabondant d'un souvenir à l'autre, incapable de dresser la moindre barrière. J'assistais aux cours, mais mon esprit s'égarait dans des réminiscences anciennes, aussi vives que le présent, écrasant tout le

reste.

Inutile de préciser que mes notes en souffraient. Premier trimestre de seconde : douze de moyenne générale. Douze ! Moi qui frôlais la perfection, toujours premier… Les professeurs ne comprenaient pas, certains semblaient même alarmés. Ils m'avaient convoqué, questionné : « Tu as des soucis à la maison ? Tu touches à la drogue ? À l'alcool ? »

Je ne savais quoi leur dire. Comment expliquer que ma mémoire croulait sous des souvenirs qui s'amoncelaient sans ordre ? Que chaque jour, chaque heure, ajoutaient encore des couches à un système saturé ? J'étouffais dans ma propre mémoire, incapable de reprendre mon souffle, de juste… exister.

Les échecs s'accumulaient. En histoire, j'avais rendu un devoir où tout s'était emmêlé : Révolution française, Révolution russe, tout confondu malgré mes connaissances. En maths, j'avais récité un théorème appris par cœur, mais hors sujet. En français, ma dissertation sur Molière était partie dans toutes les directions, pleine de citations, mais sans logique, un immense désordre de souvenirs parfaitement rangés… et pourtant mal employés.

Ce n'était même plus une question de mes piètres capacités d'analyse, ce qui m'avait toujours freiné. Désormais, il s'agissait juste de garder la tête hors de l'eau. Mon esprit semblait constamment au bord de l'implosion, prêt à disjoncter un peu plus chaque jour.

Jacqueline était terrifiée. Elle me voyait me déliter, jour après jour, semaine après semaine, glissant peu à peu hors du réel. Ce soir de novembre, nous étions sur mon lit après nous être câlinés avec la sensation de nous accrocher l'un à l'autre pour survivre. Elle glissa ses doigts dans mes cheveux, douce, inquiète, les yeux brillants de larmes qu'elle s'efforçait de cacher.

Elle m'avait supplié d'aller voir quelqu'un, un médecin, un psy, n'importe quel spécialiste. Elle disait m'aimer trop pour rester spectatrice de ma déchéance. Elle viendrait avec moi, m'assurait-elle, me soutiendrait quoi qu'il arrive, peu importe ce que nous découvririons. Elle ne comprenait pas vraiment ce qui se passait, mais elle percevait ma chute, mon effacement, et refusait de rester impuissante.

Je l'avais serrée fort, cherchant un semblant de paix dans la chaleur de sa peau. Mais même là, enveloppé d'elle, mon esprit ne trouvait

plus le repos d'autrefois. Les souvenirs affluaient sans répit, notre premier baiser maladroit sur la plage à neuf ans, la fois où je l'avais tirée hors de l'eau, une phrase prononcée exactement trois ans, deux mois et quatre jours plus tôt, la sensation de sa robe bleue lors de ce voyage scolaire à La Rochelle en sixième, le temps qu'il faisait, les chiffres de chaque ticket de bus croisé sur ma route.

Ma mémoire s'était changée en bête sauvage, engloutissant mon présent, m'obligeant à revivre chaque instant du passé, sans fin. Je ne vivais plus vraiment. Je survivais à peine, submergé par un flot de souvenirs qui m'étouffaient.

Le coup de grâce arriva début décembre. Là, j'ai compris que je ne pouvais plus continuer. Un samedi après-midi à la librairie, j'aidais une nouvelle cliente quand, soudain, je l'ai appelée par son nom complet, Martine Leblanc. Elle m'avait fixé, d'abord étonnée, puis méfiante, et m'avait demandé comment je connaissais son nom de famille qu'elle ne m'avait jamais donné.

Je m'étais figé. L'angoisse m'envahit. Je ne l'avais croisée qu'une fois, six mois plus tôt, dans la rue alors qu'elle téléphonait, elle avait énoncé son nom, son adresse, même son numéro. Mon cerveau avait tout enregistré, et là, tout avait resurgi sans prévenir. Elle s'était mise à me dévisager avec une méfiance presque agressive. Et moi, je lui avais récité tout sur elle, mécaniquement.

Elle avait lancé, effrayée : "Vous me suivez ? Vous êtes un harceleur ou quoi ?" Les clients autour s'étaient retournés, intrigués, certains même légèrement inquiets. Monsieur Beaumont avait dû intervenir, clairement pris de court. Il avait tenté de la rassurer, maladroitement, en affirmant que je la confondais sûrement avec quelqu'un d'autre, que j'avais parfois des absences. La femme s'était éclipsée, mal à l'aise, jetant des regards derrière elle comme si j'allais la poursuivre.

Lorsqu'elle fut partie, Monsieur Beaumont m'avait observé un moment avant de m'inviter à le suivre à l'arrière. Il m'avait parlé sans détour, sans dureté mais sans ménagement. Il voulait comprendre ce qui m'arrivait ces derniers temps. Il avait remarqué mes moments d'égarement, les confusions comme celle de ce jour-là. Soit je me soignais, soit j'allais travailler ailleurs.

Ce soir-là, j'étais rentré complètement vidé. Au bout du rouleau. C'était trop, je n'arrivais plus à faire semblant. Je me sentais glisser, perdre prise sur le réel, et cela devenait dangereux.

Ma grand-mère, quatre-vingt-trois ans, de plus en plus fragile, m'avait trouvé assis dans le salon, la nuit tombée. J'avais la tête dans les mains, les larmes coulaient silencieusement. La première fois depuis des années. Elle s'était assise à côté de moi, non sans effort, puis m'avait serré dans ses bras maigres, comme quand j'étais enfant. Elle m'avait doucement bercé.

Alors, j'ai craqué. J'avais tout lâché. Je lui avais tout avoué, sans rien omettre. Mon syndrome HSAM, gardé secret depuis des années. Ma mémoire qui retenait tout, chaque détail, chaque sensation, depuis mon réveil du coma à huit ans. Au début, je gérais, ça avait même quelque chose de fascinant. Mais à mesure que les souvenirs s'accumulaient, je me noyais. Impossible de filtrer, d'ordonner ce flot ininterrompu. Je ne savais plus dans quel temps j'évoluais, je me perdais, plus souvent, plus longtemps. Mes échecs scolaires, les incidents gênants avec des inconnus, tout s'ajoutait à la peur, celle de sombrer, de perdre pied avec la réalité.

Grand-mère m'avait simplement écouté, sans jamais m'interrompre. Elle glissait sa main dans mes cheveux, murmurant des mots tendres en patois charentais. Quand j'avais enfin cessé de parler, vidé de toute énergie, elle n'avait rien dit tout de suite. Elle m'avait seulement gardé contre elle, longtemps, sans un geste.

Puis, soudain, elle m'avait dit quelque chose qui avait tout bouleversé. Une phrase qui m'avait allégé d'un poids immense. Avec cette douceur qui la caractérisait, elle m'avait confié qu'elle s'était toujours doutée qu'il y avait quelque chose de différent en moi depuis mon réveil du coma. Un enfant "normal", disait-elle, n'enregistre pas une conversation entière après l'avoir entendue une seule fois, ne mémorise pas un livre dès la première lecture, finit par mélanger des visages ou des noms au bout de quelque temps.

Elle m'avait expliqué qu'elle m'avait laissé garder mon secret parce qu'elle comprenait mon désir de ressembler aux autres, de ne pas être "à part". Mais, au fond, elle avait toujours su que mon esprit ne fonctionnait pas comme celui des autres.

Elle m'avait regardé droit dans les yeux, affirmant que demander de l'aide médicale n'était pas une faiblesse. Bien au contraire, ceux qui sortent de l'ordinaire, peut-être eux plus que les autres, ont parfois besoin de vrai soutien. Elle était persuadée qu'il existait quelque part des médecins, des chercheurs, capables de m'aider à apprivoiser cette mémoire débordante, à l'organiser, à retrouver une harmonie. Il était temps de ne plus porter cela tout seul, disait-elle. J'avais droit à de

l'aide.

Ses paroles m'avaient libéré d'une culpabilité que je traînais depuis si longtemps. Pour la première fois, je m'étais autorisé à admettre que j'étais épuisé, que je n'y arrivais plus seul, que, oui, j'avais besoin d'aide. Dès le lendemain, grand-mère avait pris rendez-vous avec le Docteur Mercier, celui qui m'avait suivi après l'accident de la plage, quand j'avais huit ans. Il connaissait déjà toute mon histoire.

Le rendez-vous était fixé au mercredi suivant. J'étais à la fois terrifié et soulagé comme jamais. Peut-être que cette fois, j'allais trouver des réponses, du soutien, et surtout une manière de reprendre prise sur ce chaos qui me dévorait.

Le soir même, j'en avais parlé à Jacqueline. Je lui avais tout avoué, sans rien omettre, même ce que je n'avais jamais osé lui confier au sujet de ma mémoire. Nous étions dans la cabane, habillés pour une fois, assis face à face sur le matelas. Il n'y avait pas de place pour le jeu, ni pour la séduction : c'était sérieux. Je lui avais tout expliqué, le syndrome HSAM, ma mémoire intacte et totale, l'incapacité totale d'oublier, ce trop-plein qui m'usait jour après jour.

Elle m'avait écouté sans ciller, les yeux écarquillés, buvant chacun de mes mots. Quand j'avais fini, elle était restée silencieuse un long instant, comme si elle devait absorber tout cela. Puis, sans prévenir, elle s'était jetée dans mes bras, avait éclaté en sanglots contre mon épaule, et m'avait serré fort, comme si elle ne voulait plus jamais me laisser partir.

Entre deux sanglots, elle m'avait murmuré qu'elle comprenait enfin tant de choses qui l'avaient autrefois laissée perplexe ou inquiète. Mes succès scolaires, surgis de nulle part, mon savoir sur tout et rien, mes absences étranges, mes moments de confusion inexplicables… Elle m'avait confié qu'elle m'aimait encore plus fort, maintenant qu'elle mesurait combien j'avais dû me battre, seul, toutes ces années, en portant ce secret trop lourd. Puis elle avait juré qu'elle resterait à mes côtés, quoi qu'il advienne, peu importaient le diagnostic, le traitement, tout cela.

J'étais bouleversé. Son amour, son acceptation entière, immédiate, malgré tout ce que je venais de lui avouer… Les larmes m'avaient monté aux yeux. Je l'avais serrée contre moi, fort, en réalisant une fois de plus la chance inouïe que j'avais de l'avoir près de moi. Sans elle, franchement, je ne sais pas si j'aurais eu le courage de demander de l'aide, d'admettre que j'étais à bout.

Le mercredi était arrivé. Grand-mère m'avait accompagné chez le docteur Mercier. Revenir dans ce cabinet que je n'avais pas vu depuis sept ans, trois mois et douze jours, avait quelque chose d'irréel, presque troublant. Le docteur avait vieilli : ses cheveux, autrefois poivre et sel, étaient devenus blancs, clairsemés, ses traits plus marqués. Mais il avait gardé ce regard perçant, attentif, intelligent.

Il m'avait installé dans le fauteuil, face à son bureau, puis avait demandé à grand-mère si elle souhaitait rester. Elle avait accepté sans hésiter. Ensuite, il m'avait regardé, calmement, et m'avait demandé pourquoi j'étais là, ce qui n'allait pas.

J'avais inspiré profondément, la gorge nouée, puis j'avais commencé à parler. Je lui racontais tout, en détail.

Le Dr Mercier m'écoutait vraiment, sans un mot, griffonnant parfois quelques notes sur son bloc. Quand j'eus terminé, vidé, épuisé, il relut ses notes, réfléchit longuement, les yeux perdus dans le vague, absent.

Ensuite, il me posa une série de questions précises, presque chirurgicales : Depuis quand cette mémoire singulière m'accompagnait-elle ? Me souvenais-je de quelque chose d'avant le coma ? Pouvais-je choisir ce qui remontait à la surface ? Souffrais-je de cauchemars, d'insomnies, de migraines, de vertiges ? M'arrivait-il de confondre rêve et réalité ? Voyais-je parfois des choses qui n'existaient pas ? Me sentais-je déprimé, accablé par des pensées noires ?

Je répondis du mieux que je pus. Oui de tout, même certains souvenirs incompréhensibles, je devais être bébé. Mes parents, en détail. Impossible de contrôler ce qui refaisait surface, tout s'imprimait, sans répit, malgré moi. Oui, des cauchemars, souvent violents, où certaines scènes se rejouaient, inlassablement, comme si c'était la première fois.

Oui, le sommeil m'échappait souvent, mon cerveau refusait de s'apaiser, ressassait, inlassablement. Pas vraiment de maux de tête, mais cette sensation de trop-plein, une pression continue dans le crâne. Pas d'hallucinations à proprement parler, mais parfois un souvenir devenait si intense que la limite avec la réalité s'effaçait.

Oui, le découragement m'envahissait souvent, parfois même le désespoir, mais je n'avais jamais songé à en finir, trop de personnes comptaient sur moi et surtout j'avais l'amour de Jacqueline et notre futur.

Après près d'une heure d'échanges, Dr Mercier se leva lentement, ouvrit une grande armoire en métal et en sortit un vieux dossier médical, couvert de poussière, le mien, celui de l'accident et de l'hospitalisation, sept ans plus tôt. Il le parcourut minutieusement, s'attardant sur certaines pages, acquiesçant, murmurant parfois pour lui-même.

Il revint s'asseoir face à moi. Son regard mêlait curiosité et douceur. Il m'expliqua calmement que tout ce que je venais de décrire ressemblait fortement à un syndrome neurologique très rare : la HSAM (Highly Superior Autobiographical Memory,) ou hyperthymésie. Il avoua y avoir pensé à l'époque, mais comme je lui avais lors déclaré que c'était passé… . Ce trouble, extrêmement rare, ne comptait que quelques dizaines de cas recensés dans le monde depuis sa découverte.

Il m'avait expliqué que ce syndrome était presque toujours inné, qu'on le remarquait dès la naissance chez les rares personnes qui en souffraient. Toutefois, il existait, paraît-il, quelques cas exceptionnels où il apparaissait après un violent traumatisme crânien, comme celui que j'avais subi lors de mon accident. Il pensait que mon cerveau s'était peut-être « recâblé » pendant mon coma, créant des connexions étranges, ce qui expliquerait cette mémoire hors du commun mais terriblement envahissante.

Cependant, il avait insisté, et pas qu'un peu, sur le fait qu'une telle condition devenait dangereuse sans suivi spécialisé. Un cerveau ordinaire, disait-il, avait besoin d'oublier régulièrement. C'était vital, ce n'était pas une faiblesse. Chez moi, cette accumulation de souvenirs, sans aucun filtre, constituait une véritable pathologie, quelque chose de sérieux qui risquait de s'aggraver rapidement si je ne me faisais pas aider.

Il m'avait appris qu'à Paris, à la Pitié-Salpêtrière, se trouvait une unité de recherche et de soins très spécialisée, dédiée justement aux problèmes neurologiques passifs. Ces chercheurs pourraient mettre au point, au fil des années, un protocole pour m'aider à organiser ma mémoire, à découvrir des techniques pour mieux vivre avec ce flot ininterrompu d'informations.

Il avait proposé de les contacter sans attendre, de prendre rendez-vous pour une première évaluation dès que possible. Certes, cela poserait sans doute de nombreux problèmes pratiques pour faire l'aller-retour entre La Rochelle et Paris, mais c'était la meilleure, en réalité, la seule véritable chance que j'avais d'obtenir une aide adaptée, susceptible de tout changer sur le long terme.

J'avais accepté aussitôt, sans hésiter. Un profond soulagement m'avait envahi en apprenant qu'il existait, quelque part, des personnes capables de comprendre ce que je traversais, et qui pourraient peut-être vraiment m'aider. Ma grand-mère, quant à elle, avait immédiatement posé les questions concrètes : combien de temps cela durerait, combien cela coûterait, si la Sécu rembourserait, comment nous organiser pour les trajets…

Le Dr Mercier avait pris le temps de la rassurer sur chaque détail. L'hôpital était un centre universitaire de recherche, ce qui voulait dire que tous les soins seraient entièrement gratuits et remboursés. Il était probable que je doive faire plusieurs allers-retours à Paris au cours des prochains mois, le temps de procéder à l'évaluation complète et de commencer le traitement. Mais nous pouvions organiser ces déplacements intelligemment—pendant les vacances scolaires ou les longs week-ends—afin de limiter l'impact sur mes résultats scolaires déjà fragiles.

Juste avant notre départ, le médecin m'avait serré la main chaleureusement, me regardant droit dans les yeux. Il m'avait dit, avec une sincérité palpable, que j'étais courageux d'avoir porté ce lourd secret seul si longtemps, et que venir chercher de l'aide était la meilleure décision que je pouvais prendre. Il affirmait que reconnaître qu'on a besoin de soutien n'était pas une faiblesse, loin de là. C'était au contraire la preuve d'une vraie force, d'un passage à l'âge adulte.

Sur le trajet du retour, ma grand-mère et moi étions restés presque silencieux. Nous fixions la route, perdus dans nos pensées respectives. Au bout d'un moment, elle avait posé sa main fragile et ridée sur la mienne, la serrant doucement avec toute la force qui lui restait. Sa voix tremblait lorsqu'elle m'avait confié combien elle était fière de moi, fière de l'homme que je devenais, fière que je continue malgré tout ce qui s'opposait à moi. Elle m'avait assuré que les choses iraient mieux désormais. J'apprendrais à vivre en paix avec mon don, et non plus à en souffrir. Je n'étais plus seul avec ce fardeau.

Je l'avais crue, pleinement. Pour la première fois depuis longtemps, j'éprouvais un véritable espoir pour l'avenir.

Les semaines suivantes avaient été étranges et éprouvantes, une attente pleine de nervosité et d'impatience que je partageais avec Jacqueline, aussi tendue que moi. Le Dr Mercier avait immédiatement contacté l'unité de recherche à Paris et leur avait transmis tout mon dossier médical, les détails de l'accident, le coma, tout. Leur réponse avait été presque instantanée : ils se montraient extrêmement

intéressés par mon cas. Apparemment, un HSAM acquis après un coma, suite à un traumatisme, restait un phénomène rarissime, même parmi les cas rares. Ils jugeaient que cela méritait une étude approfondie.

Mon premier rendez-vous d'évaluation avait été fixé aux vacances de février. Je devais passer une semaine entière à Paris, logé gratuitement dans une résidence affiliée à l'hôpital, pour subir une série de tests et d'examens. Ensuite, selon les résultats, ils élaboreraient un plan de traitement personnalisé.

J'avais partagé cette bouffée d'espoir avec Jacqueline et aussi Léon à qui j'avais envoyé une longue lettre détaillée. Tous deux avaient été soulagés et réellement heureux de savoir que je bénéficiais enfin d'une prise en charge professionnelle. Léon m'avait téléphoné aussitôt, me disant qu'il était fier que j'aie trouvé le courage de demander de l'aide spécialisée, et que c'était la meilleure décision à prendre.

Jacqueline passait encore plus de temps auprès de moi, si c'était possible, me réconfortant, m'aimant avec une intensité féroce, répétant que je n'étais pas seul et que je ne le serais jamais. Notre intimité s'était intensifiée, chargée d'émotions, comme si nous cherchions à prouver que rien ne changerait entre nous, quoi qu'il advienne à Paris.

En attendant le départ, la vie poursuivait son cours chaotique. Mes notes demeuraient médiocres, autour de douze de moyenne, parfois moins dans certaines matières. Je continuais à décrocher souvent, mais savoir que l'aide approchait rendait ces moments un peu plus supportables.

À la librairie, M. Beaumont m'avait un jour appelé à l'arrière-boutique pour me demander, avec douceur mais sans détour, ce qui se passait réellement. J'avais longuement hésité, puis je lui avais expliqué, de façon évasive, que je souffrais de graves troubles neurologiques affectant ma mémoire et ma concentration, et que j'allais consulter des spécialistes à Paris. Il s'était montré d'une compréhension et d'une bienveillance rares, m'assurant que mon poste était totalement sécurisé, quoi qu'il arrive, et que je pouvais prendre tout le congé médical nécessaire pour me rétablir. Ma santé passait avant tout, avait-il affirmé, et je savais qu'il le pensait.

Avec Jacqueline, nous avions franchi une étape décisive. Un après-midi, le désir fut plus fort que tout et nous n'avions pas résisté.. À ce moment-là, tout mon être s'etait embrasé, j'avais perdu la raison. Je

lui avais alors demandé, d'une voix tremblante, si je pouvais enfin la prendre, si elle voulait de moi en elle. Elle m'avait regardé, les yeux embués de larmes, et avait hoché la tête, tout doucement, avec une pudeur bouleversante.

C'était dans ces moments-là, et vraiment seulement là, que mon esprit trouvait un peu de répit. Quand nous étions ensemble, tout le reste s'effaçait. Il ne restait plus rien d'autre. Plus de souvenirs douloureux, plus d'angoisse, juste elle et moi, suspendus dans ce présent fragile. Sa peau glissait contre la mienne, ses gémissements à mon oreille me faisaient frissonner, et cette extase partagée nous emportait loin, très loin de tout ce qui pesait sur nous. Franchement, c'était comme si la vie, juste un instant, nous laissait souffler. Une parenthèse où rien d'autre ne comptait.

Jacqueline me répétait souvent qu'elle m'aimait. Un amour vrai, entier, sans conditions. Elle disait que, peu importait ce qui arriverait, même si ma mémoire flanchait malgré les traitements à Paris, l'avenir incertain, elle resterait là. Solide, inébranlable. Pour elle, j'étais l'amour de sa vie, celui qu'elle voulait épouser, celui avec qui elle voulait construire quelque chose de vrai, une famille.

Ses mots me touchaient à chaque fois. Impossible de ne pas être bouleversé. Mais parfois, l'angoisse me rattrapait. Est-ce que je méritais tant d'amour ? Est-ce que je n'étais pas en train de l'entraîner dans mon désordre, égoïstement ? Mais elle, elle ne doutait jamais. Elle me rassurait, encore et encore, convaincue, sûre de notre histoire. Elle savait ce qu'elle faisait. Elle m'avait choisi, moi, avec tout ce qui clochait chez moi, avec mes failles et mes blessures. Elle voulait tout, elle ne fuyait rien.

La veille de mon départ pour Paris, ma grand-mère voulut marquer le coup. Elle passa la journée à cuisiner, rien que pour nous deux. Elle avait préparé tous mes plats préférés : une soupe de poisson bien parfumée, un gigot d'agneau tendre, des haricots verts fondants, et sa fameuse tarte aux pommes, encore tiède. Toute la maison sentait le sucre et la cannelle. Nous avions mangé lentement, presque en silence, chacun perdu dans ses pensées. Ce silence-là était lourd, chargé de tout ce qu'on n'osait pas se dire, de la peur, de la tendresse que nous partagions sans mots.

Après le repas, elle m'entraîna au salon, celui de mon enfance. Les souvenirs me revinrent d'un coup. Nous nous étions assis côte à côte sur le vieux canapé râpé, le tissu usé qui avait gardé la chaleur des vies passées. Elle prit mes mains dans les siennes, fragiles,

tremblantes, mais si douces, si familières. Elle me regarda longtemps. Ses yeux étaient fatigués, mais ils brillaient toujours de cet amour indestructible. Dans ce regard, je voyais toute ma vie, tout ce qui m'avait construit, tout ce que je risquais de perdre. Ce soir-là, je compris que le bonheur, au fond, c'était peu de choses : la chaleur d'une maison, l'amour fidèle, la force d'une main serrée dans la mienne.

Je lui dis, sans hésiter, qu'elle avait fait bien plus que ce que la vie exige d'une grand-mère. Après l'accident qui avait tout bouleversé, elle m'avait sauvé. Ce n'était pas une exagération. Elle m'avait offert un foyer quand tout s'effondrait, elle m'avait donné de l'amour alors que j'en manquais, elle avait été ce point d'ancrage qui m'avait empêché de sombrer. Sans elle, je le savais, je ne serais plus là. Ou alors j'aurais erré comme une âme perdue, sans repère, sans avenir.

Cette nuit-là, il me fut impossible de dormir. J'étais épuisé, incapable de garder les yeux ouverts, mais le sommeil ne venait pas. Mes pensées tournaient en boucle, m'entraînant dans un tourbillon d'émotions, de souvenirs. Je revis mon enfance auprès de ma grand-mère, les journées d'insouciance ou d'inquiétude, les débuts difficiles à l'école, la peur de ne pas être à la hauteur, l'amitié avec Léon, la rencontre avec Jacqueline qui avait tout changé. Je repassai tous ces moments, heureux ou douloureux, qui formaient la trame de ma vie. Cette nuit-là, chaque souvenir s'accrochait à moi, refusant de me laisser en paix.

Le jour du départ était enfin arrivé, ce jour que j'avais attendu et redouté à la fois. Ma grand-mère tenait absolument à m'accompagner jusqu'à Paris en train, au moins pour la première étape, pour rencontrer en personne les médecins, pour s'assurer que j'étais entre de bonnes mains. Je voyais bien que cela la rassurait.

À la gare, Jacqueline était venue nous dire au revoir, les yeux brillants d'émotion, et même quelques amis du lycée s'étaient levés tôt, bravant la fatigue, pour me faire un dernier signe avant le grand voyage. La gare bruissait de voix, de rires nerveux, de promesses murmurées ; tout semblait suspendu, comme si le monde attendait, lui aussi, de voir ce que l'avenir me réservait. Je ressentais à la fois une profonde gratitude envers tous ceux qui s'étaient déplacés pour moi, et une angoisse sourde face à ce saut dans l'inconnu. Mais au fond, je savais que je n'étais pas seul, et cette certitude m'accompagnait alors que le train démarrait, emportant avec lui l'espoir d'une vie nouvelle.

Arrivés à Paris, on avait filé en taxi jusqu'à la Pitié-Salpêtrière.

L'unité de recherche mémoire, planquée dans un bâtiment moderne loin des vieux pavillons, nous attendait. Une psychologue, Docteure Legrand, nous avait accueillis avec chaleur. Elle devait avoir la quarantaine bien entamée, les cheveux courts poivre et sel, un regard incroyablement doux mais qui voyait tout, vraiment tout.

On s'était retrouvés dans son bureau, grand, lumineux, presque trop propre. Elle nous avait servi du café brûlant, puis elle s'était lancée dans les explications. J'écoutais, un peu perdu, pendant qu'elle détaillait mon programme : tests cognitifs dès le lendemain matin, IRM cérébrale dans la foulée, puis deux jours entiers d'entretiens et d'examens neuropsychologiques. Et pour finir, une sorte de grand débrief collectif où toute l'équipe viendrait discuter de mon cas et des pistes de traitement possibles.

Pendant ce temps-là, grand-mère bombardait la psychologue de questions concrètes : les soins, l'organisation, l'argent. Docteure Legrand répondait à tout, patiente et rassurante, sans jamais s'agacer. Oui, j'allais être suivi jour et nuit. Non, il n'y avait aucun danger avec les examens prévus. Oui, tout était gratuit, c'était la règle ici. Non, personne ne ferait jamais quoi que ce soit sans que je sois d'accord, c'était promis.

Après ça, on m'avait montré ma chambre. Simple, mais sympa et presque cosy : lit, petit bureau, télé, salle de bain rien que pour moi. Grand-mère était restée tout l'après-midi. Elle m'avait aidé à m'installer, avait rangé mes affaires, avait parlé de tout et de rien, juste pour me rassurer et détourner mon esprit de l'angoisse qui montait.

Le soir, elle avait dû repartir pour La Rochelle. Nous nous étions dit au revoir dans le hall moderne de l'hôpital.

Le premier soir, seul dans ma chambre d'hôpital, minuscule et sans âme, j'avais tenu ma promesse. J'avais écrit une lettre interminable à Jacqueline. Je lui avais tout raconté : le voyage en train, mon arrivée à Paris, la chambre, mes premières impressions sur la Docteure Legrand, compétente, rassurante, humaine. Je lui avais dit combien je l'aimais, à quel point elle me manquait déjà, seulement quelques heures après son départ. J'avais juste envie de rentrer, de la serrer fort, de l'embrasser à en perdre haleine, et de me donner à elle.

Après cela, j'avais essayé de dormir. Impossible. Le sommeil me glissait entre les doigts, comme d'habitude, mais encore plus ce soir-là. Trop de choses dans la tête, le train, le bruit, la ville immense,

l'hôpital, tous ces visages croisés.

Mon cerveau tournait à bloc, saturé, incapable de se calmer. Les souvenirs et les impressions de la journée se mélangeaient, tourbillonnaient dans ma tête, et c'était le chaos. Plus fort, plus désordonné que jamais.

C'était le début d'une semaine décisive, j'en étais certain. Cette fois, je devais enfin découvrir, pour de bon, ce qui n'allait pas dans ma tête étrange. Et peut-être, avec un peu de chance et beaucoup de volonté, pourrais-je enfin entrevoir une véritable solution pour la suite.

Chapitre 10 : La lumière.

Le petit déjeuner arriva, café au lait tiède, tartines beurrées, yaourt nature. Je touchai à peine à la nourriture, trop noué par l'angoisse de ce qui m'attendait. À huit heures précises, la Docteure Legrand vint me chercher pour commencer les examens.

Elle me conduisit dans une grande salle baignée de lumière. Deux autres médecins patientaient déjà, le Docteur Arnaud, la cinquantaine, cheveux gris, regard apaisant, et la Docteure Chen, jeune femme asiatique aux lunettes fines, concentrée et passionnée par son travail.

Ils m'installèrent, me proposèrent un verre d'eau, puis détaillèrent le programme de la semaine. Mais avant de débuter les tests, la Docteure Legrand me posa une question. Elle me demanda doucement si j'avais quelqu'un dans ma vie, une personne qui me connaissait vraiment, en qui j'avais une confiance absolue. Quelqu'un qui pourrait m'aider à avancer dans ce travail thérapeutique. Elle avait expliqué que le soutien émotionnel était essentiel pour traiter des troubles de la mémoire comme les miens. Avoir un proche impliqué changeait tout, cela améliorait réellement les résultats.

J'avais répondu aussitôt : « Jacqueline, l'amour de ma vie ». Je n'avais même pas eu besoin d'y réfléchir, c'était une évidence. Elle me connaissait parfaitement. Elle m'aimait avec mes différences, même lorsque je peinais à exprimer ce que je ressentais. Si quelqu'un pouvait m'aider, c'était bien elle.

Les médecins s'étaient échangés un regard, un léger sourire aux lèvres. La Docteure Legrand m'avait alors demandé si Jacqueline pourrait venir à Paris, si elle accepterait de participer au programme, si ses parents l'autoriseraient à manquer une semaine de lycée. Elle

voulait aussi savoir si Jacqueline accepterait d'apprendre les protocoles pour pouvoir m'accompagner par la suite.

J'avais répondu oui sans hésiter. Jacqueline aurait tout fait pour moi, j'en étais sûr. Quant à ses parents, même s'ils avaient parfois craint l'intensité de notre relation, ils comprenaient ce que nous représentions l'un pour l'autre, et bien sûr, ils m'étaient reconnaissants à jamais pour avoir sauvé la vie de leur fille.

La Docteure Legrand avait immédiatement pris les choses en main. Elle avait appelé les parents de Jacqueline depuis son bureau, puis m'avait laissé leur parler à mon tour. Sa mère avait été surprise, mais touchée. Quand j'avais tenté d'expliquer, un peu maladroitement, à quel point j'avais besoin de Jacqueline, combien elle comptait dans mon traitement, j'avais senti sa voix s'adoucir.

Elle m'avait confié qu'elle savait depuis longtemps que j'étais une personne particulière, et que Jacqueline m'aimait d'un amour rare. Jamais elle ne s'opposerait à ce qui pouvait m'aider. Elle tenait à en discuter d'abord avec son mari et Jacqueline, mais elle était presque certaine que la réponse serait positive.

Deux heures plus tard, la confirmation était tombée. Jacqueline arrivait le lendemain matin par le premier train. L'hôpital lui réservait une chambre voisine de la mienne. Elle assisterait aux séances, apprendrait les techniques pour m'accompagner. Le lycée avait accepté son absence pour raisons familiales.

Quand j'avais raccroché après avoir parlé avec Jacqueline, j'avais craqué devant les médecins. J'avais pleuré, submergé par un mélange de soulagement, de gratitude et d'amour. La Docteure Legrand m'avait laissé pleurer, posant juste une main réconfortante sur mon épaule. Puis elle m'avait dit quelque chose qui m'avait profondément touché. Elle m'avait confié que la plupart des gens avec des problèmes comme le mien ou voisins qu'elle avait rencontrés vivaient dans une solitude terrible, incompris, isolés par leur différence. Que beaucoup avaient vu leurs relations se briser sous le poids de leur condition. Que certains avaient développé des dépressions sévères, incapables de supporter le fardeau constant de leur mémoire.

Mais que moi, j'avais cette jeune fille qui m'aimait. Quelqu'un qui serait toujours là malgré le chaos de mon esprit, qui restait à mes côtés même quand je me perdais dans mes absences, qui voyait au-delà de ma différence pour me voir simplement, moi. C'était rare. C'était précieux. Et ça pourrait faire toute la différence dans mon

traitement. Ces mots m'avaient à la fois réconforté et terrifié. Réconforté parce que je réalisais à quel point j'avais de la chance. Terrifié parce que je mesurais combien d'autres souffraient seuls de ce que je vivais.

Après toute cette émotion, nous avions commencé les tests. La docteure Chen avait esquissé un petit sourire triste en analysant mes résultats. Elle m'avait expliqué que c'était typique du HSAM : une mémoire incroyable pour tout retenir et restituer, mais des capacités d'analyse et de synthèse seulement moyennes, parfois même entravées par la masse d'informations.

Ce n'était pas un superpouvoir, avait-elle dit doucement. Juste un cerveau qui fonctionnait différemment, avec des atouts dans certains domaines et des faiblesses dans d'autres. Et surtout, un prix à payer pour la qualité de vie.

L'après-midi, j'avais passé une IRM. Allongé dans le tunnel bruyant, immobile, j'avais fermé les yeux et tenté de ne penser à rien. Impossible, bien sûr. Mon esprit sautait de souvenir en souvenir, et je me demandais ce que les images allaient révéler de mon étrange cerveau.

Le soir, épuisé, j'avais retrouvé ma chambre. J'avais appelé Jacqueline depuis le téléphone, et rien que sa voix m'avait apaisé. Elle m'avait dit qu'elle avait déjà préparé sa valise, qu'elle avait hâte de me rejoindre, qu'elle voulait enfin m'aider pour de bon. Je lui avais dit que je l'aimais, que j'avais besoin d'elle, que ces dernières vingt-quatre heures sans elle m'avaient semblé interminables. Elle avait ri doucement, promis que le lendemain soir nous serions ensemble, que je n'aurais plus à être seul. Cette nuit-là, j'avais un peu mieux dormi, porté par l'espoir de la retrouver bientôt.

Le lendemain matin, après une nouvelle série de tests, la docteure Legrand m'avait annoncé que Jacqueline était arrivée. Mon cœur s'était emballé. Elle m'avait demandé si je voulais aller l'accueillir. J'avais presque couru dans les couloirs de l'hôpital. En plein milieu du hall, je l'avais vue : Jacqueline. Grande, blonde, superbe dans son jean et son pull blanc, son sac posé à ses pieds. Nos regards s'étaient croisés, elle avait souri, et j'avais aperçu la lumière des larmes dans ses yeux.

Je m'étais précipité vers elle. Je l'avais serrée dans mes bras, peut-être trop fort. Elle s'était blottie contre moi, le visage enfoui dans mon cou, et j'avais senti ses larmes chaudes couler sur ma peau.

Nous étions restés là un long moment, enlacés au milieu du passage, indifférents aux gens autour. Rien d'autre ne comptait. Seulement elle, seulement nous. Je n'étais plus seul.

Lorsque nous avions fini par nous détacher, elle avait pris mon visage entre ses mains et m'avait regardé droit dans les yeux. Elle m'avait dit qu'elle était fière de moi, que c'était courageux d'être venu ici, et qu'elle ferait tout pour m'aider à aller mieux. Je l'avais embrassée, doucement, sans me soucier des autres. Ce baiser signifiait tout. Nous allions traverser cela ensemble, comme toujours.

La Docteure Legrand était arrivée discrètement et nous avait souri. Elle avait accueilli Jacqueline avec chaleur, l'avait remerciée d'être venue, puis lui avait expliqué en souriant qu'on lui avait préparé une chambre juste à côté de la mienne. En montant, Jacqueline me tenait la main, fort, comme si elle craignait que je m'envole. La docteure lui avait montré sa chambre, la même que la mienne, simple mais accueillante. Jacqueline avait posé son sac, puis s'était tournée vers moi avec un large sourire.

La docteure nous avait laissés seuls quelques minutes. À peine la porte refermée, Jacqueline s'était jetée à nouveau dans mes bras. Nous nous étions embrassés, cette fois avec un mélange de désespoir et de soulagement. Mes mains avaient parcouru son dos, ses hanches, juste pour m'assurer qu'elle était bien là, réelle. Elle murmurait qu'elle m'aimait, qu'elle était fière que j'aie tenu bon, qu'elle m'aiderait dorénavant. Je lui disais aussi que je l'aimais, que sans elle je n'aurais jamais eu le courage de venir ici, de demander de l'aide.

Nous nous étions séparés à contrecœur quand on avait frappé à la porte. La Docteure Legrand revenait nous chercher pour le déjeuner, puis elle devait tout expliquer à Jacqueline concernant son rôle dans mon traitement. L'après-midi avait été consacré à la formation de Jacqueline. Dans une petite salle de consultation, les trois médecins lui avaient détaillé ce qu'était le HSAM, le fonctionnement de mon cerveau, et ce que cela impliquait au quotidien.

Jacqueline écoutait tout, attentive, notant les informations dans un petit carnet, posant ses questions. Lorsque la Docteure Chen avait évoqué la surcharge cognitive, cette incapacité à trier ou hiérarchiser les souvenirs, Jacqueline avait pris ma main sous la table et l'avait serrée fort.

Ils lui avaient ensuite expliqué le protocole mis au point pour des cas semblables au mien. Une approche combinée, innovante, fondée

sur les dernières recherches. Le premier pilier était la “hiérarchisation guidée”.

Chaque soir, idéalement, je devais faire le point sur ma journée et décider vraiment quels souvenirs garder en tête et lesquels mettre de côté. Avec Jacqueline, nous établirions deux catégories : les souvenirs à garder “à portée de main” et ceux à ranger au fond, pour plus tard.

Oublier m’était impossible, bien sûr. Mon cerveau ne savait pas faire. Mais je pouvais apprendre à ne plus accorder la même place émotionnelle à tout, à construire une vraie hiérarchie dans ma tête. Le Docteur Arnaud m’avait expliqué cela comme si je rangeais une immense bibliothèque. Tous les livres restaient là, mais certains étaient devant, faciles à attraper, d’autres allaient au fond, dans la réserve. On ne jetait rien, on ne lisait pas tout non plus.

Jacqueline serait essentielle dans ce processus, avait ajouté la Docteure Legrand. Elle m’aiderait à repérer ce qui importait vraiment chaque jour. Elle me poserait ce genre de questions : “Qu’est-ce qui est important aujourd’hui ? Qu’est-ce que tu veux vraiment retenir ? Qu’est-ce qui peut simplement être classé, sans émotion ?”

Le deuxième élément du protocole était ce qu'ils appelaient "l'ancrage au présent". C'étaient des techniques inspirées de la mindfulness et de la méditation, adaptées spécifiquement pour mon cas. Quand je sentais que je commençais à me perdre dans mes souvenirs, à dériver vers le passé, je devais utiliser des techniques pour me ramener au présent immédiat.

La Docteure Chen nous avait fait pratiquer ensemble. Quand je commençais à partir mentalement, Jacqueline devait me toucher - prendre ma main, poser sa main sur mon bras, toucher mon visage, et me demander de décrire ce que je sentais physiquement à cet instant précis.

La température de sa main, la texture de sa peau, son parfum. Des sensations immédiates, présentes, réelles. Cela nous rappela pourquoi j’étais tellement mieux lorsque nous étions dans les bras l’un de l’autre, je le vis à son sourire.

C'était une façon de court-circuiter la cascade de souvenirs en me ramenant dans mon corps, dans l'instant présent. Jacqueline serait mon ancre, ma corde de rappel vers la réalité.

Le troisième élément, plus expérimental, était une forme d'autohypnose thérapeutique. La Docteure Legrand m'avait expliqué

qu'ils avaient eu du succès avec certains patients HSAM en utilisant des techniques de visualisation pour créer ce qu'ils appelaient une "pièce mentale" - un espace imaginaire dans mon esprit où je pourrais organiser consciemment mes souvenirs.

À la fin de la session, la Docteure Legrand nous avait regardés tous les deux avec un sourire. Elle nous avait dit que nous formions une équipe remarquable, que notre amour et notre complicité seraient nos meilleurs atouts dans ce traitement.

Le soir, après avoir dîné à la cafétéria de l'hôpital, Jacqueline et moi étions retournés dans ma chambre. Nous nous étions allongés sur le lit, serrés l'un contre l'autre, murmurant nos découvertes de la journée.

Elle passait doucement ses doigts dans mes cheveux, et pour la première fois depuis longtemps, je m'étais senti apaisé. À ses côtés, le tumulte dans ma tête paraissait moins pesant, comme si sa présence créait une bulle de calme au cœur de la tempête. Elle m'avait avoué qu'elle était enfin heureuse de pouvoir m'aider réellement. Pendant des années, elle m'avait vu lutter, souffrir, se sentant impuissante.

Désormais, elle possédait des outils, des techniques, un véritable rôle dans mon traitement. Je l'avais serrée fort, submergé par la gratitude, incapable de trouver les mots. Je lui avais simplement dit que je ne savais pas ce que j'avais fait pour mériter quelqu'un comme elle, mais que j'étais infiniment heureux qu'elle soit là.

À vingt-deux heures, le couvre-feu était tombé. Tous les patients devaient regagner leur chambre. Jacqueline était retournée dans la sienne, juste à côté, comme le règlement l'exigeait. Avant de partir, elle m'avait embrassé longuement, tendrement, me promettant de revenir le lendemain matin. Je l'avais regardée s'éloigner dans le couloir. J'avais tenté de dormir, sans succès. Le lit paraissait vide, froid. Après tous ces jours passés ensemble, son absence me faisait presque mal.

Dix minutes plus tard, la porte s'était ouverte tout doucement. Jacqueline s'était glissée dans la chambre, refermant la porte sans bruit. Elle portait un long tee-shirt, ses cheveux blonds tombant sur ses épaules. Elle avait chuchoté qu'elle n'arrivait pas à dormir sans moi. Je n'avais rien répondu, me contentant de soulever la couverture pour qu'elle me rejoigne.

Elle s'était glissée contre moi, et dans la pénombre, nous nous étions

retrouvés face à face. Nous nous étions embrassés et nous avions fait l'amour. Une paix soudaine m'avait envahi. Sa peau contre la mienne, son odeur, le rythme de sa respiration, le battement de son cœur : c'était tout ce dont j'avais besoin.

Mes bras autour d'elle, sa tête sur mon épaule, nos jambes entremêlées. Vers minuit, la porte avait grincé : l'infirmière de nuit faisait sa ronde. Elle nous avait trouvés enlacés, et j'avais craint qu'elle ne nous sépare Jacqueline et moi.

Mais elle s'était arrêtée, avait souri doucement, puis refermé la porte sans un mot. Nous avions compris qu'elle garderait le secret. Jacqueline avait ri discrètement contre mon épaule, soulagée. Nous nous étions serrés encore davantage, reconnaissants pour cette complicité discrète.

Cette nuit-là, j'avais dormi mieux que depuis des années. Non pas parce que mon esprit était enfin tranquille, il ne l'était jamais, mais parce qu'elle était là, dans mes bras, chassant un peu le chaos.

Les nuits suivantes, tout s'était répété. Jacqueline attendait que le couloir soit calme, puis venait me retrouver. Nous nous retrouvions, puis nous dormions enlacés, trouvant dans cette proximité un réconfort vital. Le personnel de nuit avait compris, et personne n'avait rien dit. L'infirmière nous adressait même un sourire quand elle nous croisait le matin. Je pense qu'ils avaient saisi que nous ne cherchions pas à enfreindre les règles, seulement à rester ensemble. Et à la limite, nous suivions le protocole, ancrage au présent particulièrement intense…

Les jours suivants furent difficiles, mais nous progressâmes vraiment. Chaque matin, je passais des tests, des scanners cérébraux encore plus poussés, des bilans neuropsychologiques qui me chamboulaient, des entretiens où je devais tout raconter sur ma vie avec le HSAM.

Jacqueline était là. Elle prenait des notes, posait des questions sans relâche. Les médecins appréciaient sa façon de voir les choses ; elle partageait des épisodes de ma vie qui les éclairaient. L'après-midi, nous travaillions ensemble sur les exercices. Hiérarchiser mes souvenirs s'avérait compliqué au début. Jacqueline me demandait de raconter ma journée, puis m'aidait à distinguer ce qui était essentiel.

Sur le papier, cela semblait simple, mais en réalité, c'était épuisant. Mon cerveau plaçait tout au même niveau. Jacqueline insistait, encore

et encore, jusqu'à ce que je commence à percevoir la différence.

L'ancrage au présent fonctionnait mieux, car c'était concret, immédiat. Dès que je me dispersais, Jacqueline posait la main sur mon bras et me demandait : « Qu'est-ce que tu ressens là, tout de suite ? » Alors, je m'efforçais de me concentrer sur l'instant. La chaleur de sa main. L'odeur de son parfum. Le rythme de sa respiration. Peu à peu, je revenais à moi.

Les séances d'autohypnose furent des expériences étonnantes. La docteure Legrand me plongeait dans une profonde relaxation, puis m'aidait à imaginer ma "pièce mentale". Dans mon esprit, j'ai construit une immense bibliothèque, les rayons tutoyant presque le plafond. À hauteur d'yeux, les livres que j'ouvrais sans cesse, mes souvenirs les plus précieux. Plus haut ou plus bas, les souvenirs secondaires. Tout au fond, derrière une porte close, les souvenirs douloureux.

Ce n'était qu'une construction de l'imagination, mais cela m'aidait. J'avais enfin l'impression de reprendre un peu le contrôle. Petit à petit, j'arrivais à imaginer cette pièce sans aide et je commençais à y mettre un peu d'ordre…

Vendredi, dernier jour. Les médecins nous avaient réunis pour faire le point. Ils avaient analysé mes tests, mes IRM. La Docteure Legrand avait sorti les images de mon cerveau. Tout était normal, aucune lésion, aucun traumatisme, les modifications devaient être chimiques, internes et microscopiques. Voir tout cela sur l'écran fascinait autant que cela inquiétait.

Le Docteur Arnaud avait expliqué que mon HSAM venait probablement de mon coma. Il avait "rebranché" mon cerveau de façon unique. Ils m'avaient donné un programme pour la suite. Je devrais revenir à Paris chaque mois, pendant six mois, pour un suivi. En attendant, Jacqueline et moi continuerions chaque jour les exercices.

Ils m'avaient aussi mis en contact avec un psy à La Rochelle et intégré à un groupe de soutien en ligne. La Docteure Legrand avait été claire : je ne serais jamais "normal". Mais je pouvais apprendre à vivre avec, à gérer. Le but n'était pas de me guérir, mais de me permettre une vie décente, et peut-être aussi de profiter de ces aptitudes dans ma vie professionnelle. En effet la plupart des HSAM étaient docteurs ou chercheurs ou professeurs d'université.

Jacqueline avait posé beaucoup de questions sur son rôle. Les médecins lui avaient dit qu'elle serait essentielle. Sans elle, ce serait plus difficile. Elle avait déclaré que nous serions ensemble toute notre vie, tout simplement.

Le soir, pour notre dernière nuit à l'hôpital, pas de visite furtive, nous étions restés ensemble dans ma chambre. Pour la première fois depuis longtemps, j'arrivais à imaginer un avenir qui ne se résumait pas à la survie :

Je savais que nous finirions le lycée. J'irais à la fac, je ferai de la recherche ou j'enseignerai à des étudiants. Jacqueline rentrerait à l'Ecole Normale d'Institutrices. Nous aurions droit à une vraie belle vie. De toute façon, Jacqueline serait là, à mes côtés.

Nous aurions des enfants ensemble, une petite rousse, un petit blond, une petite maison, un chien et un chat, peut-être. Une vie normale, quoi, heureuse et normale, pleine d'amour et de tendresse.

Chapitre 11 : L'héritage.

Elliot venait d'avoir dix-huit ans depuis trois jours à peine. Ce matin-là, il s'était réveillé à cause du silence qui régnait dans la maison. Un silence lourd, presque palpable, comme s'il pouvait le toucher. Il était six heures, un mardi de février 1978. Dehors, la lumière hivernale filtrait à peine entre les volets, froide et grise.

En général, à cette heure-là, sa grand-mère était déjà levée. Il entendait toujours ses pas dans l'escalier, la cafetière en aluminium qui résonnait sur le gaz, la radio qui grésillait, la voix nasillarde du présentateur de France Inter. Ce matin-là, rien. Aucun bruit. Juste ce vide pesant. Il sentit son ventre se nouer avant même de comprendre.

Il sortit du lit et enfila un pull sur son pyjama. Il faisait un froid glacial, et la maison ne se réchauffait jamais tant que le poêle restait éteint. Il poussa la porte doucement, le cœur battant trop vite, cette angoisse qu'on ressent avant une mauvaise nouvelle.

La veille, elle s'était couchée comme d'habitude, après le journal de vingt heures. Ils avaient discuté un peu de ses notes, qui remontaient enfin. Elle avait parlé de Jacqueline, qui préparait le bac avec lui, de l'avenir qui semblait un peu moins obscur maintenant qu'il retenait mieux ses leçons. Elle lui avait adressé ce sourire fatigué mais tendre qu'elle affichait depuis quelque temps, l'avait embrassé sur le front,

glissé un “Bonne nuit, mon rousset”, puis était montée, lentement, en s’appuyant sur la rampe.

À présent, elle reposait dans son lit, immobile, paisible, les mains posées sur son drap fleuri préféré. On aurait cru qu’elle dormait, tant son visage était serein. Mais Elliot avait compris tout de suite. Avant même de s’approcher, avant même de toucher sa main glacée. Il avait su, d’une certitude qui coupe le souffle.

« Grand-mère ? »

Sa voix était sortie toute seule, faible, aussitôt absorbée par le silence. Il s’était assis au bord du lit, sur la vieille courtepointe rouge qu’elle avait cousue elle-même, des années plus tôt. Il avait pris sa main, il la connaissait par cœur, ces doigts déformés par l’arthrite, cette peau fine et parsemée de taches, les veines dessinant des chemins bleutés.

Elle était partie dans son sommeil, sans douleur, sans un mot, sans bruit. Une fin paisible, à l’image de ces dernières années, une fois qu’elle avait fini par tout accepter. Discrète, sans éclat.

Elliot était resté là longtemps, sa main dans celle de sa grand-mère, qui refroidissait peu à peu. Il ne pleurait pas. Il ne bougeait pas. Son esprit n’arrivait plus à penser clairement. Les souvenirs défilaient. Chaque instant partagé depuis ses huit ans. Comment elle l’avait rejeté au début, son regard dur après la mort de son fils. Puis, comment elle avait fini par l’aimer, après sa fugue dans la neige. Ses colères quand il rentrait trop tard, ses gestes maladroits quand il était malade, les repas du dimanche. Son patois, les mots charentais qu’il comprenait désormais : “Vé”, “pitchoun”, “rousset”, “té, viens voir un peu ici”…

Tout restait vif dans sa mémoire, alors qu’elle, elle n’était plus là. Chaque ride, chaque intonation, chaque geste, chaque regard. Il se souvenait même du jour où elle avait vraiment commencé à l’aimer : le 16 février 1963, quand on l’avait retrouvé dans la neige. Quinze ans tout juste. Jour pour jour.

Il repensa à ce qu’on lui avait appris à Paris. Respirer. Rester ancré dans le présent. Sentir cette main froide dans la sienne. L’odeur de lavande, son parfum favori, celui qu’elle mettait sur ses mouchoirs. Le tic-tac de la vieille pendule en bois, héritée de l’arrière-grand-mère. Au loin, le bruit des vagues frappant les rochers. S’ancrer là, maintenant. Ne pas se perdre dans le passé. Ranger tout ça, classer, mettre de côté, comme dans une bibliothèque intérieure.

Vers sept heures, il se leva enfin. Il fallait bien prévenir quelqu'un. D'abord le docteur Mercier, les gendarmes ? Ensuite… qui ? Jacqueline. Toujours elle.

Il descendit, les jambes tremblantes, et s'installa près du téléphone dans l'entrée. Il composa le numéro de Jacqueline, celui qu'il connaissait par cœur, comme tout le reste. Sa mère répondit à la troisième sonnerie, la voix encore ensommeillée.

« Allô ? - C'est Elliot. Ma grand-mère… elle est morte. Cette nuit. Je… »

Sa voix s'éteignit. Il ne parvint pas à dire un mot de plus. À l'autre bout, une conversation, un sanglot, des bruits précipités, des voix étouffées. Moins de quinze minutes plus tard, Jacqueline arrivait déjà. Les cheveux en désordre, trempée de sueur, un pull sur sa chemise de nuit, pieds nus dans ses baskets, sans chaussettes. Elle avait traversé en courant le kilomètre et demi qui séparaient leurs maisons.

Elle l'enlaça. Là, il craqua. Il pleura sur son épaule pendant qu'elle lui caressait les cheveux, murmurant des paroles douces qu'il n'écoutait même pas vraiment, juste la mélodie familière de sa voix qui le réconfortait depuis toujours. Il pleura pour sa grand-mère disparue, pour l'orphelin qu'il redevenait, pour cette solitude qui le frappait à nouveau alors qu'il pensait avoir trouvé un équilibre. Il pleura aussi pour toutes ces premières années perdues, quand elle le rejetait, ces années envolées à jamais.

Le docteur Mercier arriva une demi-heure plus tard, sa vieille 404 noire garée devant la maison. Il monta, examina le corps avec ses gestes sûrs. Il prit le pouls, souleva les paupières, posa la main sur la poitrine immobile. Puis il redescendit, s'assit dans la cuisine, sortit son stylo et remplit le certificat de décès.

« Crise cardiaque massive, dans son sommeil. Elle n'a pas souffert, Elliot. Il faut que tu le saches. Elle s'est endormie, puis son cœur s'est arrêté. Pas de douleur, pas de peur. Une fin paisible, comme on le souhaite tous. Quatre-vingt-quatre ans, une belle existence, malgré tout. Elle en a traversé, ta grand-mère, mais elle est restée forte. Comme toi. Ne t'inquiète pas, je passe à la gendarmerie.»

Il rangea ses papiers et ferma sa sacoche.

« Elle était fière de toi, tu sais. Elle me parlait souvent de tes progrès, de Paris, de ce que tu allais faire. Elle disait : "Mon Elliot, il s'en sortira. Il est solide. Il a sa Jacqueline, et tant qu'elle sera là, tout

ira bien.” Elle était heureuse de te voir aller mieux. Ça la rassurait.

Les pompes funèbres vinrent dans l’après-midi. Deux hommes en costume sombre, discrets et efficaces. Elliot resta au salon avec Jacqueline pendant qu’ils emmenaient sa grand-mère, dans ce grand sac noir, sur un brancard qui passait à peine dans l’escalier trop étroit.

Il ne voulait pas assister à ça. Il ne voulait pas que cette image s’ajoute aux autres, dans sa mémoire qui retenait tout. Jacqueline comprit. Elle le serra contre elle, une main sur sa nuque, l’obligeant à regarder dehors pendant que les pas lourds résonnaient dans la cage d’escalier.

Les voisins commencèrent à arriver dès que la nouvelle circula. D’abord la Mère Guillou, toute voûtée sur sa canne, les yeux rouges derrière ses grosses lunettes. Elle entra sans frapper, comme c’était l’habitude ici, tenant un gâteau enveloppé dans un torchon. Elle le posa sur la table puis se tourna vers Elliot.

Elle s’assit en face de lui, le regarda longuement, la bouche serrée. Puis, soudain, son visage se décomposa.

« Pitchoun… Je… je voulais te demander ton pardon. Ça faisait longtemps qu’ ça se baladait dans ma caboche, sais-tu. Mais j’avais point le courage. J’ai vraiment été une sale bique. Toutes les cancanettes que j’ai pu balancer sur ta mère, ton père… même sur toi, quand t’étais pitchoun. Cette salade de cheveux roux, le journalier… tout ça. J’ai été une vieille bique, et ta grand-mère ne me l’a jamais pardonné.

Elle chercha dans sa poche, sortit un vieux mouchoir froissé et s’essuya les yeux. Elle renifla fort, se tamponna les paupières.

« T’es devenu quelqu’un de bien, pitchoun. Ta grand-mère peut être fière de toi. Et cette jeune oisette-là, dit-elle en jetant un regard vers Jacqueline, elle t’aime vraiment. Ça saute aux yeux. Vous vous tenez la main depuis que vous êtes tout petits. C’est rare, ce genre d’histoire. Soyez heureux tous les deux. C’est ce qu’elle aurait voulu, ta mémé. »

Elliot acquiesça, incapable de prononcer un mot. Ces excuses arrivaient bien tard, mais elles étaient là malgré tout. Et, au fond, ça comptait. Il se rappelait chaque mot qu’elle avait prononcé ce jour-là, quinze ans plus tôt, quand elle et sa copine bavassaient dans la cuisine pendant que sa grand-mère dormait. Tout restait gravé, net, vif, comme si c’était la veille. Mais maintenant, il pouvait choisir quoi en faire. Il pouvait les ranger.

Après, tout devint confus. Les préparatifs de l'enterrement, la paperasse interminable, la mairie, la banque, le notaire, l'assurance, les factures à mettre à jour, le courrier à faire suivre. Les gens du village défilaient, apportant des gâteaux, des plats chauds, des paroles convenues mais sincères. Jacqueline ne le quittait pas. Elle dormait avec lui dans sa chambre, lui offrait le réconfort de ses bras, se levait avec lui, l'accompagnait partout, prenait le relais quand il n'y arrivait plus. Sa mère venait chaque jour avec des plats préparés, daube, ragoût, tourte, comme si la nourriture pouvait apaiser le manque. Son père passait le soir, l'aidait avec la paperasse, pour gérer ce bazar administratif qui s'accumulait.

L'enterrement eut lieu un matin glacial de février, un samedi. Toujours le même cimetière de Fouras, où ils étaient venus avec Jacqueline six mois plus tôt, pour sa famille à elle. Elliot se souvenait de tout : la température exacte, 23 degrés à l'ombre, la robe bleue de Jacqueline, une alouette chantant dans les pins, l'odeur de la mer portée par le vent d'ouest.

Il y avait bien plus de monde qu'il ne l'aurait imaginé. Les voisins bien sûr, les Guillou, les Mercier, les Dumas, tous ceux qui connaissaient sa grand-mère depuis toujours. Les commerçants : le boulanger, l'épicière, le boucher qui avait fermé pour venir. D'anciens élèves de l'école où sa grand-mère avait cuisiné trente ans, des hommes, des femmes de quarante ou cinquante ans qui se souvenaient de ses frites ou de sa soupe au potiron du jeudi.

Même Léon était venu, arrivé la veille en train depuis Paris, où il était étudiant à Normale Sup. Un peu en retrait, grand, maigre, dans un costume noir trop large, ses lunettes rondes toujours sur le nez. Sa présence comptait énormément pour Elliot. Leur trio était réuni, pour dire adieu à celle qui avait permis à Elliot de tenir le coup.

Elliot se tenait droit devant la tombe ouverte, costume noir emprunté au père de Jacqueline, puisqu'il n'en avait jamais eu. Les yeux secs. Il avait déjà pleuré, vidé tout ce qu'il pouvait ces derniers jours. Maintenant, il fallait tenir. Ranger ce souvenir-là aussi, le mettre à sa place dans sa tête. Ne pas l'oublier mais lui donner la bonne place. L'étagère du deuil, celle qu'il avait construite spécialement, où reposaient déjà les souvenirs de son père disparu en mer et de sa mère envolée.

Jacqueline lui serrait fort la main, leurs doigts entrelacés. Sa robe noire était très sobre, ses cheveux blonds relevés en un chignon bas, et son mascara avait coulé malgré tous ses efforts. À dix-huit ans, elle

avait déjà cette gravité qu'on acquiert après avoir frôlé la mort, cette profondeur dans les yeux. Elle ne partirait pas, il en était certain. Il l'avait toujours su, au fond, depuis ce jour où, à neuf ans, il l'avait sortie de l'eau.

Le curé prononça quelques paroles un peu vides et banales, des formules sur l'éternité et la miséricorde. Elliot n'écoutait pas. Il fixait le cercueil en chêne clair. On l'avait descendu doucement avec des cordes, il avait disparu sous la terre, et voilà, tout s'était terminé. Une existence entière, quatre-vingt-quatre ans, et à la fin, seulement une caisse de bois qu'on enterre.

Les gens étaient venus lui serrer la main, murmurant des condoléances : « Courage, pitchoun. » « Elle est avec ton père maintenant. » « C'était quelqu'un de bien. » « Tu n'es pas seul, on sera là si tu as besoin. » Des phrases convenues, mais sincères, dites avec cet accent charentais qu'il reconnaissait sans hésiter.

Ensuite, ils étaient allés chez Maître Dubois, le notaire de Rochefort, pour écouter la lecture du testament. Un petit homme maigre, lunettes épaisses, la cinquantaine, installé dans une étude poussiéreuse qui sentait le vieux papier et l'encre. Il avait invité Elliot à s'asseoir dans un fauteuil en cuir usé, puis ouvert un dossier beige.

« Mademoiselle Rousseau, votre grand-mère, avait rédigé ce testament il y a deux ans, en février 1976. Juste après votre… hospitalisation à Paris, si je ne me trompe pas. »

Il avait mis ses lunettes, puis lu d'une voix monocorde.

Le testament était bref, direct, écrit de la main tremblante de sa grand-mère. Elle lui léguait tout : la maison de La Fumée et son terrain de huit cents mètres carrés, les économies mises de côté au fil des années, les meubles, les souvenirs, les photos jaunies, tout. Pas grand-chose en apparence, mais pour lui, c'était tout. Il y avait aussi sa Renault 16 beige, garée sous l'appentis derrière la maison depuis vingt ans.

« La maison est à vous, sans aucune dette, » avait précisé le notaire en refermant le dossier. « L'acte de propriété passera à votre nom dans les prochaines semaines. Douze mille kilomètres au compteur pour la voiture, contrôle technique valable jusqu'en juin, assurance réglée pour l'année. La carte grise sera à votre nom dès que vous aurez le permis.»

Elliot avait regardé Jacqueline, venue avec lui. Elle lui avait adressé

un sourire tendre, posé sa main sur la sienne. « On la garde, » avait-il dit au notaire. « La maison. C'est chez nous. »

Ce soir-là, juste après la lecture du testament, Elliot et Jacqueline s'étaient rendus directement chez les parents. Pas le lendemain, ni la semaine suivante. Immédiatement. Ils avaient besoin de parler, d'éclaircir la situation. Ils en avaient assez d'attendre, de tergiverser. Ils avaient tous les deux dix-huit ans. À présent, ils étaient propriétaires d'une maison. Une petite somme en héritage, assez pour qu'ils terminent le lycée et commencent l'université sans se soucier de l'argent. Une voiture. Mais surtout, Elliot savait une chose : il voulait que Jacqueline vienne vivre avec lui. Pour de vrai. Plus de cachettes, plus de rendez-vous discrets dans les dunes. Il voulait qu'ils forment un vrai couple. Comme des adultes.

Jacqueline était entrée la première. Elliot avait attendu quelques minutes, ressassant ce qu'il allait dire. Il avait frappé à la porte des Moreau, encore vêtu de son costume, la cravate dénouée autour du cou. Le père de Jacqueline lui avait ouvert.

« Elliot ? Entre, mon garçon. Il y a un problème ? - Il faut qu'on parle. Tous ensemble. C'est important. »

Ils s'étaient installés autour de la table de la cuisine. Elliot faisait face aux parents de Jacqueline ; elle était assise à côté de lui, sa main serrée dans la sienne sous la table. Son père avait allumé une cigarette et observait Elliot de ses yeux sombres et sérieux. Sa mère s'essuyait les mains sur son tablier, nerveuse. Ils semblaient déjà deviner ce qui allait suivre.

« Voilà. J'ai dix-huit ans maintenant. On a une maison. J'ai un peu d'argent de côté, et l'héritage de ma grand-mère en plus. Je finirai le lycée en juin, ensuite je compte étudier l'histoire à Poitiers. Et je voudrais que Jacqueline vienne habiter avec moi, officiellement. »

Un silence pesant s'était installé. Son père avait tiré sur sa cigarette, expirant lentement la fumée.

« Tu veux qu'elle vienne vivre avec toi ? Mais c'est pas déjà un peu ce qui se passe ? - Non. Je veux qu'on se marie. Que ce soit officiel, qu'elle soit ma femme. »

Sa mère avait laissé échapper un petit cri, la main sur la bouche. « Vous marier ? Mais vous êtes tellement jeunes… - On a tous les deux dix-huit ans. Jacqueline depuis novembre, moi depuis février. »

Son père avait écrasé sa cigarette dans le vieux cendrier en céramique, plissant les yeux en regardant Elliot. « Et le bac ? Tu comptes te marier avant de finir le lycée ? - Après, si vous préférez. En juillet. Mais on aimerait s'installer ensemble dès maintenant. Dans la maison. » Jacqueline serrait sa main un peu plus fort sous la table. Elle n'avait encore rien dit, lui laissant la parole, mais il sentait son soutien, solide.

Sa mère s'était assise, les mains tremblantes. « Tu sais, Elliot… On t'adore, tu le sais. Tu as sauvé notre fille de la noyade quand vous étiez enfants, tu l'as aidée à l'école quand elle avait du mal, tu prends soin d'elle. On voit que tu l'aimes. Mais se marier à dix-huit ans… »

« Maman, » Jacqueline avait fini par intervenir. Sa voix était calme, mais ferme. « On est ensemble depuis qu'on a neuf ans. Neuf ans. Neuf ans à se connaître, à s'aimer, à se soutenir. On n'est plus des enfants. »

Son père avait allumé une autre cigarette, longuement silencieux.

« On sait que vous êtes ensemble depuis longtemps. On n'est pas naïfs. On sait aussi que… vous avez une vraie relation… d'adultes. On vous a entendus, des fois, dans ta chambre…On ne s'est jamais voilé la face. » Sa mère avait rougi, mais acquiescé. « On vous aime tous les deux. »

Il s'était avancé, regardant Elliot, puis sa fille, puis de nouveau Elliot. « Tu es sûr de toi ? Vraiment sûr ? Parce que le mariage, ce n'est pas un jeu. C'est pour la vie. » Jacqueline avait soutenu le regard de son père. « Papa, on est sûrs. On l'a toujours été. Elliot, c'est… c'est lui. Il l'a toujours été. Je le sais. » Un long silence avait suivi. Sa mère avait essuyé ses yeux avec un coin de son tablier. Son père avait écrasé sa cigarette, les bras croisés.

« D'accord, » avait-il fini par dire. « C'est bon. On vous donne notre consentement. Si c'est vraiment votre choix. Mais attendez la fin des examens, pour ne pas avoir ça sur le dos. Juillet ou août, comme vous voulez. Profitez de ces quelques mois pour être vraiment sûrs. »

« On l'est, Papa, » avait répété Jacqueline. Sa mère s'était levée, avait contourné la table et embrassé sa fille sur le front. Puis Elliot. « Alors soit. Vous avez notre bénédiction. Mais je veux un vrai mariage, d'accord ? Robe blanche, repas. Pas juste un passage à la mairie. - Promis, Maman. »

Ils avaient emménagé un samedi de mars, sous un ciel bas et froid. Au moins, il n'avait pas plu, c'était déjà ça. La vieille R16 avait

multiplié les trajets entre la maison des Moreau à Châtelaillon et celle d'Elliot à La Fumée, chargée à bloc à chaque fois. Elliot roulait prudemment, rien d'étonnant : il avait obtenu son permis seulement deux semaines plus tôt. La Renault avait toussé un peu au démarrage, le moteur hésitait, puis elle longeait la côte, fidèle. Leurs amis du lycée étaient venus les aider : Marie, Antoine, Sophie, toute la bande du collège. Même Léon avait fait le déplacement, remonté de Paris pour le week-end, profitant des vacances de printemps. Il avait pris le train le vendredi soir, dormi chez ses grands-parents à Rochefort, puis il était arrivé le matin à vélo, un sac à dos bien rempli sur les épaules.

Ils avaient porté les cartons, déplacé les meubles, nettoyé la maison de fond en comble. Jacqueline avait apporté beaucoup plus d'affaires qu'Elliot : ses vêtements, ses livres, ses cahiers, ses posters de chanteurs — Polnareff, Souchon, Véronique Sanson, des draps achetés avec sa mère à La Rochelle, des rideaux pour la chambre, des torchons pour la cuisine, de la vaisselle neuve pour remplacer celle, dépareillée, de la grand-mère.

Elliot et Jacqueline avaientt gardé la chambre du premier étage, celle avec la lucarne sur la mer. Il y dormait depuis l'enfance. Il y avait grandi, rêvé, traversé des moments difficiles, puis retrouvé le calme. C'était son espace. Ils avaient installé un lit double à la place de l'ancien, déplacé l'armoire en face, ajouté une couette à fleurs qui plaisait à Jacqueline.

L'ancienne chambre de la grand-mère était devenue leur bureau. Les meubles de la vieille dame avaient été montés au grenier, enveloppés de draps, protégés de la poussière. Elliot n'avait pas eu le cœur de s'en séparer, pas tout de suite. On n'oublie pas sa grand-mère du jour au lendemain. À la place, ils avaient récupéré deux bureaux chez les parents de Jacqueline, monté une grande bibliothèque en pin avec l'aide d'Antoine et de son père, installé des chaises confortables.

La R16 avait retrouvé refuge sous l'appentis à l'arrière, protégée du vent et du sel. Elliot l'avait lavée le dimanche matin, bien astiquée, passé l'aspirateur à l'intérieur. Elle sentait encore le parfum de sa grand-mère, ce mélange poudré, mêlé à la cire des sièges et à une odeur rassurante, un peu ancienne. Il s'était promis de la garder propre, en hommage à celle qui la lui avait laissée, à celle qui, finalement, lui avait tout donné.

Le soir venu, quand tout le monde était reparti, ils s'étaient retrouvés seuls, pour la première fois, dans leur maison. Plus celle de la grand-mère d'Elliot, mais bien la leur. Leur vrai chez eux. Leur vie

d'adultes commençait, au grand jour.

Ils s'étaient laissé tomber sur le vieux canapé du salon, celui qui était là depuis toujours. Épuisés, heureux, un peu étourdis par tout ce qui venait de se dérouler ces dernières semaines. L'enterrement, la succession, toutes les décisions à prendre, l'installation… Tout s'était enchaîné à une allure folle.

« On y est », murmura Jacqueline, la tête posée sur l'épaule d'Elliot. « On a notre maison. Notre voiture. Notre vie. - Notre vie », répéta Elliot, comme pour vérifier que c'était bien réel.

Il passa un bras autour d'elle, la serra un peu plus fort. Dehors, le vent de mars soufflait encore, inlassable. Les vagues s'écrasaient contre les rochers en contrebas, ce vieux souffle de l'océan qu'il connaissait par cœur. Ce même bruit l'accompagnait depuis l'enfance, la bande-son de toute son existence. Mais cette fois, c'était différent. Désormais, c'était le bruit de leur vie à tous les deux.

« En juillet, après le bac, on se marie », annonça Jacqueline. « J'ai déjà vérifié à la mairie. Il faut publier les bans un mois avant. Donc si on dépose le dossier fin juin, on pourra se marier début août. »

Elliot sourit. « T'as déjà tout organisé. - Depuis qu'on a neuf ans, mon amour. Depuis le jour où tu m'as sortie de l'eau. Depuis celui où je t'ai dit que j'étais à toi. »

Il se tourna vers elle, lui effleura doucement la joue. Ses longs cheveux blonds retombaient sur ses épaules, encadrant ce visage qu'il pourrait dessiner les yeux fermés. Chaque trait, chaque expression, chaque éclat de son regard, il les connaissait tous.

« Je vais garder ce moment-là », dit-il soudain. « Je le mets dans ma bibliothèque, sur l'étagère des souvenirs précieux. Avec notre premier baiser, notre première fois, le jour où tu m'as rejoint à Paris, le jour où ma grand-mère est morte et où tu es restée avec moi. »

Jacqueline lui adressa ce sourire doux qu'il adorait, plein de tendresse. « Et dans cinquante ans, tu t'en souviendras ? De ce soir-là, précisément ? »

Dans cinquante ans, je me rappellerai chaque détail. L'odeur de ton parfum, maintenant, Arpège de Lanvin, celui que ta mère t'a offert pour tes dix-huit ans. La couleur du ciel ce soir, gris perle avec des traînées orange à l'ouest. Le bruit des vagues, la marée montait, coefficient 87. Ta main dans la mienne, ta paume chaude, tes doigts

fins, la petite cicatrice sur ton index gauche, depuis que tu t'étais coupée en épluchant des pommes l'an dernier. Le moteur de la R16 qui tousse trois fois avant de démarrer. Tout. Absolument tout. « Alors rappelle-moi, dans cinquante ans, de te demander de me raconter. »

Ils étaient montés se coucher dans leur chambre, leur lit, leur espace enfin à eux. Pour la première fois, ils étaient chez eux, libres. Plus besoin d'être discrets, plus de crainte d'être surpris. Ils s'étaient déshabillés lentement, se redécouvrant encore, émerveillés comme à chaque fois par ce corps qu'ils connaissaient pourtant si bien.

Jacqueline était magnifique, enveloppée dans la lumière douce de la lampe de chevet. Elle était grande, élancée, la peau claire et éclatante, ses cheveux blonds tombaient sur ses épaules et le long de son dos. Il y avait ce contraste, cette élégance paisible. Ses seins pleins, sa taille fine, ses hanches qui s'étaient dessinées ces derniers mois, ses longues jambes… Elliot ne se lassait pas de l'admirer. Il voulait tout graver dans sa mémoire, même si celle-ci débordait déjà.

Ils avaient fait l'amour doucement, avec tendresse, comme si chaque geste ouvrait sur une nouvelle existence. Plus de précipitation, plus la crainte d'être surpris, plus de gêne. Juste eux deux, enfin chez eux, dans leur chambre, amants et bientôt mari et femme.

Après, allongés dans l'obscurité, la fenêtre entrouverte laissait entrer l'air marin et le bruit des vagues. Jacqueline avait murmuré : « Je suis heureuse, Elliot. Vraiment heureuse. Malgré tout ce qu'on a traversé. Même le départ de ta grand-mère… Je sais que c'est sans doute égoïste de dire ça maintenant, mais… je n'ai jamais ressenti autant de bonheur. »

Elliot l'avait serrée dans ses bras et avait posé un baiser sur ses cheveux qui sentaient la vanille. « Ce n'est pas égoïste. C'est la vie. Elle continue. Ma grand-mère voulait qu'on soit heureux. Elle me l'a souvent répété : Sois heureux, mon rousset. Épouse ta Jacqueline. Ayez des enfants. Vis pleinement. »

« On lui donnera des petits-enfants, alors. Même si elle ne les connaîtra jamais. On leur dira tout ce qu'elle a fait pour toi. »

Cette nuit-là, Elliot avait dormi profondément, mieux que depuis des semaines. Sa mémoire était toujours présente, fidèle, mais enfin à sa place. Il avait appris à vivre avec, ou au moins à ne plus s'y perdre. Maintenant, il avait un foyer, un avenir qui se dessinait, et la femme qu'il aimait, endormie contre lui.

Chapitre 12 : Le retour.

Mai 1978. Le jardin sentait fort le lilas, l'odeur sucrée flottait jusque dans le bureau par la fenêtre grande ouverte. Elliot et Jacqueline s'étaient installés là pour réviser le bac depuis le début de l'après-midi. Chacun travaillait à son bureau, submergé par une pile de livres et de cahiers. Le bac blanc blanche leur avait donné une bonne idée de leur niveau. Elliot tournait autour de quatorze de moyenne. Jacqueline, elle, venait enfin d'atteindre le treize qu'elle visait depuis des mois. Encore un peu d'efforts, et ils l'obtiendraient tous les deux.

Dehors, la R16 patientait sous l'appentis, impeccable comme toujours. Elliot la lavait tous les dimanches, jamais il n'en avait manqué un seul. Il vérifiait l'huile, la pression des pneus, le radiateur, c'était sa façon à lui de rester proche de sa grand-mère, disparue à peine trois mois plus tôt.

Jacqueline portait un jean délavé et un tee-shirt blanc, ses cheveux blonds attachés en queue de cheval. Elle mâchonnait son stylo, feuilletait ses fiches de géographie, fronçait les sourcils devant une carte de l'Afrique. Elliot, lui, réfléchissait. Encore la Révolution française. Il connaissait tout par cœur, chaque date, chaque nom, chaque événement. Ce n'était plus apprendre qui lui posait problème, mais comprendre, réussir à organiser un plan, une dissertation solide.

Vers quatre heures, Jacqueline s'était levée, avait étiré les bras, puis s'était approchée de la fenêtre qui donnait sur le chemin. Elle était restée là à rêvasser un moment, puis quelque chose avait attiré son attention. Un couple traînait dans les environs depuis un certain temps déjà. Ils apparaissaient, disparaissaient, puis revenaient. Ils étaient déjà passés au moins trois fois.

Elliot avait levé la tête de son livre. « Qu'est-ce qu'il y a ? » Elle lui avait expliqué pour le couple, qu'ils jetaient des regards vers la maison, comme s'ils hésitaient à venir frapper. Oui, en mai à Fouras, il arrivait de croiser des touristes égarés, mais là, c'était différent.

Elliot l'avait rejointe à la fenêtre. Sur le sentier de sable près du rivage, il avait distingué les deux silhouettes. Elles avançaient lentement, s'arrêtaient, repartaient. Un homme, une femme, probablement la quarantaine. Jacqueline lui avait demandé s'il les reconnaissait. Il avait plissé les yeux, mais de là où ils étaient, c'était impossible à dire. Il fallait attendre qu'ils se rapprochent.

Ils avaient observé en silence. Le couple se rapprochait, s'arrêtait de nouveau, repartait, comme si quelque chose d'invisible les retenait. L'homme portait un costume clair, un peu froissé. La femme, une robe sombre, toute simple. Ils portaient chacun une valise.

Le couple avait encore avancé un peu, puis ils avaient poussé le petit portail. Là, on les voyait bien. L'homme, grand, mince, un peu voûté. Les cheveux roux, quelques mèches grises sur les tempes. À côté de lui, la femme, toute fine, brune, le visage marqué.

Elliot s'était figé. Il avait serré la fenêtre si fort que ses jointures en étaient devenues blanches. Son souffle s'était coupé, tout son sang semblait avoir quitté son visage d'un seul coup. Jacqueline, en le voyant pâlir, s'était inquiétée. Elle lui avait demandé ce qui n'allait pas.

Pas de réponse. Elliot fixait la femme, les yeux écarquillés, comme s'il voyait un fantôme. Son cerveau tournait à toute vitesse, fouillait dans ses souvenirs, cherchait à raccrocher cette silhouette fatiguée à une image vieille de quinze ans. Claire Dubois. Sa mère. Quinze ans de plus, les cheveux plus courts, des rides autour des yeux, mais c'était elle. Il n'avait aucun doute. Et l'homme, ce grand roux au dos voûté… Henri Bertrand. Le journalier. Il ne l'avait croisé qu'une fois, dans le champ des Mercier, mais il n'avait jamais oublié son visage.

Non… murmura-t-il, la gorge serrée.

Jacqueline, la voix légèrement cassée, lui demanda qui c'était. Il ne répondit pas immédiatement. Il resta là, figé, avant de souffler que c'était sa mère. Celle qui était partie. Avec son père, le journalier. Jacqueline, sous le choc, porta la main à sa bouche. Elle se répétait les mots, comme si elle n'arrivait pas à y croire.

En bas, quelqu'un frappa à la porte. Trois petits coups hésitants. Elliot recula, paniqué, comme si la porte allait s'ouvrir d'un instant à l'autre. Il bafouilla qu'il ne pouvait pas, qu'il ne voulait pas les voir, qu'il fallait leur demander de s'en aller. Jacqueline lui prit les mains et sentit qu'elles étaient glacées. Elle lui rappela de respirer, de faire comme ils avaient appris : inspirer, expirer, doucement.

Les coups résonnèrent à nouveau, plus assurés cette fois.

Jacqueline lui souffla qu'il n'était pas obligé d'ouvrir, que personne ne le forçait, mais qu'ils avaient sûrement fait un long voyage pour venir. Il pouvait au moins écouter ce qu'ils avaient à dire. Après, il déciderait. Elliot tremblait. Il n'était pas prêt. Pas maintenant, pas

comme ça.

Elle annonça qu'elle allait descendre leur parler, qu'il devait rester là, respirer, se concentrer sur le présent, comme ils l'avaient fait ensemble. Il acquiesça d'un signe de tête. Elle descendit, le laissant seul avec tous ces souvenirs qui tournaient en boucle. Il entendit la porte s'ouvrir, puis des voix étouffées. Celle de Jacqueline, posée. Une voix de femme, tremblante, presque suppliante. Une autre, grave, hésitante.

Sans réfléchir, il s'approcha de l'escalier et tendit l'oreille. Jacqueline disait qu'elle savait parfaitement qui ils étaient, et qu'il fallait du culot pour venir ainsi, sans prévenir. La femme répondit qu'ils avaient envoyé une lettre, il y a trois semaines, d'Australie, peut-être qu'elle n'était jamais arrivée. Jacqueline répondit qu'elle n'avait rien reçu.

La femme expliqua qu'ils avaient envoyé une lettre à la Mère Guillou, qu'elle avait promis de la faire suivre, mais qu'elle avait peut-être changé d'avis. Silence. La femme reprit, la voix cassée, expliquant qu'ils savaient qu'ils n'avaient aucun droit, qu'ils l'avaient abandonné, mais elle suppliait Jacqueline de la laisser le voir, juste un instant, cinq minutes, puis ils partiraient et ne reviendraient pas.

Elliot ferma les yeux. Il reconnaissait cette voix. Un peu plus grave, plus rauque, mais c'était elle. Claire Dubois. Sa mère.

Jacqueline répondit que ce n'était pas à elle de décider, qu'ils devaient attendre en bas.

Elle remonta. Elliot avait froid. En bas, il sentait la tension, ces deux personnes qui attendaient en retenant leur souffle. Toute sa vie, il s'était imaginé cette scène. Il avait pensé à ce qu'il dirait, à ce qu'il ferait si un jour il retrouvait sa mère. Il avait inventé des discours, préparé des reproches, des questions sans réponses. Mais là, elle se trouvait en bas de l'escalier, et tout s'effaçait. Il ne restait plus rien, juste un vide immense et une peur qui lui collait à la peau.

Finalement, il demanda à Jacqueline d'aller les faire entrer dans le salon, mais de rester avec lui. Jacqueline accepta et descendit. Elliot entendit le couple entrer et s'installer dans la pièce. Puis des pas dans l'escalier, Jacqueline revint : ils attendaient, il pouvait descendre quand il serait prêt. Il se leva, les jambes molles. Il pensa à toutes ces techniques apprises à Paris. Rester dans le présent. Respirer. Imaginer sa bibliothèque intérieure. Ranger les émotions, garder le contrôle.

Il descendit lentement, rejoignant sa femme. Sur le canapé, ses parents attendaient, serrés l'un contre l'autre, les mains jointes, comme deux naufragés accrochés à la même épave. Dès qu'Elliot entra, ils se levèrent brusquement.

Sa mère porta la main à sa bouche et étouffa un sanglot. Henri, lui, resta figé. Son regard était planté sur Elliot, grand ouvert, comme s'il voyait un fantôme.

Silence. Personne ne disait rien. Ils se fixaient, quinze ans d'absence entre eux.

Elliot regardait sa mère, sans vraiment ressentir d'émotion. Il la comparait à la femme dont il gardait le souvenir exact. C'étaient les mêmes yeux noisette, mais ils semblaient fatigués, creusés. Les cheveux bruns étaient plus courts maintenant, striés de mèches grises. Le grain de beauté sur la joue gauche n'avait pas changé. Elle avait vieilli, évidemment. Mais c'était toujours elle.

Et puis il y avait l'homme. Voir Henri, c'était comme se voir dans un miroir déformé. Même carrure, même regard vert, les cheveux roux piquetés de blanc, et ces taches de rousseur. Henri Bertrand devait avoir quarante-cinq ans, le visage marqué par le soleil australien, les mains épaisses, abîmées. Il fixait Elliot, impossible de lire quoi que ce soit sur son visage, comme s'il était perdu entre la stupeur et la douleur.

Sa mère finit par briser le silence. Sa voix tremblait, elle balbutia son prénom, laissa échapper un "mon Dieu" à peine audible. Elle disait qu'il avait tellement grandi, qu'il était devenu si… La phrase resta en suspens, étouffée par l'émotion. Elle fit un pas vers lui, tendit la main, puis se ravisa, comprenant qu'il n'était pas prêt pour ça.

Elliot l'interrompit. Il lui demanda de s'asseoir, de parler, d'expliquer pourquoi ils étaient revenus. Sa voix resta glaciale. Ils obéirent, mal à l'aise. Jacqueline s'installa à côté d'Elliot, lui prit discrètement la main. Un geste silencieux : je suis là.

Claire inspira profondément, chercha ses mots. Henri restait muet, les yeux baissés, les mains serrées entre ses genoux. Elle se lança, la voix hachée, pleine de silences. Elle raconta comment elle était tombée amoureuse d'Henri alors qu'elle venait d'épouser Jean. Trois ans de liaison. Puis la naissance d'Elliot. Jean l'avait accepté comme son fils, sans poser de questions, peut-être par amour, peut-être parce qu'il n'avait pas eu le choix.

Elle expliqua qu'Henri avait hérité d'un oncle en Australie, juste assez d'argent pour partir, tout recommencer. Ils avaient décidé de tout quitter, de fuir, de tenter une nouvelle vie. Elle murmura qu'elle était jeune, égoïste, amoureuse, à l'époque. Qu'elle s'était persuadée qu'Elliot serait mieux avec Jean et sa grand-mère. Qu'en restant, elle lui ferait plus de mal, perdue entre deux hommes, qu'en disparaissant. Qu'avec le temps, elle avait fini par croire qu'il l'oublierait, qu'il pourrait être heureux sans elle.

Elliot ne bougeait pas, le visage fermé.

Claire raconta qu'ils ignoraient tout de la tempête, tout du drame. Ils n'apprirent les faits que des années plus tard plus tard, presque par hasard. Elle essuya ses larmes. Elle avoua que la culpabilité ne les avait jamais quitté. Henri et elle s'étaient installés en Australie. Ils avaient travaillé dur, lui dans le bâtiment, elle comme couturière. Ils avaient essayé d'avoir des enfants. Rien. Stérilité inexpliquée. Henri répétait que c'était leur punition, le prix à payer pour avoir abandonné Elliot.

Elle le regarda, les yeux suppliants. Elle expliqua qu'elle avait pensé à lui chaque jour pendant quinze ans. Elle se demandait sans cesse où il était, s'il allait bien, s'il la haïssait. Elle avait écrit des dizaines de lettres, jamais envoyées, toutes restées dans un tiroir. Henri répétait qu'il valait mieux le laisser tranquille, que remuer le passé ne ferait qu'empirer les choses.

Elle s'arrêta, prit une inspiration tremblante.

Puis elle raconta ce qui s'était passé six mois plus tôt. Elle était tombée sur un article dans un magazine médical australien. Ça parlait de troubles de la mémoire, de ces cas rares où des gens se souviennent de tout. Un jeune Français de dix-huit ans, à Fouras, disait l'article, s'était mis à tout retenir après un coma, à la suite d'une grave hypothermie à l'âge de huit ans.

Elliot se raidit. Jacqueline serra sa main un peu plus fort.

Claire continua. Elle avait tout de suite su que c'était lui. La région, l'âge, l'histoire, tout correspondait. Ce petit garçon perdu dans la neige, ce petit garçon qui se souvenait de tout, et qui ne pouvait pas oublier que sa mère l'avait abandonné.

Sa voix se brisa. Elle pleurait maintenant, sans essayer de se cacher. Henri finit par parler, à voix basse, chargé d'émotion. Il expliqua qu'ils avaient écrit à l'hôpital mentionné dans l'article, mais que l'hôpital

avait refusé de donner l'adresse d'Elliot. Alors ils avaient écrit à la Mère Guillou dont claire se souvenait de l'adresse, pour savoir si elle avait des nouvelles.

Il s'arrêta, épuisé, et se frotta le visage. Il dit que la réponse avait été froide, presque dure, mais franche. Elle leur avait appris que la grand-mère d'Elliot était morte en février, qu'il vivait maintenant dans la maison avec sa compagne, et qu'ils allaient se marier en août. Elle leur avait transmis l'adresse. Ils avaient envoyé une lettre il y a trois semaines, pour prévenir de leur venue, demander s'ils pouvaient le voir, mais apparemment…

Elliot le coupa, la voix blanche : la lettre n'était jamais arrivée. Un long silence s'installa. Jacqueline surveillait Elliot, inquiète, attentive au moindre signe de malaise. Mais Elliot ne bougeait pas. Il restait impassible, presque absent, comme s'il était déjà ailleurs. Il finit par demander s'ils avaient terminé.

Sa mère essaya de prononcer son prénom, il la coupa net.

« Vous avez fini de vous expliquer ? » Sa voix était glaciale. Toute la colère accumulée depuis quinze ans remontait, froide, tendue. « Parce que moi, j'ai des choses à dire. » Il se leva, fit quelques pas. Ses mains tremblaient. « Je me souviens de tout. Absolument tout. Du jour de ma naissance jusqu'à aujourd'hui. C'est ça, le HSAM. Une mémoire totale. Rien ne s'efface. » Il fixa sa mère droit dans les yeux.

« Je me souviens de toi. De ton visage, ta voix, ton odeurl avande et savon au lait. Je me rappelle la berceuse que tu chantais le soir, "Dodo, l'enfant do, l'enfant dormira bien vite". Ta robe bleue à fleurs blanches, celle que tu avais cousue toi-même. Tu m'appelais "ma petite flamme" à cause de mes cheveux roux. »

Sa voix se durcissait.

« Je me souviens aussi de ce jour-là. Le 12 novembre 1963. Un mardi. Le ciel était gris, le vent du nord-ouest était froid. Huit degrés dehors, je m'en souviens. Ce matin-là, tu m'as embrassé sur le front avant l'école. Tu as dit "Sois sage, mon cœur", mais ta voix tremblait, elle sonnait bizarre. Tu pleurais, je l'ai vu. Mais je suis parti quand même, je n'ai rien compris. À midi, en rentrant, tu n'étais plus là. Il ne restait que ton châle, posé sur la chaise. »

Claire le regardait, les yeux emplis de larmes.

« Je me souviens de chaque jour après ça. Jean, mon père adoptif, le

seul père que j'ai vraiment eu, en fait, était triste tout le temps. Ma grand-mère, elle, était devenue dure. Elle m'avait rejeté. Pour elle, j'étais juste le rappel de ta trahison. J'étais seul, différent. »

Il se tourna vers Henri. « Toi, je t'avais vu une fois. Une seule. Dans le champ des Mercier, en juillet 1963. J'avais trois ans et demi. Tu ramassais des huîtres. Tu m'avais lancé un drôle de regard, puis tu avais détourné les yeux. Je me souviens parfaitement de ton visage. Comme si c'était hier. »

Henri finit par lever les yeux. Ils se fixèrent. Même regard vert, mêmes taches de rousseur. Père et fils, mais étrangers quand même. « Je sais que t'es mon père biologique. Je l'ai toujours su, au fond. Mais t'as jamais été mon vrai père. C'était Jean. C'est lui qui est mort en mer pendant que vous partiez vers votre nouvelle vie. »

Sa voix trembla, puis il reprit, un peu plus fort.

« Après sa mort, ma grand-mère m'avait rejeté. J'étais le fils du journalier, le bâtard, la honte de la famille. À huit ans, j'avais fugué, sous la neige. J'avais failli y passer. Hypothermie, deux jours de coma. C'est là que mon cerveau a… changé. Le HSAM. Ma punition. Ou mon cadeau, ça dépend des jours. »

Il s'assit, vidé.

« Quinze ans que je vis avec ça. Cette mémoire qui garde tout, qui m'empêche d'oublier. Les bons moments, les pires surtout. Votre abandon, le rejet, la solitude, la douleur. Tout reste là, intact, comme si c'était hier. »

Il les regarda, les yeux pleins de larmes.

« Ah, oui, je comprends. Vous étiez jeunes, égoïstes, amoureux. Vous avez fait des erreurs, je le sais. Mais est-ce que vous imaginez ce que ça m'a fait ? Ce que ça veut dire, pour quelqu'un comme moi, de devoir tout porter, sans jamais pouvoir effacer ? »

Claire se leva brusquement, s'approcha de lui, tomba à genoux, le supplia de lui pardonner. Elle répétait qu'elle savait qu'elle ne méritait pas son pardon, qu'elle ne pourrait rien réparer, mais qu'elle le suppliait quand même. Elliot la regarda, brisée à ses pieds. Il sentit quelque chose se fissurer en lui. Ce n'était pas le pardon. Pas encore, peut-être jamais. Mais il y avait autre chose. Comme une compréhension. Peut-être juste accepter ce qui est.

Jacqueline s'approcha, demanda à Claire de se relever et l'aida à retourner s'asseoir sur le canapé. Elle se tourna vers Elliot et lui demanda s'il voulait qu'elle les fasse partir. Elliot hésita longtemps. Une partie de lui voulait les mettre dehors, claquer la porte, faire comme s'ils n'avaient jamais existé. Mais il savait, au fond, que ce serait une erreur. Il avait appris à vivre avec sa mémoire, à ranger les souvenirs, à trouver du sens dans ce chaos.

Il se tourna vers ses parents. Il leur dit qu'ils n'avaient pas fait tout ce chemin pour rien, qu'ils avaient sûrement des choses à dire. Qu'il fallait tout finir de raconter maintenant : pourquoi ils étaient partis, ce qu'ils avaient fait pendant quinze ans, pourquoi ils revenaient aujourd'hui, ce qu'ils attendaient de lui. Tout.

Claire et Henri se regardèrent, puis ils se lançèrent. Ils finirent de raconter leur vie en Australie. Sydney, la chaleur moite collée à la peau, ce mal du pays qui ne les lâchait pas. Les petits boulots s'enchaînaient, la galère, les premiers mois de solitude. Et puis, peu à peu, la routine s'installait. Ils louaient un petit appartement à Surry Hills, et quelques années plus tard, ils arrivaient à l'acheter.

Ils expliquaient qu'ils avaient voulu avoir un enfant pendant dix ans. Médecins, examens, traitements… rien à faire. Les médecins parlaient d'une stérilité inexpliquée chez Claire, peut-être un blocage psychologique. La culpabilité les rongeait, ça les détruisait à l'intérieur. Henri disait qu'à chaque échec, tout revenait à Elliot, à ce fils qu'ils avaient abandonné, à cette faute qu'ils ne pourraient jamais réparer.

Et puis, il y avait eu cet article, six mois plus tôt. Un vrai choc. Savoir ce que leur fils était devenu, comprendre les conséquences terribles de leurs choix. Henri racontait qu'ils avaient mis de l'argent de côté pendant des mois pour acheter les billets d'avion. Il avait pris trois mois sans solde, Claire avait demandé un congé à l'usine. Ils louaient leur appartement, histoire de couvrir les frais pendant leur absence. Leur but était simple : le voir, lui dire qu'ils regrettaient, demander pardon, même s'ils savaient qu'ils ne le méritaient pas. Après le mariage, ils repartiraient en Australie, reprendraient leur vie là-bas, si c'était ce qu'il voulait.

Claire ajoutait, la voix cassée, qu'ils n'attendaient rien de lui. Pas son amour, même pas son pardon, si ce n'était pas possible. Ils voulaient juste s'assurer qu'il allait bien, qu'il s'en était sorti, qu'il avait trouvé le bonheur.

Elle regarda Jacqueline avec gratitude, lui disait qu'elle voyait qu'il allait bien. Qu'il avait une jeune femme magnifique qui l'aimait, une maison, un avenir. Qu'il avait réussi malgré eux, malgré tout ce qu'ils lui avaient fait vivre.

Le silence retomba. Dehors, la lumière baissait. Les ombres s'étiraient dans le salon. Elliot fermait les yeux, il fouillait dans sa mémoire. Tous ces souvenirs, ces émotions à ranger quelque part, pour leur donner une place. Installer une nouvelle étagère, celle du pardon difficile. Le passé restait, mais il faisait moins mal, il était moins vif.

Quand il rouvrait les yeux, il regardait ses parents biologiques avec une sorte de calme nouveau. Sa mère pleurait encore, recroquevillée sur le canapé, secouée de sanglots muets. Henri, à côté d'elle, la tête dans les mains, écrasé par la honte. Elliot sentait quelque chose lâcher en lui. Cette femme brisée devant lui, c'était quand même elle qui l'avait porté, qui lui avait donné la vie, chanté des berceuses. Oui, elle avait fait de grosses erreurs, mais elle en avait payé le prix, ça se voyait.

Il se leva, lentement, et s'approcha d'elle. Jacqueline lui serra la main une dernière fois, puis elle le laissa avancer seul.

Il s'agenouilla devant sa mère, prit ses mains dans les siennes. Elle leva vers lui des yeux gonflés de larmes, perdue, sans vraiment oser y croire. Il lui dit, la voix tremblait un peu mais restait ferme, qu'il lui pardonnait. Que c'était difficile, que ça prendrait du temps, et que la blessure ne disparaîtrait jamais vraiment. Il ne voulait plus vivre avec cette haine, cette rancœur. Sa grand-mère lui avait appris, un peu tard, qu'on pouvait continuer à aimer même après avoir été brisé.

Claire s'était effondrée, cette fois en larmes de soulagement, presque de bonheur. Elle avait saisi les mains de son fils et n'arrêtait pas de répéter merci, merci, comme si elle n'arrivait pas à croire à tant de bonheur, comme si elle ne la méritait pas.

Elliot s'était relevé, il les avait aidés à se remettre debout. Il leur avait expliqué qu'ils pouvaient rester à Fouras jusqu'après le mariage, s'ils le voulaient. Qu'ils se reverraient, qu'ils prendraient le temps de parler, d'apprendre à se découvrir, petit à petit. Mais il fallait que la cérémonie reste à Jacqueline et lui, leur fête à eux, tournée vers l'avenir. S'ils voulaient venir à l'église, ils en avaient le droit, discrètement, tout au fond, comme des invités parmi les autres. Pas comme ses parents. Ce rôle-là, c'était terminé. Mais ils comptaient,

malgré tout.

Claire avait accepté tout de suite. Elle avait promis qu'ils comprenaient, qu'ils feraient comme il le souhaitait, et qu'ils étaient simplement reconnaissants d'avoir cette chance, ce nouveau départ qu'ils n'attendaient plus. Henri avait tendu la main vers Elliot, un peu maladroit. Cette fois, Elliot ne s'était pas contenté d'une poignée rapide. Il l'avait attiré contre lui. Une accolade un peu raide, pas très à l'aise, mais sincère. Henri s'était laissé faire, tremblant, puis il avait serré son fils fort, comme s'il essayait de rattraper quinze ans d'absence en quelques secondes.

Quand ils s'étaient relâchés, Claire s'était approchée elle aussi. Elliot avait à peine hésité, il avait ouvert les bras. Elle s'y était réfugiée, pleurant contre son épaule, murmurant des excuses à peine audibles. Il l'avait laissée pleurer, sa main posée un peu maladroitement dans son dos, sentant ses épaules secouées d'émotion.

Jacqueline s'était levée, elle leur avait parlé d'un petit hôtel dans le village, l'Hôtel de la Plage. Pas du luxe, non, mais propre, parfait pour s'installer. Ils pourraient se revoir. Claire et Henri hochèrent la tête, encore bouleversés. Ils prirent leurs valises, un peu maladroitement. Juste avant de franchir la porte, Claire jeta un dernier regard à son fils.

Quand la porte claqua derrière eux, Elliot resta planté là, comme figé. Puis, ses jambes lâchèrent brusquement. Il s'écroula sur le canapé, secoué de tremblements. Jacqueline se précipita, le serra fort contre elle. Elle lui souffla de respirer, que c'était fini, que ça irait, qu'il avait été incroyable. Mais Elliot ne pleura pas. Il trembla, c'était tout. Lessivé, comme si toutes ces années enfouies venaient de remonter d'un coup. Il bredouilla qu'il les avait vus, qu'il leur avait parlé, qu'il leur avait pardonné. Que c'était réel. Qu'ils étaient vraiment revenus.

Jacqueline lui caressa les cheveux, répéta qu'il avait assuré, qu'il avait utilisé toutes ses techniques, qu'il s'était tenu debout jusqu'au bout. Elle lui dit qu'elle était fière de lui. Que ce pardon, c'était le plus beau cadeau qu'il pouvait se faire. Que c'était courageux. Que c'était juste. Ils restèrent là, serrés l'un contre l'autre, longtemps, pendant que la nuit tombait doucement sur la maison.

Cette nuit-là, Elliot ne dormit presque pas. Il reprit ses exercices de visualisation, rangea chaque moment de la journée dans sa bibliothèque intérieure. L'arrivée. La confrontation. Les explications.

Toute cette tempête d'émotions. Ce pardon, difficile mais vrai. Il classa tout, à sa façon. Il n'était plus ce gamin abandonné, perdu, sans réponses.

Il était Elliot. Dix-huit ans. Une mémoire pas comme les autres. Une femme incroyable. Et une famille, lointaine, incertaine, mais existante. Et rien que ça, c'était énorme, et ça changerait beaucoup de choses.

Épilogue

Août 1984. Six ans déjà.

Elliot gara la R16 sous l'appentis, derrière la vieille maison. Ils revenaient de La Rochelle, de l'hôpital. Jacqueline venait tout juste de passer son échographie du sixième mois. Elle descendit de la voiture tout doucement, une main posée sur son ventre arrondi. Elle portait une robe d'été bleu clair, large, ses cheveux blonds relevés en chignon à cause de la chaleur. Il faisait vraiment chaud, ce mois d'août-là.

Elle lui demanda s'il était content. Un garçon et une fille, des jumeaux, comme il l'avait espéré. Elliot avait fait le tour de la voiture, l'avait embrassée tendrement. Il avait répondu qu'il était plus que content. Lucas et Louise. Parfait. Ils étaient entrés dans la maison, celle de La Fumée, leur chez-eux depuis six ans. À l'intérieur, il faisait frais. Les volets restaient à moitié fermés pour garder un peu de fraîcheur. Jacqueline s'était laissé tomber sur le canapé du salon en poussant un soupir de soulagement.

Elliot avait annoncé qu'il avait une théorie. Jacqueline avait gémi, encore une de tes fameuses théories ? Non, il fallait qu'elle écoute. Il était persuadé que Lucas serait blond comme elle, et Louise, rousse comme lui.

Jacqueline avait éclaté de rire. Elle lui avait demandé sur quoi il s'appuyait pour dire ça, lui, le docteur en génétique. Intuition, avait-il répondu. Instinct paternel. Eh bien, elle, elle pariait l'inverse, instinct maternel. Lucas serait roux, Louise blonde. Elle en était certaine. Le perdant changerait les couches le premier mois.

Elliot avait grimacé. Elle était vraiment certaine ? C'était risqué. Absolument sûre, avait-elle confirmé. De toute façon, ils changeraient les couches tous les deux. Mais c'était plus marrant comme ça.

Ils étaient restés là un moment, main dans la main, à écouter le bruit des vagues au loin. La maison n'avait pas tellement changé depuis 1978. Petit à petit, ils l'avaient retapée. Un coup de peinture sur les murs, la cuisine refaite, quelques meubles changés. Mais le reste était resté : le vieux canapé du salon, l'horloge de l'arrière-grand-mère qui battait toujours, les poutres apparentes, les volets bleus qui grinçaient quand le vent soufflait.

Et puis, il y avait la nouvelle chambre. L'ancienne chambre de la grand-mère, transformée en pièce pour les enfants. Ils avaient repeint

les murs en blanc cassé, installé deux petits lits côte à côte, une commode, une étagère pour les futurs jouets et les livres. Jacqueline avait cousu des rideaux jaune pâle, avec des poissons et des étoiles de mer. Elliot avait monté les meubles lui-même, aidé par Léon lors de sa dernière visite.

Elliot avait proposé de finir la chambre. Il restait encore les tableaux à accrocher. Jacqueline lui avait demandé une pause. Ses enfants pesaient une tonne. Elliot l'avait corrigée en souriant : « nos enfants - Oui, mais là, c'était elle qui les portait. Donc, pour l'instant, ils étaient à elle. »

Elliot avait souri, posé une main sur son ventre, salué les bébés. « C'est Papa. Il faut être sage avec Maman. »

Jacqueline avait fermé les yeux, un sourire tranquille sur le visage. Elle lui avait demandé s'il leur parlerait souvent comme ça, quand ils seraient là. « Tout le temps », avait-il promis. Il leur raconterait leur histoire. Comment ils s'étaient rencontrés à neuf ans. Comment il l'avait sortie de l'eau. Comment elle lui avait sauvé la vie, des années plus tard.

Elliot avait repensé à ces six années qui venaient de passer. Elles avaient filé, trop vite même, mais elles avaient été belles. Le bac, en juin 1978. Mention bien pour lui, assez bien pour Jacqueline. Ils étaient sortis de l'examen main dans la main, épuisés, soulagés.

Le mariage, en août, le 12. Une petite cérémonie simple, à l'église de Fouras. Jacqueline portait une robe blanche toute simple, achetée avec sa mère à La Rochelle. Lui, un costume noir emprunté à son beau-père, mais ajusté cette fois par le tailleur du village. Il y avait une cinquantaine d'invités. Les voisins, des amis du lycée, quelques professeurs. Léon était venu de Paris, témoin d'Elliot, accompagné de sa petite amie, une étudiante en lettres rencontrée à Normale Sup. Les parents de Jacqueline avaient pleuré de joie. Le docteur Mercier était là, ému. Même la Mère Guillou avait fait l'effort de venir, appuyée sur sa canne, sous son grand chapeau noir. Et puis, tout au fond de l'église, presque invisibles, Claire et Henri. Ils étaient venus, comme promis. Discrets, respectueux. Après la cérémonie, ils étaient venus les féliciter, timidement. Une accolade rapide, quelques mots maladroits, puis ils s'étaient éclipsés. Le lendemain, ils reprenaient l'avion pour Sydney.

Le repas s'était déroulé dans la salle des fêtes du village, rien de voyant, mais vraiment convivial. Ils avaient disposé des fleurs

blanches partout, des rubans bleus accrochés aux murs. Pas besoin de luxe, juste une bonne ambiance. Il y avait du vin charentais, un vrai repas du coin. Les discours étaient émouvants aussi. Le père de Jacqueline avait fondu en larmes en parlant de sa fille. Léon, lui, en avait profité pour raconter des anecdotes embarrassantes sur Elliot au collège. Tout le monde riait, certains laissaient couler une larme, la musique tournait. Ils avaient dansé jusqu'à minuit avant de rentrer à pied, main dans la main, sous les étoiles.

Après ça, les études avaient repris le dessus. Elliot avait obtenu sa licence d'histoire à Poitiers en 1981, mention très bien. Sa mémoire HSAM, une fois apprivoisée, s'était révélée extraordinaire. Il se souvenait de chaque cours, chaque date, chaque livre cité. Au début, les profs étaient méfiants, puis ils étaient restés sans voix. En troisième année, le professeur Garnier était venu lui proposer un sujet de thèse : la mémoire collective et la transmission orale dans les communautés maritimes charentaises, entre 1850 et 1950. Exactement ce qu'il lui fallait, avec son histoire, sa région, et cette passion pour la mémoire.

Il préparait donc son doctorat sous la direction de Garnier. Une semaine par mois, il montait à Paris, à la Pitié-Salpêtrière, où il travaillait comme documentaliste dans l'unité de recherche neurologique. Docteure Legrand, celle qui l'avait soigné en 1976, dirigeait maintenant le service. Elle l'avait embauché dès qu'il avait eu sa licence, ravie d'avoir un HSAM sous la main pour ses recherches. Le reste du temps, il écrivait sa thèse dans le bureau qu'il avait aménagé avec Jacqueline, l'ancienne buanderie, et donnait quelques cours de soutien au lycée de Rochefort, pour arrondir les fins de mois.

Jacqueline, elle, avait obtenu son diplôme d'institutrice en 1980. Depuis quatre ans, elle enseignait le CP à l'école primaire de Châtelaillon-Plage. Elle adorait ses petits de six ans, ceux qui ouvraient de grands yeux devant les lettres, les chiffres, le monde entier. Elle leur lisait des histoires, leur apprenait à lire. Le soir, parfois, elle racontait à Elliot les progrès de l'un ou l'autre, les yeux pleins de fierté.

Côté finances, ils s'en sortaient. Pas riches, mais tranquilles. Le petit héritage de la grand-mère avait servi pour les études et quelques travaux dans la maison. Le salaire de Jacqueline suffisait pour les dépenses du quotidien. Les revenus d'Elliot permettaient de mettre un peu de côté. Ils n'avaient besoin de rien de plus. Leur maison, leur voiture, une vie paisible près de la mer.

Et puis, il y avait les parents biologiques. Claire et Henri n'avaient

jamais rompu le contact. Quelques lettres par an, pas plus. Des nouvelles brèves, discrètes. Leur vie à Sydney suivait son cours. Henri travaillait toujours dans le bâtiment. Claire avait quitté l'usine textile. Ils avaient vendu leur appartement de Surry Hills en 1982, mis de l'argent de côté et, finalement, décidé de rentrer en France. Pas à Fouras, trop de souvenirs compliqués. Pas Paris non plus, trop grand, trop cher. Bordeaux, c'était parfait. Une ville à taille humaine, pas loin de la mer, à deux heures et demi de Fouras. Ils s'étaient installés là-bas en janvier 1983. Un petit appartement à Bacalan, pas loin des quais. Henri avait trouvé un travail de gardien d'immeuble. Claire faisait de la couture chez elle. Ils vivaient simplement, mais ils étaient revenus.

Elliot et Jacqueline les voyaient plusieurs fois par an. Des rencontres brèves, un peu raides, mais franches. Un café à La Rochelle, un déjeuner à Bordeaux. Ils parlaient de choses banales. Jamais de reproches, jamais de vieilles histoires. Tout cela était derrière eux. La relation restait distante, polie, mais paisible.

Quand Elliot et Jacqueline avaient annoncé la grossesse, en février, Claire avait fondu en larmes au téléphone. Des larmes de bonheur, cette fois.

Une heure plus tard, Jacqueline allait mieux. Elle proposa d'aller finir la chambre. Elliot la suivit à l'étage.

La chambre des jumeaux était presque prête. Il ne restait plus qu'à accrocher les deux tableaux que Jacqueline avait choisis : des aquarelles de bateaux sur la mer, achetées chez un artiste au marché de La Rochelle. Elliot prit le marteau, les clous, mesura les distances avec soin. Il demanda s'il fallait mettre un tableau au-dessus de chaque lit. Oui, répondit Jacqueline. Symétrique. Comme eux. Il accrocha les tableaux, vérifia qu'ils étaient droits. Jacqueline recula, observa. C'est parfait. Ils vont adorer cette chambre.

Elliot passa un bras autour de ses épaules. Ils restèrent là, en silence, à regarder cette pièce préparée pour leurs enfants. Les deux petits lits côte à côte, les rideaux qui bougeaient doucement dans la brise, les aquarelles où les bateaux semblaient filer vers l'horizon.

Jacqueline murmura qu'elle avait du mal à y croire. Dans trois mois, ils seraient là. Elle avoua que parfois, la nuit, elle croyait rêver. Que tout cela lui semblait trop beau pour être vrai. Ils redescendirent. L'après-midi devenait moins étouffant. Jacqueline proposa d'aller marcher, tant qu'il ne faisait pas trop chaud.

Elliot suggéra d'aller à la cabane. Oui, dit-elle. Et après, au cimetière. Elle voulait parler à la grand-mère. Lui annoncer les prénoms.

Ils sortirent, main dans la main. Jacqueline avançait doucement à cause de son ventre, mais elle aimait marcher. Le médecin avait dit que c'était bon pour les bébés, pour la circulation. Ils prirent le sentier vers les dunes, celui qu'ils connaissaient par cœur depuis l'enfance.

Le soleil descendait, la mer devenait dorée. Les mouettes criaient. L'air sentait le sel, les embruns. Cette odeur qu'Elliot garderait toujours avec lui. Jacqueline demanda s'il se souvenait de la première fois qu'ils étaient venus ici.

Le 23 juin 1968, répondit-il. Il faisait beau, vingt-deux degrés. Tu portais une robe rouge à pois blancs. Ils avaient neuf ans. Elle éclata de rire. Bien sûr qu'il s'en souvenait. Elle, la robe, elle avait oublié. Mais elle se rappelait ce qu'elle avait ressenti. Elle était déjà amoureuse de lui, ce jour-là. Lui aussi, avoua-t-il.

Ils arrivèrent à la cabane. Elle tenait toujours debout, par miracle. Un peu plus abîmée, c'est vrai. Les planches grises, rongées par le sel et le temps. Le toit penchait sur le côté. Mais elle était là, leur refuge, témoin de tant de souvenirs. Jacqueline s'assit sur le sable, doucement. Elliot s'installa près d'elle. Elle murmura qu'ils avaient passé tant de temps ici. Leurs premiers baisers. Leurs premières fois. Leurs rêves. Leurs peurs.

C'est ici que tu m'as dit que tu m'aimais, rappela Elliot. Le 14 juillet 1972, 14h24. Treize ans. Et c'est ici que tu m'as promis qu'on se marierait, ajouta-t-elle. Il avait tenu sa promesse, dit-il. Tu les tiens toujours, confirma-t-elle.

Il sourit : « C'est ici que pour la première fois, avec ta langue et ta bouche, tu m'as… - Stop ! Pas devant les enfants ! - Les enfants ? Quels enfants ? » Elle posa la main sur son ventre, « Les nôtres, voyons, ils entendent tout, il paraît. » Il fronça les sourcils : « Ah mince, on n'aurait pas dû faire l'amour hier soir, et avant-hier soir, et avant-avant… » Elle lui donna un petit coup sur l'épaule. « Idiot, va. »

Ils étaient restés là longtemps, sans rien dire, juste à écouter les vagues. Le vent jouait dans leurs cheveux. Jacqueline avait posé la tête sur l'épaule d'Elliot. Personne n'avait bougé. Au bout d'un moment, ils s'étaient levés. Il fallait bien rentrer. Jacqueline avançait lentement, un peu plus à chaque pas. Elle se sentait fatiguée. Elliot la soutenait, son bras autour de sa taille. Ils avaient traversé le village.

Quelques voisins les avaient salués. La Mère Guillou, toujours là malgré ses quatre-vingt-dix ans, était assise devant sa porte, les yeux perçants. Elle leur avait fait un petit signe et avait lancé, avec ce sourire un peu moqueur :

« C'est pour bientôt ? – Novembre , des jumeaux, » avait répondu Jacqueline. « Deux d'un coup, hein ? Quelle histoire ! Il faudra du courage. Mais vous en avez, allez. Vous en avez toujours eu. »

Ils étaient arrivés au cimetière. Ce petit bout de terrain, avec ses tombes anciennes couvertes de mousse, les cyprès dressés contre le ciel. Elliot n'avait pas eu besoin de chercher, il connaissait le chemin par cœur. Ils venaient tous les mois, sans faute.

La tombe de sa grand-mère se trouvait tout au fond, contre le mur. Une pierre grise, toute simple, avec seulement quelques mots gravés :

MARGOT LOUISE ROUSSEAU

1894 – 1978

Épouse, mère, grand-mère.

Repose en paix

Jacqueline s'était assise sur le banc près de la tombe. Elliot s'était agenouillé, avait posé la main sur la pierre, encore chaude du soleil. Il murmurait, comme s'il parlait à quelqu'un juste à côté.

« Bonjour, Grand-mère. C'est moi, Elliot. Je viens te donner des nouvelles. » Il racontait tout, comme à chaque fois. Jacqueline écoutait, le cœur serré. Il lui confiait ses projets, ses petits bonheurs, ses doutes. « La thèse avance bien. Je devrais soutenir l'an prochain. Le professeur Garnier est content. Il m'encourage. »

Un petit sourire. « Jacqueline est enceinte. Des jumeaux. Un garçon et une fille. On les a déjà nommés : Lucas et Louise. Lucas pour papa, Jean. Louise, pour toi. Margot Louise. »

Jacqueline avait essuyé discrètement une larme. Elliot s'était relevé, avait embrassé la pierre froide. Puis Jacqueline s'était approchée, avait parlé doucement, elle aussi. « Bonjour, Margot. Je prends soin d'Elliot, il m'aime toujours. On reviendra bientôt. Avec les bébés, quand ils seront là. Je te les présenterai. Je leur raconterai qui tu étais. Ils sauront, c'est promis. »

Ils étaient restés encore un peu, en silence, puis ils étaient repartis, tranquillement, vers la sortie du cimetière.

Le soleil frôlait l'horizon, répandant ses teintes roses et orangées dans tout le ciel. Ils rentraient main dans la main, sans se hâter, paisibles. Jacqueline était épuisée, pourtant elle souriait. Elliot s'était penché vers elle. « Ça va ? Tu tiens le coup ? »

Elle avait hoché la tête. « Oui. Juste fatiguée. Mais ça fait du bien. J'avais besoin de cette balade, de revenir à la cabane, de parler à Mamie. » Il avait acquiescé, sans rien ajouter.

Ils étaient arrivés devant la maison, la vieille baraque de La Fumée, solide, chargée d'histoires. Il y avait eu la grand-mère, le grand-père, la mère d'Elliot avant qu'elle parte. Maintenant, c'était leur tour. Et un jour, Lucas et Louise prendraient peut-être la suite.

Ils s'étaient installés sur le perron, les yeux fixés sur la mer et le soleil qui disparaissait lentement. Les vagues roulaient, fidèles, comme toujours. Jacqueline avait soufflé, presque pour elle-même : « Parfois, je me dis que tout ça a un sens. Le traumatisme, la mémoire, la noyade, notre rencontre… Il fallait que tout arrive pour qu'on soit là, ce soir. Ensemble. »

La nuit avait fini par tomber. Les premières étoiles s'étaient glissées dans le ciel violet. Elliot avait fermé les yeux, il avait rempli ses poumons d'air salé. Dans sa tête, il était retourné dans sa bibliothèque imaginaire, là où il rangeait et classait tous ses souvenirs. Il avait pris le temps de parcourir les étagères, avec soin.

Il avait ajouté ce jour-là. Le 12 août 1984. Six ans de mariage. L'échographie, Lucas et Louise. La chambre des jumeaux enfin prête. La balade à la cabane. La visite au cimetière. Le coucher de soleil sur la mer. L'appel de Claire. Il avait tout rangé, précautionneusement, comme un trésor. Quand il avait rouvert les yeux, Jacqueline le regardait, un sourire aux lèvres. Elle lui avait demandé : « Tu ranges encore ? »

Il avait répondu : « Oui. Ce jour-là mérite une étagère spéciale. - Laquelle ? - L'étagère des souvenirs heureux. » Elle avait posé sa tête sur son épaule. « Tu crois que tu t'en souviendras ? Dans cinquante ans ? »

Il avait caressé ses cheveux. « Dans cinquante ans, je me rappellerai de tout. La couleur du ciel ce soir — rose saumon, un peu violet. L'odeur de tes cheveux, vanille et sel. Le poids de ta main dans la

mienne. Le bruit des vagues — marée descendante, coefficient 73. Tes bébés qui bougent sous ma paume quand je touche ton ventre. Tout. Absolument tout. » Elle avait murmuré : « Alors, dans cinquante ans, tu me raconteras. » Il avait souri. « Promis. »

À un moment, Jacqueline avait dit qu'il était temps de rentrer. Elle crevait de faim, et ses enfants aussi. Elliot avait souri et l'avait corrigée : « Nos enfants. » Elle avait acquiescé, un sourire au coin des lèvres.

Ils s'étaient levés, avaient regagné la maison. Elliot s'était mis aux fourneaux pendant que Jacqueline dressait la table. Ils avaient dîné tranquillement, discutant de tout et de rien. Des prénoms qui leur plaisaient. Des cours de préparation à l'accouchement où Jacqueline allait. De la thèse qui avançait bien. Des lettres de Léon, qui racontait sa nouvelle vie de prof à Paris.

Après le repas, ils étaient montés se coucher. Leur chambre donnait sur la mer, avec la petite lucarne. C'était la pièce où Elliot avait grandi, où il avait rêvé, souffert, puis guéri. Ils commencèrent tout doucement à s'embrasser, puis Jacqueline se tourna et s'assit sur lui, le guida en elle et bougea tout doucement jusqu'à ce qu'une vague douce et chaude les emporte.

Puis elle ne mit pas longtemps à s'endormir, lessivée par la journée. Elliot, lui, resta éveillé, la main posée sur le ventre de Jacqueline. Il sentait les bébés taper contre sa paume. Il chuchota : « Bonsoir Lucas. Bonsoir Louise. C'est Papa. Je vous attends depuis si longtemps. J'ai hâte de vous rencontrer. De vous tenir dans mes bras. De vous raconter des histoires. De vous voir grandir. »

Puis il avait fermé les yeux. La dernière image qu'il garda en mémoire avant de sombrer, c'était Jacqueline à ses côtés, paisible, ses cheveux blonds en éventail sur l'oreiller, une main posée sur son ventre rond.

Dans sa tête, sur l'étagère des souvenirs précieux, il avait rangé ce moment avec tous les autres. Bien soigneusement. Pour toujours. Parce qu'Elliot Rousseau, lui, se souvenait de tout. Et maintenant, enfin, il avait tant de beaux souvenirs à garder.

FIN